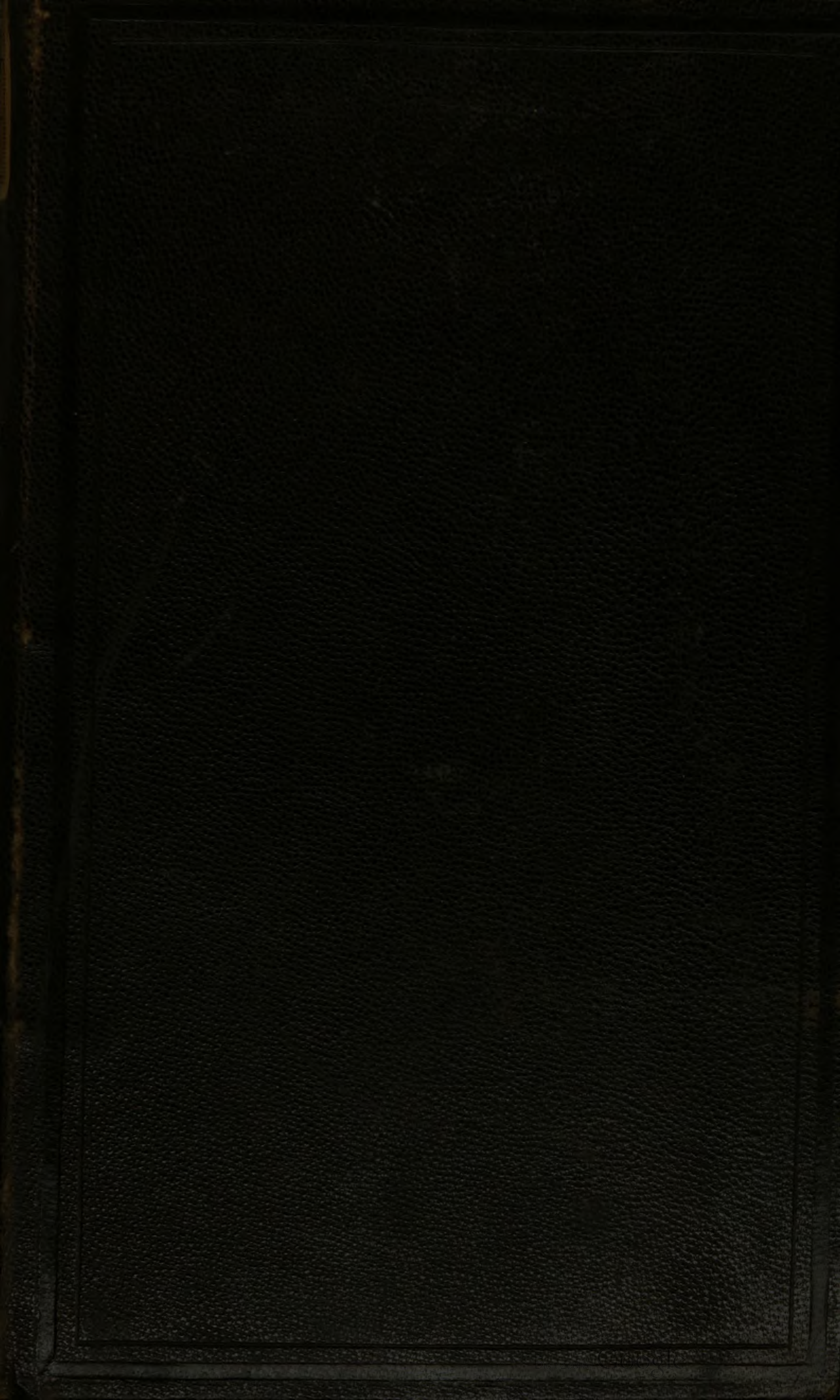




ANGE DE SPOLA

IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
Rue Bailleul, 9 et 11.

ANGE
DE SPOLA

(ÉTUDES DE FEMMES)

PAR

CLAIRE BRUNNE

1

PARIS
VICTOR MAGEN, ÉDITEUR
21, QUAI DES AUGUSTINS.
—
1842

PRÉFACE.

La question de l'éducation des femmes est une des plus graves questions de notre époque. Je me suis long-temps préoccupée de celle des classes riches, et voici comment :

A la sévérité avec laquelle j'avais généralement vu juger les *femmes* dès ma jeu-

nesse, j'ai cru long-temps que quelque chose de prévu et de certain, en leur traçant une voie, peut-être difficile à suivre, la leur traçait du moins infaillible; que le type du bien existait, qu'il suffisait de le rechercher, de l'imiter, et que là était toute la difficulté.

Élevée comme toutes les jeunes filles, ma sonate, ma broderie et mon crayon avaient absorbé mes idées jusqu'au jour de mon mariage.

Devenue mère très jeune, je compris néanmoins l'étendue de mes nouveaux devoirs, et n'y trouvant qu'une noble tâche, je me disposai hardiment à la remplir.

J'employai les premières années de la maternité à étudier les différentes éducations dont j'avais sous les yeux les résultats et les exemples. Mais embarrassée dans mon choix, arrêtée par mon inexpérience, croyant sentir

en moi une insuffisance qui m'effrayait, car il s'agissait de ce que j'avais de plus cher en ce monde, de mes filles, je voulus m'appuyer des conseils d'une personne placée dans une situation analogue à la mienne, mais plus âgée, et par conséquent plus expérimentée que moi. Je m'adressai donc à une de mes amies, mère de famille, et je la priai de m'aider.

— Hélas! — me dit-elle, — vous me parlez d'une grande difficulté. Comment diriger l'éducation en vue d'un avenir qu'on ne peut jamais connaître. Le bonheur et la position d'une femme dépendent entièrement du caractère de l'homme qu'elle épouse et que le hasard lui donne. Peut-on jamais savoir d'avance quelles sont les vertus qui lui seront nécessaires? Notre incomplète nature nous empêche de les posséder toutes; dans l'incer-

titude du choix, le moyen qui réussit le plus généralement, est d'élever la femme sans autre développement que celui d'un sentiment de soumission, de douceur et d'obéissance passive. En substituant ainsi l'habitude à la nature, votre fille passera, sans froissement, de la domination paternelle à la domination conjugale. Heureuse si l'amour se trouve dans son union, et non pas absolument malheureuse si, comme il arrive trop souvent, l'amour n'a ni précédé ni suivi son mariage. Cette éducation passive, pour ainsi dire, est la seule qui puisse répondre à toutes les exigences de la position incertaine des femmes, car elle convient à peu près à tous les caractères d'hommes.

—Oui! — lui dis-je, — la soumission est une des lois du mariage, et la plus belle assurément, lorsque l'homme comprend lar-

gement sa tâche de chef de famille et d'époux, lorsque ses facultés et son éducation le placent au dessus de la femme qu'il a choisie. Mais de nos jours, tout a été renversé par le déplacement des rangs et par la marche progressive de la civilisation. Il est, vous le savez, des hommes incapables de diriger une femme, d'autres dont le caractère manque de générosité, d'autres à qui l'expérience n'a rien appris, d'autres enfin que la douceur et l'obéissance enhardissent à mal faire. Celui-ci est trop occupé, celui-là trop égoïste. En présence de ces caractères, du mal qu'ils peuvent produire, du bien qu'ils peuvent négliger de faire, faut-il donc laisser ma fille sans direction, et l'abandonner à des hasards nécessairement dangereux?

Privée, par cette éducation, des moyens de former son jugement, lui faudra-t-il re-

noncer à sa part d'influence sur l'avenir de ses enfants? N'aura-t-elle pas une voix pour eux? Rejettera-t-elle de la maternité ce qu'elle a de plus noble, la protection et l'appui, pour la matérialiser, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, en la réduisant à des soins physiques? Jadis la force était tout, et la mère avait rempli ses devoirs envers ses fils, quand elle leur avait, à force de soins, assuré une constitution forte et des membres vigoureux. Mais aujourd'hui que la civilisation est autre, aujourd'hui que l'intelligence, la raison, les lumières sont devenues des nécessités communes à tout le monde, les soins corporels ne suffisent plus, nous sommes appelés à donner dès l'enfance à nos fils les premiers principes de cette éducation morale et intelligente. La femme, devenue un être passif et sans réflexion, se trouve-t-elle

raisonnablement capable de remplir cette noble tâche ? Si ma fille devient veuve, obligée de diriger elle-même sa fortune, sa famille, ses rapports sociaux, quels seront alors les résultats de cette fâcheuse direction donnée à son esprit ? Ne peut-elle pas devenir la dupe de ceux qui essaieront de l'aider? Je ne mentionne ici qu'une légère partie des inconvénients que je vois à ce système, et je ne puis m'empêcher de penser qu'il doit y avoir quelque chose de mieux.

— Je ne crois pas, — me répondit-elle ; — comparez.... vous verrez.

Peu satisfaite de cet entretien, je m'adressai à une autre femme dont on vantait l'esprit et le jugement.

— Il faut, — me dit-elle, — élever votre fille à l'indifférence la plus complète en matière de sentiment, et la développer sous tous

les autres rapports. Portez ses idées sur les choses positives de ce monde. Refroidissez son cœur par l'action des passions sèches, la vanité, l'orgueil, plus faciles à satisfaire dans l'état actuel de la société que celles de la nature; leur développement peut avoir des avantages pour la famille, et n'offre aucun des dangers que font courir les sentiments tendres. Votre fille deviendra ainsi indépendante du plus ou du moins d'affection de son mari, ne se passionnera jamais, verra tout froidement, calculera tout, et pour son bonheur retrouvera dans toutes les positions de la vie un équilibre, une assurance d'elle-même que lui donnera la tranquillité de son cœur, et que son esprit n'aura jamais intérêt à troubler.

— J'y avais pensé, — dis-je, — mais si elle a des facultés vives, les passions que j'aurai développées en elle, ravivées de tout ce que

j'aurai ôté aux passions du cœur, la rendront encore malheureuse : car la société, vous le savez, ne nous a fait aucune part dans les intérêts matériels, et peu d'hommes laissent, sous ce rapport, envahir leurs droits par les femmes. Si, au contraire, les passions de la jeune fille sont ordinaires et n'ont pas besoin de contre-poids, ce système fera d'elle une égoïste qui sacrifiera tout ce qui l'entoure à elle-même; son rôle de femme est alors perverti; elle ne fait le bonheur de qui que ce soit; et, quoique réellement il y ait dans ce mode d'éducation quelque chose en apparence de plus réel, de trop réel suivant moi, je ne saurais, je vous l'avoue, me décider à matérialiser ainsi mes enfants.

— C'est pourtant, — ajouta ma femme philosophe — (après avoir bien pesé toute chose), ce que j'ai trouvé de mieux. La société est

en progrès; et comme l'homme n'a pas de caractère tracé, les obligations imposées par la société varient selon chaque individu : l'éducation qui convient à l'un ne va plus à l'autre. L'ignorance où vous êtes de savoir qui vous donnerez pour époux à votre fille, la nécessité de faire à la fortune la plus large part, l'impossibilité d'étudier préalablement le caractère d'un homme, tout cela, quand on l'examine de sang froid, fait du mariage un véritable hasard. Il faut donc parer à ces coups en s'armant, sans autre considération que celle de l'intérêt de votre fille, d'une arme qui diminue les dangers ou adoucisse l'amertume des chances fâcheuses ou funestes. La civilisation nous a entourés d'exigences qui compliquent les difficultés du mariage; l'homme s'en sauve plus ou moins, mais la femme s'y perd complètement, lorsque ces

exigences tournent contre elle. Il est donc plus sage pour l'avenir des femmes d'assurer le non malheur que de prétendre au bonheur, chose à peu près irréalisable à une époque de transaction, où les idées, partout divergentes, sont en lutte perpétuelle avec les institutions établies, et où les caractères sont tous au dessus ou au dessous des devoirs.

Ce système me révolta; je discutai longtemps, mais mon interlocutrice appuya ses raisonnements de tant d'exemples, me montra si bien qu'il n'y avait rien de mieux, que, blessée peut-être plus que je ne me l'avouais à moi-même en sentant la vérité de semblables maximes, je me retirai avant de leur laisser prendre trop d'empire sur mon esprit; et, courant chez une ancienne amie de ma famille, en grand renom d'expérience du monde et de la vie, je lui contai ce qui venait de

m'arriver, et lui disant mes doutes, mes projets et mes idées, je lui demandai son avis.

Elle réfléchit long-temps.

— Ceci est très délicat, — me dit-elle enfin. — Peut-être vaudrait-il mieux élever une femme dans le sentiment de sa propre dignité, la frapper de tout ce qu'il peut y avoir de grand et de pur dans sa mission de femme, lui donner avec la connaissance de ces devoirs, la conscience de sa force, développer énergiquement sa volonté, lui faire comprendre ses droits naturels, nourrir son jugement de connaissances positives, afin qu'aux jours d'épreuves, je veux dire à ceux de la jeunesse, elle pût accepter toutes ses charges et se tirer de toutes les positions. — Si le bonheur intérieur lui manque, du moins la maternité, qu'elle sentira vivement et qu'elle prendra de haut, remplira sa vie ou l'aidera puissam-

ment à se suffire à elle-même. La femme ainsi préparée, la femme forte, en garde contre toutes les difficultés de la vie, aura peut-être plus d'énergie pour les combattre.

Ma vieille amie avait un frère à peu près de son âge et qui nous écoutait en souriant. — Je vous admire toutes deux, — nous dit-il; —tout cela est bien dit et disposé à merveille, mais je crains, pour votre femme forte, comme vous l'appelez, le choc d'une volonté d'homme aussi bien établie que la sienne, et que la loi renforce encore d'une grande puissance : car le mariage qui a assuré les fortunes ne garantit pas les caractères. Songez que le mari est le chef, que sa volonté fait loi, qu'il peut non seulement ordonner arbitrairement, mais défendre selon son moindre caprice. Je vois d'ici votre pauvre femme déjouée, arrêtée, brisée par tout ce à quoi elle

aura recours, par les lois, par les usages, même par la violence qu'elle se fera pour lutter : car la force chez une femme n'est pas dans la nature, et il en coûte toujours de sortir des lignes que la nature nous trace ; la volonté l'essaie quelquefois, l'âme ne s'y accoutume jamais. Vous allez donner à cette jeune femme de la force sans les moyens d'en faire usage, ouvrir ses yeux sur ses maux sans lui montrer comment elle pourra les adoucir, et l'armer d'une arme que l'on s'amusera à briser dans ses mains chaque fois qu'elle fera mine de s'en servir.

Je n'ai pas l'honneur d'être femme, — reprit-il, — mais je sais bien que, pour moi, la rage naîtrait de cet état d'impuissance. La moindre des chances qu'amènerait un tel état de choses serait de mettre en évidence la supériorité de la femme, et d'exciter chez son

époux cette jalousie dénigrante et cruelle, jalousie de chaque jour, de chaque heure, qui détruit l'existence à deux, qui rend insupportable la vie intime, et qu'aucun âge ne peut user.

Je restai préoccupée de ce raisonnement, lorsque notre vieil interlocuteur, qui par ses idées, de même que par son âge, tenait un peu à la génération passée, recherchant dans son souvenir quelle avait été autrefois, entre toutes les femmes, celle qui l'avait le plus séduit, et quel pouvait être l'attrait qui, chez elle l'avait le plus touché, m'engagea à développer au contraire chez ma fille les moyens sensibles qui existent chez toutes les femmes. — Rendez-la aimante, tendre et bonne, — dit-il, après quelques réflexions. — Cultivez ses sentiments aux dépens de tout. Qu'elle aime.... c'est la destinée de la femme, et que

de son cœur naissent toutes ses facultés, tous ses moyens, toute son existence.

— Ah! mon Dieu! — m'écriai-je étourdiment, arrachée de ma rêverie par ces mots, — et que lui donnerez-vous, après les deux premières années de son mariage, pour satisfaire ces besoins-là?

On rit beaucoup de cette saillie. Les principes de mon antagoniste n'étaient pas fort sévères; et dans le fait il laissait entrevoir, pour dédommagement ou pour but, la possibilité d'un accommodement avec la morale ou l'héroïsme du dévouement.

— Ce dévouement n'est plus possible avec nos mœurs, — dit vivement une dame d'une trentaine d'années, qui se trouvait avec nous. — Le dévouement à un seul ne suffit qu'autant qu'il est compris, apprécié, nécessaire, qu'autant que les résultats peuvent en être réels et

graves, et de nos jours ils ne peuvent l'être ; beaucoup d'êtres y resteraient indifférents, quelques-uns en seraient ennuyés. Nos institutions entraînent les hommes à se passer des femmes dans les plus importantes actions de leur vie ; ce serait donc alors ou se réduire au rôle d'économe et d'intendante, ou se placer volontairement sous le joug de la domination passive dont nous signalions tout à l'heure les dangers, que de se dévouer, avec l'ardente générosité du cœur, à la froideur ou à l'égoïsme d'un homme inhabile, indifférent ou blasé. La famille réclame la femme, et son dévouement à un seul aurait encore de graves inconvénients. L'homme assez élevé de cœur pour comprendre la valeur et les charges d'un pareil don, n'oserait pas l'accepter ; celui qui, au contraire, serait incapable de le comprendre en abuserait, et les conséquences de cette

faiblesse chez la femme seraient nuisibles aux enfants en déconsidérant leur mère.

Enfin, si la femme, entraînée par l'exaltation que le développement des sentiments amène quelquefois et par des séductions puissantes et trop souvent infaillibles, plaçait hors de la famille son dévouement, n'ayant que son cœur pour guide, son ardeur la dévoilerait. Poursuivie par la loi, condamnée par l'opinion, délaissée, repoussée peut-être par celui-là même en qui elle aura mis le plus d'espérance, elle retombera malheureuse, avilie, isolée. Accablée par les femmes que les lois sociales empêchent d'être généreuses, privée des ressources qu'une éducation forte eût pu lui offrir, livrée à des besoins de cœur qui, faute d'aliments, deviendront des passions, elle ira de chute en chute jusqu'à l'avilissement et la honte. Esclave, par son dévoue-

ment, du premier venu, sa dépendance sera affreuse, car la considération d'une position légale n'en fera pas le contre-poids. La pitié ne pourra l'atteindre : elle sera repoussée par la société, poursuivie par l'opinion, par la morale, par sa propre conscience, souvent par sa famille. Sans cesse sous le coup de la loi, écrasée, flétrie par tous, n'appartenant plus à aucune classe avouée de la société, semblable à ces plantes marines que la vague entraîne, roule et froisse sur le rivage, elle cherchera en vain une place. Poussée par tous les vents, battue sur toutes les rives, ne pouvant s'attacher à rien, périssant desséchée sur la grève ou entraînée par le flot qui l'attire et la rejette, sa vie sera horrible et sa fin malheureuse.

Hélas! — ajouta-t-elle, — le temps n'est plus où la femme pouvait impunément, dans certains cas, céder aux mouvements de son cœur.

L'usage prenait alors le soin d'imposer des lois qui, dans les rapports entre les hommes et les femmes, donnaient à ces dernières quelques garanties, quelques chances de respect ou d'excuse. L'homme, moins développé, moins occupé, faisait de l'amour sa principale affaire; il ennoblissait la femme de tout ce qu'il lui devait de bonheur; elle lui était nécessaire, et son dévouement était un don noblement reçu. Mais aujourd'hui l'intelligence occupée par les hautes questions sociales, ne se rejette plus que momentanément sur l'amour. A aucune époque la femme n'a été aussi inutilisée qu'elle l'est aujourd'hui; il ne lui a été accordé que la vie des sentiments, et les sentiments sont méconnus.

— Trouveriez-vous plus d'avantages à une éducation qui dessècherait le cœur, qui en bannirait les sentiments tendres, et

dirigerait vers des intérêts matériels et des calculs positifs les facultés naturelles des femmes?

— Ni l'un ni l'autre, Monsieur, — reprit son spirituel adversaire, — cette direction serait également dangereuse et difficile. Le législateur ayant éloigné les femmes de tout intérêt positif, ayant remis leurs droits à leurs maris en les déclarant maîtres et administrateurs de tout, et n'ayant laissé aux femmes que la vie de famille et de sentiments, elles se trouveraient encore en cette occasion arrêtées sans cesse par les usages de la société qui ne leur permettra pas plus de gouverner leurs intérêts, qu'elle ne leur donne le moyen de soulager leur cœur.

Mais, n'est-ce pas, — dis-je, — la société qui s'est mise en contradiction avec elle-même, en n'égalisant pas ses lois, ses usages,

et son développement? Si vous reconnaissez que les institutions constitutionnelles résultant du progrès ou du mouvement social, entraînent l'homme à la discussion d'une multitude d'intérets, et l'éloignent assez des femmes pour que leur vie personnelle et leur vie de famille s'en ressentent, ne faut-il pas admettre aussi que la société devrait s'organiser autrement, afin de donner aux femmes ainsi frustrées, une position plus franche ou un avenir mieux défini, mieux garanti.

— C'est une question de justice que vous allez traiter là, ma chère, — me dit la maîtresse de la maison, — et vous nous entraîneriez trop loin si nous devions vous suivre. La société se trouve trop haut placée vis-à-vis des femmes pour régler ces comptes-là avec elles. Prenons les choses telles qu'elles sont, tirons-en le meilleur parti possible, et bornons-nous

là. Les droits de la faiblesse vis-à-vis de la force sont toujours conventionnels : l'esclave peut demander merci, mais jamais l'exiger.

— Eh bien ! Madame, — reprit notre vieux chevalier, — puisque vous voulez vous renfermer dans les limites de la réalité, et trouver une éducation qui garantisse autant que faire se peut la femme des dangers de sa fausse et délicate position actuelle, pourquoi ne laissez-vous pas à la nature ses chances en acceptant son développement ?

Pourquoi ? — répondit la dame du lieu, — mais parce que vous ne le voulez pas, Messieurs ; parce que, s'il en était ainsi, nous tiendrions trop de place dans l'état social ; parce que vous ne sauriez que faire de nous, si vous nous laissiez avec des facultés égales aux vôtres, avec des besoins développés par la nature et des sentiments imposés par elle ;

parce qu'il faut nous comprimer dès l'enfance, comme l'arbuste des jardins, pour nous faire tenir dans l'espace que vous nous avez circonscrit, au risque de nous voir, envahissantes et fortes, rivaliser de puissance et de richesse avec vous, et gâter ainsi la symétrie et l'accord de votre société.

Le temps n'est plus où une femme, livrée uniquement à quelques soins naturels, restait doucement ignorante au sein de la famille, protégée matériellement contre la brutalité et la grossièreté de son siècle par l'homme qu'elle avait choisi. Alors, et même après que l'attachement ou les rapports des sens venaient à cesser, cette protection efficace, cet appui de tous les jours, étaient un bienfait qui remplissait son âme de reconnaissance. Aujourd'hui cette femme est autrement placée, les mêmes dangers ne la menacent

plus, d'autres dangers leur ont succédé. Les calculs du monde, les besoins du luxe, lui imposent l'homme qui doit être son mari; le développement de la société la touche de trop près et par trop de points pour qu'elle puisse en éviter les contacts et les conséquences. Tout tend à l'instruire, mais surtout à la réveiller : la politique, l'industrie, le luxe, les arts, les monuments, les sciences, les hommes, la littérature, les idées, elle ne peut demeurer étrangère à rien. Vous prétendriez en vain l'arrêter, tôt ou tard, malgré vous, malgré sa volonté même, elle recevra le rayon lumineux qui doit l'éclairer, et cette femme de la nature, développée par la société, complétée par ces deux puissances, demandant à l'homme l'aliment nécessaire à toutes ses facultés, et ne le trouvant pas, demeurera inutilisée et souffrante, riche et pauvre, impuissante et

forte, cherchant sa place sans pouvoir la trouver jamais.... véritable Paria, voué à la solitude, à l'isolement et au malheur.

Madame de M... s'était animée en disant cela ; la question devenait générale, chacun soutint une opinion différente : je restais auditeur de tout, de plus en plus embarrassée. Ces nouvelles idées ne servaient qu'à éclairer les difficultés de ma tâche sans me donner les moyens d'en sortir. Je compris alors qu'il valait mieux, formant mon jugement par l'expérience, consacrer les années qui me restaient à rechercher la vérité. En étudiant, avec ma conscience de mère, le monde et ses exigences, les ressources qu'il laisse et les devoirs qu'il impose, en examinant scrupuleusement les nécessités du caractère des hommes, la marche des idées, les moyens de bonheur permis, peut-être arriverai-je à la solution que

je désirais : je me mis donc dès ce jour à l'essai de ce grand œuvre.

Je savais par expérience que l'éducation la plus généralement adoptée dans les conditions élevées avait aussi ses écueils et ses abus. C'étaient eux qui éveillaient ma sollicitude et me faisaient désirer de découvrir un autre mode plus avantageux. Cette éducation qui tend à élever la jeune fille dans une ignorance absolue des réalités de la vie, afin de n'éveiller en elle que le moins d'idées et de goûts possible, de la conserver, pour ainsi dire, aussi vierge au moral qu'au physique pour la livrer ensuite, innocente et flexible, aux caresses et à la domination d'un homme s'achève rarement pour le bonheur. Peu d'hommes comprennent bien la tâche immense que cette éducation inachevée leur impose ; quelques-uns, déjà chargés des travaux

de leur état, des soins de leur fortune, ne peuvent y consacrer le temps nécessaire; la plupart ne voient dans cette ignorance qu'une source de plaisirs promis par l'imagination; ils se hâtent d'en jouir quelques années, puis ne trouvant aux heures où le travail leur fait un besoin du repos, du bonheur, de l'échange des sentiments et de la pensée, dont se compose la vie de l'âme, que des paroles sans valeur ou des plaisirs décolorés, ils se lassent bien vite d'être si peu en rapport avec leurs positions et leurs besoins; ils s'éloignent d'elles, d'abord par la pensée, bientôt par le plaisir, qui, ainsi séparé de l'intelligence, amène la satiété; le besoin de la distraction reprend son influence momentanément perdue; l'union s'affaiblit, les liens formés se dénouent, chacun en vient à vivre pour soi. Du mariage, de sa communauté, de son inti-

mité charmante, et qui devait protéger toute la vie, il ne reste que les charges !... elles accablent et compliquent ce qu'elles devaient embellir. La femme ignorante et faible se trouve livrée à elle-même, elle sent l'isolement et s'en effraie ; son inexpérience et le défaut d'entente entraîne le désordre ; les deux volontés qui devaient se confondre s'entrechoquent, le besoin d'une seule volonté se fait sentir ; l'homme plus indépendant, plus froid, saisit le pouvoir, il devient despote : la femme est sacrifiée, la famille s'en ressent et nul n'est heureux !

Ce mode d'éducation est bien autrement dangereux encore pour les jeunes filles à imaginations vives et actives ; éloignées qu'elles sont dans la jeunesse de la réalité de toutes choses, leur imagination s'accoutume à vivre dans des rêves idéals, à s'occuper de fictions,

à rechercher ce qui est extraordinaire et par conséquent ce qui est exagéré, faux ; elles en chargent honnêtement le mariage, seul but avoué de leur avenir ; elles lui en confient la réalisation, lui en demandent impérieusement compte, et lorsqu'il arrive escorté de ses charges et de ses exigences réelles, douloureusement détrompées par ces tristes réalités qui les repoussent et les indignent, sollicitant en vain l'accomplissement de leur bonheur rêvé, elles se croient sacrifiées, s'isolent, se plaignent, s'en prennent à tout de leur misère, deviennent exigentes, acariâtres, quelquefois même haineuses, s'établissent en victimes, portent à tout et sur tout l'égarement de leurs idées : véritables fléaux pour leurs époux et pour elles-mêmes, incomprises, insatisfaites, les vents du désir les conduisent à la faute et les jettent presque toujours dans le vice.

D'autres, plus douces, plus faibles ou plus courageuses peut-être, blessées par l'inévitable choc des illusions de leur esprit et du réel de la vie, que les exigences de fortune, d'alliance et de société, rendent quelquefois si dur pour les femmes, se reploient douloureusement dans leur raison, se résignent en apparence et vivent silencieusement entre un devoir et un malheur ; chaque jour élargit la blessure de leur mécompte et de leur sacrifice : elles languissent d'une souffrance inconnue à l'art, elles se dessèchent et meurent jeunes, comme la fleur qui s'entr'ouvrait aux derniers rayons d'un soleil d'automne et que la brise glacée du nord saisit et décolore sans la laisser s'épanouir.

Je dois l'avouer ici, ma recherche a été vaine ; j'y ai passé mes plus belles années sans oser faire un choix. Plus j'analisais la position

des femmes, plus je sentais mon âme se flétrir et le découragement s'emparer de moi; ma tendresse maternelle, ma dignité de femme en était humiliée. Mon jugement était abattu, j'hésitais, je craignais, je n'osais rien résoudre.

Nulle part je n'ai trouvé à la femme une position faite, rien de fixe, de certain, d'arrêté. Aujourd'hui reine, demain esclave, son rôle dépend non pas des principes de l'homme auquel la force la soumet, mais de son caprice.

La femme est tout et n'est rien. Soumise aux exigences de ces deux positions, quelle adresse ne lui faut-il pas pour les satisfaire!

Reine aujourd'hui par la volonté capricieuse de l'homme qui l'aime, sa royauté peut tout envahir, car elle n'a de limites que celles de l'amour qu'elle inspire. Tant que cet amour

dure, la femme gouverne, commande, étale ses forces, développe ses moyens et met en jeu toutes ses facultés. Elle peut tout, et c'est une nécessité de sa position de se rendre propre à tout.

Que cet amour passe! et demain un même caprice, de la même volonté, annule cette puissance et condamne la femme à une inutilité obéissante. La voilà réduite au fuseau; sa pensée n'est même plus entendue, n'est plus permise, et pourtant cette même femme, ce même cœur, ce même esprit, vous les aviez laissés grandir par l'indépendance et se développer par l'amour.

Une volonté qui n'est basée sur aucune loi, fixée ni limitée par aucune charte; une volonté aujourd'hui juste, demain arbitraire, souvent cruelle, rarement sage, a suffi pour détruire le présent et l'avenir de cette femme.

Selon celui au pouvoir de qui elle tombe, ses vertus peuvent devenir des crimes ou ses vices passer pour des vertus. Ici la douceur est obligatoire ; là c'est l'énergie, la hardiesse et le courage. Le plus souvent tous les caractères réunis lui sont nécessaires : car l'homme change, et ce qui lui plaisait hier, il le repousse aujourd'hui. La raison l'irrite, la douceur l'ennuie ; il ne veut plus que l'on commande ; il ne veut pas que l'on partage ; il est le maître, mais il ne prétend pas aider ; il est le protecteur, et ne daigne pas appuyer ; il veut et ne veut pas. Et la femme, attachée à la fortune de celui qui l'entraîne, ressemble au canot du navire qui est ballotté par tous les vents, exposé à tous les orages, employé pour tous les besoins, qui sert tous les intérêts sans jamais en avoir aucun, n'aborde à aucune rive. Et quand arrive l'heure du repos, de-

venu inutile, le navire le délaisse, le matelot l'oublie, et la gloire acquise reste au grand bâtiment.

Malheur à la femme ainsi placée! Si ses moyens sont bornés, elle ennuie et déplaît; tout souffre autour d'elle et en elle: ses intérêts, ceux de ses enfants, ceux de son bonheur. Mais cent fois malheur! si cette femme a des facultés puissantes, si une riche organisation lui permet de se développer elle-même, de sentir et de comprendre, si elle arrive à pouvoir rivaliser avec l'homme; malheur! car elle blessera son orgueil, et l'orgueil de l'homme est une chose qu'on ne blesse pas impunément. Il place la femme si bas dans son opinion, que le jour où il la trouve forcément à sa hauteur, il se croit lézé, il la raille et la prend en haine. Alors, c'est l'insecte sous la main de l'enfant; c'est une vic-

time long-temps immolée; c'est la faiblesse aux prises avec la force.

Bizarrerie de l'homme, qui place dans la position la plus difficile de la société l'être qu'il ne veut pas même reconnaître son égal. A cet être-là, les charges, les privations, les difficultés, les souffrances, les misères; à lui les positions fausses, difficiles, inextricables. Véritable capharnaum social où l'on dépose tout ce qui n'a pas de place reconnue dans ce monde, la femme doit suffire aux nécessités les plus opposées, aux caractères les plus divers. — Faut-il, dans l'intérêt de la société, que la famille subsiste? — C'est la femme qui la perpétue en se sacrifiant pour elle. — Faut-il des mœurs? — C'est de la femme qu'on les exige. — Faut-il qu'une seule volonté maintienne et dirige l'ordre dans les familles? — C'est la femme qu'on dépouille

de la sienne. — Faut-il satisfaire l'esprit de domination de l'homme, dans l'intérêt de la société ? — C'est la femme qu'on lui sacrifie. — Faut-il du bonheur à l'homme pour l'aider à se soumettre aux lois sociales ? — C'est la femme qu'on charge de le lui donner. — Faut-il à l'enfance un dévouement entier ? — C'est la femme qui l'aura. — Faut-il l'abnégation de soi pour tous ? — C'est à la femme qu'on l'impose. Victime si elle aime, repoussée si elle n'aime pas, elle doit élever la famille, la rendre heureuse, la soutenir, l'aider. Appelée à tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'utile et de tendre en ce monde, l'homme la retrouve partout ; mais, comme si, jaloux de sa mission, il voulait l'entraver, il a soumis tout ce qu'il y a de noble en elle à tout ce qui se trouve de jaloux en lui ; tout lui fait ombrage. Et la femme, sans cesse ar-

rêtée, est placée au centre du pouvoir sans pouvoir jamais agir : véritables anges dont les ailes sont coupées, elles sont sans cesse excitées par l'exigence, l'oppression et le vouloir de tous.

Seules, en général, pour supporter le fardeau qui pèse sur elles, la plupart des femmes sont abandonnées au milieu des difficultés de leur position, aux besoins de leur cœur et à ceux de leur esprit ; il faut qu'elles les étouffent au prix de leur bonheur, ou qu'elles les éteignent aux dépens de leur vie. Si dans cette lutte dans laquelle la nature combat corps à corps avec la nécessité, la nature prend le dessus et laisse survivre quelques facultés plus vivaces que les autres, ces facultés isolées gâtent l'harmonie des caractères, font des êtres faussés ou incomplets, trop peu développés pour se conduire eux-mêmes, trop experts

pour accepter une domination entière, androgyne morale dont l'homme proclame avec orgueil l'insuffisance et les imperfections.

J'ai pénétré dans bien des intérieurs, j'ai vu des positions bien différentes, et presque partout la femme, sur le qui-vive d'une position hostile, ressemble à ces saules jetés sans défense sur le penchant de la roche escarpée, que le vent fait ployer sans cesse et qu'il finit par briser à la moindre résistance.

Si dans le nombre j'en ai malheureusement rencontré quelques-unes qui, renversant l'ordre naturel, répandaient autour d'elles le malheur, les exigences, la tyrannie, de celles qui faisaient dire à *Jean-Paul* : — « Ce qui m'étonne le plus, c'est la bêtise des femmes quand elles sont bonnes, et leur méchanceté lorsqu'elles ont de l'esprit ; » chez celles-là, j'ai reconnu, après un examen approfondi,

que ce qu'il y a de faux et de gêné dans leur position particulière, les avait contraintes, en dehors même des nécessités de leur caractère, à s'ériger en despotes. — C'est que, par suite de nos usages, les femmes ne peuvent être, en ce monde, que despotes ou victimes.

Nul ne gagne à cet arrangement des choses, pas même l'homme! car les femmes, ainsi abruties, sont incapables de donner le bonheur; elles manquent à leur divine mission. — Et pourtant à aucune époque du monde, l'homme n'a dû en éprouver un besoin plus pressant. A mesure que la société se complique, que les difficultés de toutes sortes atteignent toutes les existences, que la vie soumise à des formes nouvelles égalisant les droits, donne à chacun sa part de charges, l'homme civilisé, en proie à des

affaires, à des luttes, à des difficultés constamment renaissantes, sent plus que jamais le besoin de se retrancher dans l'union douce et consolante des âmes ; sans ce secours, fatigué promptement, isolé au milieu de sa force et devenu incapable de remplir la masse des devoirs qui lui est imposée, il les négligera, et la famille, jetée hors de sa ligne naturelle, affaiblie dans son existence ou corrompue dans son principe retombera tout entière sur la société, l'entravera dans sa marche comme la roche qui, destinée à contenir le torrent, en augmente la fureur, lorsque déplacée par l'orage, il l'entraîne dans son cours.

S'il est dans les conditions de la vie de l'homme qu'après avoir acheté chèrement sa position sociale par des travaux journaliers et constants, il doive encore acheter ses plaisirs et son bonheur par des intrigues, des diffi-

cultés, des revers, des peines infinies ; irritées et exaltées, par tant d'exigences, ses passions deviendront des vices ; ses sentiments exagérés ou faux gâteront sa vie, et le malaise et la souffrance deviendront le cortége obligé de son existence.

Et s'il est vrai que les besoins de l'âme soient nombreux et puissants, aussi puissants aussi nombreux que ceux de la vie matérielle, où sera donc le repos ? — Une existence ainsi compliquée est un fardeau intolérable. L'homme, incessamment combattu entre le besoin de satisfaire la nature et le désir d'obéir à la société, se trouvera forcé d'opter ; il lui faudra étendre son âme, source de tout ce qui est beau, noble et bien dans l'humanité. Le matérialisme prendra chaque jour plus de place en lui, l'argent résumera tout, et la société, envahie et viciée par ce qu'il y

a de plus bas en ce monde, le respect de la force, la glorification du succès, cherchera vainement un remède.

Ce n'est pas que je prétende, pour rendre la vie plus simple et les devoirs plus faciles, donner sans cesse à l'homme des femmes nouvelles, sans retenue, sans pudeur, sans morale, non! Je ne fais ainsi qu'élargir la plaie la plus profonde, celle qui menace d'engloutir notre époque. — Le matérialisme!

Mais j'entends que la femme, suffisamment élevée et développée, mise en complet rapport de facultés avec l'homme, s'attache à lui par choix et par goût; que sa morale, fixée, arrêtée, précise et connue d'avance, en lui faisant une loi du dévouement, lui enseigne sa noble mission sur terre; que, chef de famille, elle comprenne que son rôle est d'étendre sur tous sa maternelle sollicitude.

A elle le domaine moral : la charité qui secourt, la grâce qui plaît, la bonté qui charme, la douceur qui attire, le soin de faire le bien, de le répandre, de l'enseigner partout où son regard et son pouvoir pourront s'étendre. Plus de crainte, plus d'obéissance servile, partant plus de vices. La soumission nécessaire à tout ordre, à toute association établie, viendra de l'éducation, du cœur et de la raison. Consultez la nature, étudiez-la, dirigez-la convenablement : en elle sont toutes les garanties. Quelqu'un de plus grand que nous a pourvu à tout!..... mais n'oubliez pas que même pour le bien, il faut deux puissances : la *liberté* et la *volonté*.

II

Tout marche par époque dans la vie sociale : le christianisme émancipe la femme ;

la renaissance lui donne un rôle à jouer; le dix-neuvième siècle lui doit aussi son aide : voyons s'il comprendra ses besoins et ses forces.

Devenue, grâce au christianisme, l'égale et la compagne de l'homme, la femme grandit peu à peu; elle sert d'abord la société comme moyen de plaisir, puis comme moyen politique. Aujourd'hui c'est comme moyen moral qu'il faudrait l'employer.

A mesure que la civilisation arrive, la femme prend sa place. C'est vers le XV[e] siècle qu'elle s'associe à la politique et occupe une partie de la scène du monde.

A cette époque, la société marchait, sans trop le savoir elle-même, vers une réforme générale. On s'essayait à substituer au règne de la force matérielle la puissance nouvelle des idées et du savoir.

Le raisonnement passait à toutes les classes; toutes les institutions étaient mises en question, car la plupart étaient tombées dans l'abus.

Le catholicisme lui-même, mal compris ou mal enseigné alors, mettant tout dans les formes, ramenait les peuples aux instincts matériels; l'esprit perdait chaque jour de ses forces; le vice, la démoralisation passaient des grands à la masse. La société, organisée dans des vues politiques et religieuses, n'étant plus largement appuyée de la morale, chancelait; il fallait redonner au monde une impulsion nouvelle : les grands esprits d'alors le comprirent et y travaillèrent.

Louis XI, mesurant les dangers de la féodalité, lorsque ceux qui dominent sont incapables ou vicieux, fit un appel à la liberté; il sut habilement user du despotisme et de la li-

berté. Il en fit deux forces qu'il jeta dans la balance du monde : l'une imposait des chaînes à la matière débordée par les déréglements et les vices; l'autre servit d'emploi aux facultés humaines toujours actives. Celle-ci maintenait le présent, l'autre préparait l'avenir.

Plus tard, Luther, en voulant rappeler la religion à sa lettre, l'attaqua et l'agita longtemps.

Autour de ces deux noms, Louis XI et Luther, on peut, comprenant plus ou moins la réforme, grouper tout le siècle. Ce fut la renaissance de l'esprit; les arts, la religion, les lois, les usages, les coutumes, les mœurs, tout se ressentit de ce coup de fouet donné aux deux plus grandes institutions de ce monde : la royauté et la religion.

L'esprit réveillé tenta de s'infiltrer partout;

mais si le raisonnement avait amené des reformes salutaires, il portait avec lui ses dangers. Tout le monde voulut raisonner et les esprits peu éclairés tombaient dans l'erreur et dans l'excès. De là des malheurs réels et sans fin.

Il fallut, pour laisser au temps le soin de former le jugement des masses, arrêter les esprits déjà avancés. On les occupa de choses inoffensives. Les femmes furent employées à ce grand œuvre. Comme moyen moral, il faut toujours revenir à elles.

François Ier les fit venir à sa cour, on leur inculqua l'ambition, l'amour-propre, l'intrigue sociale dont elles devaient occuper l'esprit des hommes pour les distraire.

Éloignées jusqu'alors de la vie commune, séquestrées dans leurs châteaux solitaires, sans autres ressources pour l'esprit que

quelques récits chevaleresques, sans autre occupation pour le cœur que quelques devoirs de famille ou quelques rares aventures d'amour, les femmes, transplantées tout à coup au milieu d'une cour brillante, entourées de séductions et de dangers, fussent devenues dangereuses, au lieu d'être utiles, si, joignant les charmes aux passions, elles fussent restées livrées à leur nature. Il fallut donc s'occuper de leur donner une direction propre au rôle qu'on voulait leur faire jouer : celui d'imprimer de la grâce aux passions, du charme aux habitudes, de la vie et de l'élégance à la grandeur. Alors seulement on disputa la femme à la nature, à laquelle on l'avait laissée livrée jusqu'à ce jour. On lui mesura le savoir, on chercha à tromper ses passions, afin d'en amortir les effets pendant sa jeunesse, on les détourna et l'on composa soi-

gneusement cette éducation sociale qui subsiste encore de nos jours, comme base de presque toutes les éducations de jeunes filles : éducation insuffisante et menteuse, qui donne une apparence d'action à la femme, mais une action détournée, comme l'exigeait l'époque encore grossière où elle fut mise en pratique, et le peu de développement qu'avaient alors les femmes.

A travers les phases de transaction de cette société si diverse, si peu sûre d'elle-même, dans laquelle toutes les intelligences réveillées étaient en travail, la morale même fut mise en question, et par conséquent en danger. Quelques hommes d'élite se vouent pour la sauver : ils la prêchent, la répandent. Celui-ci emploi l'éloquence, d'autres la charité, la science, la puissance, la ruse. Leur dévouement était sublime. Il fut moralement et

spirituellement tout ce que l'époque exigeait. En vain la femme eût voulu prendre part à cette action élevée ou s'arroger ce rôle : trop faible pour cet âge de fer, ses forces n'auraient pu y suffire, elle eût succombé sans résultats.

La société cheminait, et comme la maturité de toute semence arrive tôt ou tard, les idées libérales du XVe siècle ont germé et produit leur développement. La marche sociale a changé, les formes constitutionnelles ont pris le dessus; d'autres dangers naissent avec ce nouvel état de choses, ils créent d'autres nécessités et d'autres besoins aux hommes. Ces abnégations, ces dévouements humanitaires d'autrefois, ils ne peuvent plus les accepter aujourd'hui, occupés qu'ils sont sans cesse d'intérêts puissants. Leur direction n'est plus si haut ou si bas; toutes

leurs facultés sont tournées vers le développement de la société politique qui les réclame et les absorbe. La question morale est donc arrêtée. L'homme, entraîné dans le cours des intérêts matériels, ne peut s'occuper de rien autre chose : c'est à peine si quelques rares intervalles d'affaires lui permettent d'écouter encore quelques lointains échos du bien et du beau, qui lui arrivent au milieu du tumulte incessant des industries, comme le bruit éloigné d'un ruisseau qui se perd.

La femme, par son concours, peut, seule encore, adoucir ou empêcher cette chute, relever ou reconstruire cette puissance morale que l'homme laisse échapper. Si elle ne sait pas la lui offrir entourée des saintes douceurs de la famille et des intimes rapports de l'âme et de l'intelligence, l'homme, trop occupé pour

chercher de lui-même une chaire qui lui dicte la grandeur, la puissance, la beauté de la morale, pour choisir la main qui puisse le conduire au bien ou le détourner du mal, se trouvant sans appui au jour du doute, sans avertissement à l'heure du danger, oubliera peu à peu toutes règles, et la société démoralisée, s'affaiblissant de plus en plus, finira comme un corps lâché au hasard par descendre en tourbillonnant vers sa chute.

Qu'on étudie l'histoire des nations, toutes, arrivées à cette époque fâcheuse de leur vie, ont tourné autour de la même difficulté, sans pouvoir venir à bout de la vaincre : ici l'anarchie a fini par tout envahir ; là le despotisme oriental accepté en dernière fin est devenu une nécessité ; plus loin l'abrutissement et la barbarie.

La civilisation, le génie, les talents, les

lumières, si généralement répandus de nos jours et dont nous sommes si fiers, serviront-ils à nous éclairer ce passage difficile, et nous aideront-ils à le passer ?... Ou bien notre société moderne, arrivée à la même hauteur que celles qui l'ont précédée, redescendra-t-elle progressivement pour s'engloutir comme ses devancières dans un même abîme ?

C'est là toute la question de notre époque.

Donner à la femme sa part dans la société, percevoir, si l'on peut s'exprimer ainsi, au profit de tous, la part de l'impôt social qu'elle doit et que l'on peut exiger d'elle, faire tourner au profit de tous cette coopération, ce tribut, qui s'ennoblira par son origine et par son emploi ; s'appuyer sur le christianisme, notre avant-garde, notre force, notre lumière ; le déployer, l'étendre selon la compréhension,

l'intelligence, le développement des peuples, le ressaisir à sa source pure et céleste sans passions, sans alliage, limpide, transparent et facile, et reconnaître enfin si réellement la société n'est qu'une question de durée ou une œuvre divine qui doit nous ramener à Dieu.

— Ou bien, continuant la route déjà battue, laisser agir des lois qui ne sont plus en rapport avec le développement des femmes; subir la démoralisation forcée de leur influence devenue dangereuse, le malaise intérieur, la désorganisation de la vie de famille; employer la peur et la force contre tant de maux; arriver au despotisme; aboutir en dernière fin, après tant d'efforts, à quelque chose d'aussi absurde que les rigueurs orientales.

Ce sera, arrivés à ce point, ce qu'il y aura de mieux à faire! La tranquillité du moment

en résultera. Quelques grands législateurs de l'époque consommeront ce grand œuvre et s'en vanteront ; à force de combinaisons ils arriveront, comme de nos jours, à une politique de localité. Ils arrêteront le mal, à peu près comme le chirurgien coupe les deux cuisses d'un homme auquel il laisse la vie, il est vrai, une vie restreinte, intolérable, vie incomplète et mutilée, vie douloureuse et misérable, vie sacrilége enfin, car elle ne satisfait aucun des nobles besoins de l'existence ; elle n'est plus qu'une situation machinale, une espèce de juste-milieu de vie qui n'est ni l'existence ni la mort.

De même, en enlevant à la société la puissance que pourrait exercer la femme, le charme qu'elle répand autour d'elle, le bonheur qu'elle peut donner, la force morale qu'elle peut avoir, l'énergie qu'elle inspire, la douceur qu'elle

communique, l'ambition qu'elle cause et la poésie dont elle colore ce qui l'entoure ; en la privant de ces dons naturels, en la constituant prisonnière dès l'enfance, en faussant ses facultés, vous la jetez forcément dans le vice ou dans l'inutilité, et vous ôtez à l'homme la moitié de sa vie terrestre ; vous le réduisez à une existence matérielle, uniforme, sans émotions, sans pensées généreuses ; vous trompez ou contrariez la nature ; vous allez contre le but et la volonté de Dieu même. La société s'arrête, s'agite sur elle-même et ne marche plus en avant ; elle n'a plus de caractère divin, elle devient grossière, insuffisante. L'œuvre de la nature est suspendue, entravée pendant un temps plus ou moins long ; l'excitation qui développe le génie se perd, s'éteint : il faudra des siècles nouveaux pour ramener la combinaison d'idées et de mœurs au point où ils

étaient arrivés de nos jours, à l'époque où les femmes trop resserrées par les lois, trop développées par les usages, ont été obligées de rompre leur ban; et comme la faiblesse ne pouvait employer la force, elles y ont mis la ruse et le vice.

Une grande révolution morale attend notre époque; cette révolution, les femmes sont appelées à la faire. En elles seules est la force morale qui balance celle du matérialisme, doctrine maudite qui tend à envahir le monde.

C'est sur la délicatesse et l'élévation des sentiments de la femme, sur la fraîcheur de ses sensations que repose la toute-puissance de cette morale; c'est là qu'il faut la chercher, et non pas dans des lois qu s'imposent avec le code pour bannière et la torture pour appui.

Soumises à de nobles et dignes enseignements, les femmes exerceront dans la société, comme autrefois chez les Gaulois, nos ancêtres, une sorte de sacerdoce, non celui qui châtie, impose, apprend, gouverne et dirige, mais bien celui qui prépare et ramène, qui dispose, qui bénit et console ; à la femme l'apostolat de la morale : vous le demanderiez et le chercheriez vainement ailleurs : c'est son droit, son but, sa destinée.

Avec la civilisation nouvelle, la femme et ses charmes, ses grâces et son flexible empire. Pour ramener les forces morales de l'homme constamment en lutte contre une civilisation rapide, contre des institutions incomplètes, contre une marche active et redoublée, contre des luttes sans cesse renaissantes, elle suffira; elle doit suffire à tout : n'est-elle pas là, image de la Vierge. Allégorie céleste qui donne nais-

sance à la loi divine. — Le Christ! — C'est d'elle que Dieu l'a fait provenir, c'est par elle qu'il est donné au monde.

III

C'est donc d'abord sur l'influence des femmes et aussi sur l'importance de leur éducation que je veux attirer la pensée du lecteur; sur la nécessité imposée par l'époque de faire des femmes autre chose que ce qu'elles sont actuellement: sur celles de leur donner de nobles et de vraies directions dès l'enfance.

Pour moi, n'ayant trouvé dans l'éducation ordinaire rien d'assuré, ni pour leur propre bonheur ni pour celui de ceux qui les entourent, j'ai cherché s'il n'y avait pas un meilleur système à suivre. Cette recherche m'a poussé à des réflexions profondes, à des analyses qui,

en me découvrant bien des maux, m'ont signalé bien des dangers.

Je sais que l'usage repousse la plainte de la bouche des femmes. Je sais qu'il faut approuver tout ce qui se fait, tout ce qui existe, par la même raison qu'on ne nous suppose aptes à juger de rien. — Raison du plus fort contre le faible. — Je m'y suis soumise dans ma jeunesse avec résignation. Mais aujourd'hui, forte d'une vie irréprochable, forte aussi du sentiment du bien que je trouve en moi, je crois devoir raconter en partie ce dont j'ai été témoin, signaler les écueils que j'ai découverts, et mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes des positions que j'ai vues se dessiner sous mes yeux, ou dont la confidence est venue jusqu'à moi.

Les trois nouvelles qui suivent sont prises dans les mémoires inédits de trois jeunes

femmes qui se sont associées à mon plan, en voulant bien me permettre de livrer au public quelques détails de leur vie intérieure.

Puissent-elles exciter quelque intérêt, confirmer quelques idées déjà perçues, et puissent-elles surtout, grâce à leur vérité singulière, faire naître dans l'esprit de mes lecteurs quelques-unes des réflexions philosophiques qui s'en sont détachées pour moi devant les faits.

Les trois héroïnes de ces trois nouvelles suivent toutes trois un chemin différent, mais également accepté par la société : l'*activité*, l'*immolation*, le *vice*.

La première accepte les passions sociales et les suit.

L'autre étouffe courageusement toutes ses facultés.

La troisième, égarée par des rêves, des

illusions, suite de l'inexpérience que lui a laissé l'éducation, cherche vainement une route, et tombe fatalement dans les vices que la société tolère.

AVANT-PROPOS.

La bizarre direction qu'on donne généralement à l'éducation des femmes d'un rang élevé, semble n'avoir qu'un but : oublieuse de l'âge mûr, de la vieillesse, des nobles et véritables jouissances promises à ces deux âges, l'éducation n'a envisagé que la jeunesse, et

pour tourner, en quelque sorte, les dangers et les malheurs qui, d'accord avec nos institutions établies, menacent cet âge, pour essayer de les éviter, elle n'a rien trouvé de mieux que d'égarer la femme dans une fausse route, en lui imposant, dès son adolescence, une direction forcée, des idées anticipées.

En éloignant de l'esprit des femmes, pendant les si longues années de leur enfance, tout ce qu'il y a de réel dans la vie, en les contraignant à une soumission passive, l'éducation annule leur jugement et leur volonté : la jeune fille s'habitue à une nature de convention, elle y reporte toutes ses idées, tous ses calculs, tous ses rêves ; et lorsque arrive pour elle l'âge tumultueux de la vie, jetée, comme au hasard, parmi des difficultés qu'elle n'a pas même eu la permission de prévoir et que chaque jour augmente, combattue entre

l'ignorance qui la rend timide et le besoin de connaître qui la tourmente, elle hésite, se confie, se repent et s'égare.

Comprimées ainsi, les femmes subissent long-temps l'influence du préjugé, de la passion, de l'intérêt des êtres auprès desquels elles vivent. Elles s'accoutument à voir par d'autres yeux que les leurs, à juger selon l'opinion de ceux qui les entourent, à sentir avec eux et comme eux. Cette nécessité, imposée dès le plus bas âge, prend un caractère consacré, devient, pour ainsi dire, une religion à laquelle il n'est plus permis de toucher que fort tard, alors que la direction de la vie, déjà prise, a décidé de toute l'existence.

Pour l'être faible ou paisible dont l'esprit est calme et les facultés presque inertes, cette influence journalière n'offre pas d'inconvénients. A qui n'était pas capable de se frayer

une noble route, il fallait en tracer une et l'y maintenir. Mais il est d'autres natures, ardentes et vives, actives et fortes, destinées par le créateur à l'action; à celles-là l'éducation fait généralement défaut! Trop puissantes pour accepter long-temps une résignation incompatible avec leurs riches facultés, trop inexpérimentées du monde et de la vie pour que leur jugement puisse les aider à choisir une autre voie, elles se trouvent, par la fatalité de leur éducation, égarées, sans guide, au milieu d'écueils sans nombre contre lesquels elles échouent infailliblement.

Ces femmes qui devraient et pourraient être l'orgueil de leur sexe, en deviennent trop souvent l'effroi. Aux yeux de celles qui se soumettent aveuglément à la routine de l'éducation acceptée, un écart, est une faute qui entraîne la déconsidération et le blâme. Pour

éviter ce blâme et cette déconsidération, il n'est pas de sacrifice que les êtres faibles dont nous parlions tout à l'heure n'acceptassent avec joie. Ne voyant devant elles que deux routes, celle du vice qu'elles craignent et celle des usages convenus qu'on leur impose, elles se soumettent, en esclâves, à l'usage avec une résignation qui serait sublime si une vertu au lieu d'une faiblesse avait déterminé cette soumission. Trop peu éclairées pour comprendre, trop paresseuses ou trop timides pour chercher et séparer ce qui est, d'avec ce qui pourrait être, fières d'avoir échappé au mal, mais incapables de comprendre le bien, sévères parce qu'elles sont ignorantes et craintives, elles pourchassent de leur opiniâtre rigueur toute femme qui, n'ayant pas fait comme elles, oserait quitter, même un instant, la ligne tracée.

Aussi existe-t-il dans la société une classe de femmes fatalement brisées entre ces deux impulsions contraires, celle d'une nature trop riche et celle d'une éducation insuffisante.

D'autres aussi, trop nobles pour le vice, seule voie frayée à leurs passions, trop élevées et peut-être trop pleines du sentiment d'elles-mêmes pour consentir à la soumission aveugle au prix de laquelle la société vend sa bienveillance, n'acceptent cette soumission que momentanément, et pendant leur première jeunesse : elles attendent que le temps les éclaire... les forme;... et fortes de leur patience, puissantes de ce qu'elles ont appris, confiantes, non plus au monde, mais en elles-mêmes, elles mesurent énergiquement au but qu'elles veulent atteindre les difficultés sociales qui les entourent, les dominent tardi-

vement ou s'y brisent, emportant avec elles le sentiment du bien qu'elles ont eu en vue, l'exaltation de la riche nature que Dieu leur avait confiée.

Placées dans la vie comme les soldats des avant-gardes, leur mission est, peut-être, de signaler, de subir les premiers dangers, d'avertir les autres femmes et la société elle-même, et de revenir de la lutte meurtries et déchirées par celles mêmes qu'elles eussent voulu défendre, faisant entendre encore leurs voix inspirées, leurs protestations courageuses.

A ces femmes! victimes de nos usages, l'absolution divine!... Leur tâche est accomplie si elles ont essayé de défendre de plus faibles qu'elles!... si, fortes de leurs inspirations et de leur énergie, elles ont utilement lutté contre le vieux monde social qui, armé

de son pouvoir, a fait de leur vie un long combat.

Mais s'il en est quelques unes qui s'élèvent et se soutiennent, combien d'autres, appelées à la même destinée, restent ignorées ou retombent écrasées sous les difficultés qu'elles ont vainement tenté de soulever.

Beaucoup entament ce combat de vie et de mort avec la société, et beaucoup, épuisées, vaincues... et non soumises, regrettent en vain leur jeunesse perdue pour elles-mêmes, et perdue pour le bien qu'elles auraient pu faire.

Nous l'avons dit tout à l'heure, l'éducation des femmes tend trop souvent à les déguiser, à les tromper, à leur faire tourner la jeunesse au lieu de leur donner la force de la traverser noblement. Elle rejette, et c'est son plus grand danger, les besoins et les passions de cet âge

sur un autre âge de la vie, les annulant ainsi sans les éteindre, évitant les chances désorganisatrices que la société redoute, mais sans y porter remède, sans les affaiblir, et cela, toujours aux dépens du bonheur individuel.

Cette mutilation morale de la femme, sans doute obligée à des époques sociales antérieures, ne doit-elle pas cesser avec le progrès? — Et la législation actuelle ne saurait-elle et ne pourrait-elle remédier à des institutions si cruelles et si contraires au bonheur de tous?.....

ANGE DE SPOLA

Études.

Pourquoi ces passions, qui vivent en notre âme?
Quel est donc leur destin, leur but, leur avenir?
Si le ciel les donna, si le monde les blâme!
— Sont-elles donc en nous, mon Dieu! pour en souffrir?

CLAIRE BRUNNE. (Poésies inédites.)

CHAPITRE I.

On était au commencement de septembre, dans la vallée d'Ulysse, aux environs de Bagnères de Luchon. Une nombreuse société de baigneurs et de baigneuses, réunie pour la saison des eaux, venait d'achever, sur l'herbe, un joyeux déjeûner. Ce repas fini, chacun se disposait, au gré de ses diverses fantaisies, à

explorer dans tous les sens, cette belle et pittoresque vallée.

Les artistes, pour fixer le souvenir de quelque sensation fugitive, dessinaient, sur leurs albums, un site bizarre, ou un riche point de vue; les poètes, tout à leur admiration, s'isolaient capricieusement à la suite de l'inspiration qui les fuyait peut-être.

Quelques femmes laissaient percer leur émotion dans une causerie vive et exaltée; d'autres, curieuses de tout connaître, parcouraient les endroits les plus éloignés : aucune d'elles, en cherchant à captiver l'attention, ne songeait à la fatigue ou ne se plaignait de la chaleur : la grandeur du lieu agrandissait leurs idées; et, sous ces beaux aspects, en face de cette imposante nature, il put se rencontrer une heure où les rivalités de toilette et la coquetterie des salons furent oubliés!

Seule, une grande et belle jeune fille, de seize ou dix-sept ans, immobile, absorbée,

était restée assise et encore attachée à la place qu'en arrivant elle avait occupée : elle paraissait sous l'empire d'une puissante préoccupation. Sa riche imagination, que rien jusqu'à ce jour n'avait réveillée, se sentait agitée à ce beau spectacle de la nature : idées, sensation, vague rêverie, se pressaient dans son esprit et dans son âme avec tant d'abondance, que, ne pouvant les développer, elle se laissait aller à leur empire, étonnée qu'elle était, et rêveuse, et ravie !

Près d'elle, à quelque distance, un jeune homme, les yeux élevés au ciel, semblait, lui aussi, y chercher comme une explication de son existence.

Une figure expressive, des traits mâles et fiers, une chevelure noire, abondante, harmonisaient largement l'expression de sa pose rêveuse.

Ses pensées paraissaient subir aussi l'influence de cette nature grandiose ; mais hom-

me, et élevé comme un homme, marin, et déjà éprouvé par quelques voyages, l'éducation et les aventures avaient mieux développé ses idées que ne l'étaient celles de la jeune fille ; les siennes, à lui, suivaient une direction précise : elles se rattachaient toutes à son ambitieux avenir, à l'Océan auquel cet avenir était confié.

Il y avait entre lui et ce beau ciel qu'il regardait, un langage muet et puissant, que bien des fois il avait parlé seul sur son bord, et qui toujours réveillait en lui des rêveries fantastiques et ambitieuses, fruit mêlé de la solitude et du monde, né de ses rapports avec les hommes, et de ses solitaires causeries avec les vagues, ses confidentes.

Neveu d'un ministre, tout puissant alors, le jeune marin voyait, dans cet appui, l'étoile qui devait le guider. Jeune, il s'était courageusement mis en marche, et fier de ses chances, il osait tout espérer! C'est au milieu

de ces espérances mêmes, c'est en admirant ce beau ciel, et peut-être en se rappelant celui du tropique ou de l'équateur, qu'il pensait à son prochain voyage.

— Auguste!... Ange!... firent entendre plusieurs voix,— venez, nous allons jouer.— Et des cris, des ris, des éclats de gaîté, les arrachèrent à leurs réflexions.

— J'y vais, dit Ange en se levant et cherchant des yeux son chapeau de paille qu'elle avait jeté sur l'herbe en arrivant. — Vous ne venez pas, monsieur Auguste?

Le jeune marin, en rabaissant son regard élevé vers le ciel, rencontra celui de la jeune fille, et ce regard changea subitement la direction de ses idées, un soupir s'échappa de son sein. — Ange était si jolie!... A peine il la connaissait, et déjà, — il était si bien près d'elle!... renoncer à l'amour et à ses délicieuses ivresses!... A vingt-trois ans!... L'ambition l'exigeait!.. L'en dédommagerait-elle? — Pour

la première fois, un doute sur le bonheur que peut donner la gloire entra dans l'âme du jeune homme, un regret vint se mêler à la joie de ses rêves ambitieux.

— Donnez-moi votre bras et courons, — dit Ange. — Puis, s'en emparant avec une folâtre coquetterie, elle entraîna le jeune homme, qui, reprenant l'insouciance ordinaire aux marins, jeta de côté toute réflexion, et prit, comme tout le monde, sa part de l'entrain, de la gaîté, du mouvement de cette journée.

CHAPITRE II.

Ange de Velfry appartenait à une famille d'un rang élevé. Douée de tous les dons extérieurs et intellectuels, elle était d'une nature à la fois mélancolique, animée, mobile et ambitieuse. Le Créateur l'avait formée

avec amour, et lui avait donné cette énergie de caractère qui impose à nos actions une seule et constante direction, un seul besoin, un seul avenir.

Élevée à l'écart par une gouvernante, elle était arrivée à seize ans sans avoir une connaissance exacte des choses de la vie. Elle s'ignorait elle-même, aucune action dans son existence ne lui ayant permis de s'interroger.

Son éducation avait surtout été consacrée aux petits talents qui remplissent machinalement la journée des femmes; les arts n'étaient encore pour elle que des études sans charmes; un calcul assez ordinaire, plus prévoyant qu'habile, avait su éloigner d'elle tout ce qui, dans les arts, touche à la poésie, aux passions qui sont en nous, tout ce qui parle à l'âme en la nourrissant.

Intelligente et vive, Ange avait bien pressenti la vie qu'on lui cachait; elle l'attendait

de l'avenir : mais la rêverie est l'indépendance de la jeune fille... Et, faute de directions positives, Ange pressentait cette vie par des rêves, par des espérances, par les aperçus et les poétiques apparitions que la société offre à la jeunesse, et dont elle dore, traîtreusement et avec tant d'art, toutes les phases de l'existence.

Les douleurs, les innombrables souffrances de l'humanité s'étaient aussi parfois présentées à son esprit; mais elle pensait, avec toute la jeunesse, qu'elles étaient le résultat de l'inconduite, et comme elle croyait au bonheur par la vertu, et seulement par la vertu, là où elle voyait une misère, là pour elle était un coupable : si la bonté de son cœur lui faisait plaindre les malheureux, c'est que la générosité naturelle de son âme lui permettait de pardonner.

Cette manière de juger par les résultats est plus commune qu'on ne pense chez les fem-

mes : le moindre de ses inconvénients est de rendre la jeunesse dure et impitoyable, d'augmenter son orgueil naturel, de lui préparer des mécomptes, en semant dans son esprit des espérances mensongères, en l'habituant à se faire une nécessité de l'approbation du monde, à ce point que, ne la trouvant pas toujours conséquente avec les principes de la pure morale, elle arrive quelquefois à les lui sacrifier tous.

La raison était bien la première autorité qu'Ange avait apprise à respecter, mais on ne la lui avait pas montrée soumise aux règles d'une morale sainte, à d'invariables et fermes principes. — Cela doit être, — c'est raisonnable, — lui disait-on, quand elle hésitait sur une action ou interrogeait sur un devoir. — Et, tout enfant, Ange avait obéi à cette considération qui lui semblait absolue : or, la raison, telle qu'elle la voyait pratiquer autour d'elle, n'avait d'autres lois que celle de

l'obéissance aux usages et aux exigences du monde social : sa mère y vivait et y attachait une importance extrême.

A force de voir que ces usages et ces formes polies se retrouvaient au dessus de tout dans la vie, Ange, quoique avec une sorte de regret, s'accoutuma cependant à les prendre pour règle première, à leur soumettre les inspirations de son esprit ou les élans de son âme. Elle voulait le bonheur. Qui de nous ne le veut pas? Elle y croyait : c'est une des foi de la jeunesse, c'est sa joie... Elle se le représentait aussi pur, aussi vif, aussi splendide que ses jeunes pensées; mais ne sachant encore où le placer, elle interrogeait les usages, les idées de ceux qui l'entouraient; et, pour saisir ce bonheur, il n'était pas de sacrifice au devant duquel elle n'eût couru, pas de combat trop fort pour son énergie.

Madame de Velfry, sa mère, avait éprouvé dans sa jeunesse une de ces déceptions de

cœur qui décident souvent de toute l'existence. Blessée par un mécompte, et aussi par suite de son ignorance de jeune fille, elle ferma son âme à toute expansion, réprima sa sensibilité, et, pour donner le change à ses facultés naturelles, s'abandonna aux passions que la société tolère et développe : l'ambition, l'orgueil, l'amour-propre, l'intrigue parvinrent peu à peu à la distraire et devinrent le but presque avoué de sa vie.

Plus elle étudia le monde, plus elle se convainquit que le parti qu'elle avait pris était le meilleur. Les sentiments vrais, les passions de l'âme lui parurent toujours méconnus ou maltraités, tandis que les passions qui dérivent de l'état social, trouvant un aliment dans l'organisation même de la société, pouvaient toujours se faire pardonner et souvent se satisfaire.

Son caractère lui ayant permis de suivre cette route avec succès, elle comptait y diri-

ger sa fille, déjà sous l'influence des idées et des usages établis autour d'elle.

De ces deux natures dissemblables, l'une, forte, impressionnable, généreuse et vive, l'autre, personnelle, calculatrice et froide, l'une attachée à l'autre et dépendant d'elle... Que de malheurs pouvaient surgir!

CHAPITRE III.

Vers les cinq ou six heures du soir, la troupe, fatiguée et joyeuse, revenait par des chemins difficiles, étroits et pierreux qui conduisent de la vallée à la ville. Auguste marchait près d'Ange, retenait la bride de son cheval, la guidait dans le meilleur sentier, mettait de l'importance à ce qu'il appelait les

dangers de la route; la jeune fille riait de ces craintes qu'elle affectait de braver moins par un sentiment de courage que pour mesurer mieux l'intérêt qu'Auguste prenait à elle. Tout à coup, mettant son cheval au galop, elle rejoignit son frère, placé en tête de la troupe.—Edmond, lui dit-elle, je suis fatiguée; au lieu de revenir dîner, veux-tu que nous allions aux bains par ce sentier qui nous y conduira tout droit?—Volontiers, — répondit Edmond, jeune marin aussi et camarade d'Auguste. Ils poussèrent leurs chevaux, ils partirent. Auguste les regardait de loin.

Les bains minéraux de Luchon se trouvent assez éloignés de la ville, la nuit commençait à tomber lorsque les jeunes gens y arrivèrent; un domestique en fermait la dernière porte; mais une pièce d'argent la fit rouvrir; on apporta de la lumière. Edouard s'établit dans la galerie destinée aux hommes; Ange, guidée par une des femmes qu'on avait été chercher,

fut de l'autre côté, à une distance assez grande, trouver le bain qu'on lui préparait. — Je vais aller prendre le linge de Mademoiselle, — dit la baigneuse. Puis elle déposa sur la table une petite lampe qui éclaira inégalement l'intérieur de cette chambre haute et enfumée.

Ange se déshabilla lentement; tandis qu'elle détachait une à une les différentes pièces de sa toilette, son esprit, encore occupé des impressions qu'il venait de recevoir, lui rappelait, avec enchantement, la tendresse attentive dont Auguste l'avait entourée pendant le cours de cette journée; plus Auguste avait habituellement d'indifférence et même de brusquerie, plus ces soins assidus et timides contrastaient avec sa nature; et ce contraste même avait quelque chose d'original et de saillant qui le rendait plus dangereux.

Ange, instinctivement émue par cette première joie de plaire, se laissait aller à de douces impressions de cœur, le bonheur d'être

aimée, qu'elle ressentait pour la première fois, lui semblait, pour la première fois, le bonheur !

Mais tout d'un coup, et comme elle se relevait pour déposer sa chaussure, qu'elle venait de quitter, elle s'arrêta frappée de terreur! Debout devant elle, à la porte de la chambre restée entr'ouverte, venait d'apparaître une femme âgée, couverte d'un manteau noir, comme ceux que portent les femmes de cette contrée.

En forme de sac, ce manteau, passe sur la tête et descend jusqu'aux pieds, il ne laisse voir que les traits du visage auxquels il donne une expression particulière.

A cette heure avancée, dans ce lieu solitaire, cette femme, éclairée par un des rayons que la petite lampe jetait sur sa pâle figure, semblait une apparition funeste. Ange essaya de l'interroger du regard, mais son regard fut sans puissance, et la vieille femme fixant sur

elle ses yeux noirs et pénétrants, la tint immobile et craintive.

— Qu'as-tu fait de ta promesse de mariage? lui dit-elle, — j'ai mon anneau; où est le tien?

—Sortez d'ici; allez-vous-en,—dit à la vieille la femme qui reportait le linge de mademoiselle de Velfry. — Allez, vous dis-je. — Puis, l'escortant de quelques pas, elle revint trouver la jeune fille qu'elle rassura par ces mots : — C'est une folle.

— Pauvre femme! — dit Ange,—elle m'a fait grand peur; je ne savais, en vérité, ni ce que c'était, ni ce qu'elle voulait..... Vous m'avez sauvée en arrivant.

— Oh! Mademoiselle, elle n'est pas méchante, c'est même ce qui fait qu'on la laisse ainsi libre. Voilà bien long-temps qu'elle est dans cet état. Elle rôde toujours autour des bains... et j'aurais dû y penser en vous laissant seule, ou fermer la porte pour l'éviter.

— Qu'est-ce donc qui l'a rendue folle?

— Oh! mon Dieu, — dit négligemment la baigneuse, — c'est l'amour.

— L'amour! — s'écria Ange, — et pourquoi donc?

— Jeune fille, elle n'a écouté que son cœur: elle a aimé... Et celui qu'elle avait écouté l'a quittée. Il lui avait promis de l'épouser, il est parti..... La tête lui a tourné..... et comme c'est ici qu'elle l'a connu..., c'est ici qu'elle revient sans cesse le chercher ou l'attendre.

— Pauvre fille!... — dit Ange rêveuse. — Laissez-moi, ma bonne... Merci... dans une heure vous reviendrez.

Cette fois la baigneuse ferma la porte, et Ange, bien sûre d'être seule, se laissa aller à toutes les pensées que cette apparition avait fait naître. — L'amour, se disait-elle, l'amour!... — Puis elle se demandait comment il était possible de se jouer ainsi de l'existence d'une femme? — L'amour est donc un enfantillage...; un jeu qui cède à tout? — se dit-elle.

— Est-ce une plaisanterie de la vie... ou une faute amère et grave?... Il y a donc dans notre existence de bien grands bonheurs, de bien nobles destinées offertes à l'âme pour placer aussi secondairement celle qui semble d'abord et si douce et si imposante? — Oh! qu'elle doit être belle la vie! — ajouta-t-elle avec joie; — qu'elle doit être belle! puisque l'amour n'est pas son plus grand bienfait. — Puis, en pensant aux idées qui l'occupaient l'instant d'avant, elle rougit subitement; Auguste aussi, comme l'amant de cette pauvre femme, se moquerait d'elle, un jour. — Il la tromperait... et peut-être aussi, comme cette femme ignorante, lorsqu'après avoir attaché sa vie à la sienne, elle lui aurait sacrifié tout son bel avenir, en échange d'un amour qui n'existerait déjà plus! — Oh! le monde a raison, ajouta-t-elle, en se rappelant d'autres exemples; on me l'a dit cent fois, et je m'en souviens aujourd'hui.

Il n'y a pas d'amour... d'amour comme je le comprendrais! vouloir le prendre au sérieux serait folie... Il me perdrait!... il a perdu cette pauvre femme... Les gens sensés le mettent de côté et s'en rient comme d'une erreur... Faisons comme eux... et comme eux soyons raisonnnable!...

Cette petite scène, tout-à-fait imprévue, eut une grande influence sur les idées d'Ange. Elle confirmait, en quelque sorte, les préventions données par son éducation contre les sentiments tendres. En vain son cœur voulut protester; sa fierté se révoltait à l'idée d'un abandon possible; l'esprit admit des doutes sur la noblesse d'un sentiment le plus doux au cœur de la femme : elle le crut faux, dangereux ou secondaire! Son âme élevée devait-elle l'accueillir? Ces questions s'emparèrent de son esprit ambitieux; et bientôt, avec l'impétuosité de son âge exclusif et ardent, comme l'ignorance

et l'espoir, elle repoussa l'amour, qu'elle craignait!

Deux heures après, dans un salon brillant de monde et de gaîté, on applaudissait avec enthousiasme une jeune personne qui venait de déployer un talent réel, en jouant dans des charades, le rôle d'une jeune fille amoureuse : c'était Ange. Les diverses impressions qu'elle avait reçues dans la journée avaient, grâce à la puissance de sa vive imagination, imprimé à son esprit une direction toute nouvelle : en quelques heures, ses croyances s'étaient formées. Dès qu'elle n'avait plus admis ni supposé l'amour, ses sentiments intimes, sa tendresse, son dévouement instinctif, lui semblèrent une erreur ridicule qu'elle immola sans regret, et dont elle se joua devant tout le monde, en les mettant dans la bouche de la jeune fille qu'elle voulait représenter. Le naturel et l'abandon avec lesquels elle exprima ses sentiments si chauds,

si nobles, si tendres, firent penser qu'il existait en elle un véritable talent de la scène, talent instinctif et naturel.

On se trompait. Ange, sous l'empire de sa légèreté de femme, sacrifiait, par suite de son ignorance et de la vivacité de ses impressions, un sentiment qu'elle avait deviné d'abord, qu'on lui avait gâté naguère, et auquel elle croyait ne devoir plus mettre aucune importance. Tout ce qu'elle avait ressenti ne lui semblait plus qu'une fiction destinée à être reproduite par l'art, ou à l'embellir de ses couleurs.

Elle venait, de livrer cette partie intime d'elle-même au monde qui ne pouvait la juger, à un succès qui ne pouvait lui suffire.

CHAPITRE IV.

Le lendemain soir, la magnifique cour de Luchon renfermait tout ce qu'il y avait, cette année-là, aux eaux de Bagnères, d'étrangers élégants et distingués. La plus belle soirée du monde embellissait encore ce lieu si beau, si

majestueux. Chaque société, réunie par bande, montait et descendait, en se coudoyant, la belle allée du milieu; l'horizon rougeâtre reflétait ses nuances sur les montagnes de neiges qu'on apercevait dans le lointain, et donnait au paysage un aspect enchanté; l'air était lourd et chaud, et les baigneurs, pour attendre la fraîcheur, prolongèrent ce soir-là leur promenade accoutumée.

Ange était entourée de jeunes personnes de son âge : sa conversation était impétueuse et vive, mais empreinte d'une légèreté volontaire et d'une froide malice; dans le scepticisme qui en faisait le fond, un observateur eût deviné, sans peine, une déception récente. Auguste crut y voir du caprice ou de l'indifférence; il s'en montra piqué : et jeta en causant plusieurs réflexions mordantes, assez générales pour n'être bien comprises que d'Ange. Elle les rapporta à ses nouvelles opinions, et, au lieu

d'en être touchée, elles la fortifièrent encore dans ses croyances ; car l'erreur suit l'erreur !

— Pour moi, dit Auguste de plus en plus sombre et blessé par la froideur de la jeune fille, je trouve le ciel des Pyrénées magnifique, mais j'aime mieux la mer..... et je partirai demain pour aller la retrouver.

Ces mots furent reçus avec légèreté ; on en plaisanta d'abord, puis l'on n'y songea plus.

Ange seule devint pensive ; cette absence se présentait à son esprit comme une chose imprévue et malheureuse ; les sentiments tendres qu'elle traitait la veille de faiblesse ou de chimère se réveillèrent et l'agitèrent à son insu..... Elle ralentit le pas, et quittant ses ses compagnes : — Ce que vous avez dit est-il sérieux, monsieur Auguste ? partez-vous réellement ?

— Oui, Mademoiselle, j'ai reçu ce matin une lettre de mon capitaine : il m'annonce

que notre bâtiment va mettre à la voile sous peu de jours, il m'enjoint d'être à Toulon le cinq... Je n'ai que le temps de m'y rendre; demain je compte partir.

— Au fait!.. — dit Ange, puissamment préoccupée et se parlant à elle-même. —

— Ah! dit Auguste, cette lettre de ce matin m'a fait bien mal..... Autrefois... il y a quelques jours encore, ce départ m'eût comblé de joie. La mer!... mon bâtiment... voyager... occupaient tous mes rêves..., absorbaient tous mes désirs. Mais aujourd'hui, qu'ils ont perdu de charmes à mes yeux. Cette immense ambition qu'on a développée en moi me semble actuellement trop payée par les sacrifices qu'elle impose; en vain l'on a promis à ma jeunesse que la gloire me dédommagerait de tout ce que je lui abandonne; je n'ose croire à ces promesses éloignées..... La vue de la mer, qui jadis agrandissait mes espérances en agrandissant mes idées et mes désirs, ne ré-

veillera plus en moi qu'un souvenir qu'elle ne pourra adoucir ni effacer..... Il se mêlera à tout..... Ma carrière, depuis ce matin, m'apparaît sous un jour que je n'avais jamais entrevu. — L'ambition et la gloire sont-elles ce qu'il faut à la vie? font-elles le bonheur?

— Mais, — reprit Ange avec étonnement, — ne sont-elles pas la destinée d'un homme? le but que la société lui impose?... A quoi voudriez-vous donc demander le bonheur?

— A l'affection..., à l'amour!... au charme d'aimer..., à la femme à laquelle je confierais toute mon existence... que j'entourerais de soins, de dévouement, et cela toute ma vie..., toujours!

— Toujours! — répéta Ange; — toujours! — dit-elle avec tendresse en arrêtant sur Auguste un regard plein d'espérance.

— Oui..., dit-il..., n'est-ce pas..., ce serait le bonheur?

— Oh oui! — reprit-elle avec abandon. — Si

cela était possible,— continua-t-elle avec plus de réserve, car le doute venait de rentrer dans son esprit ; — oui ! si l'amour — pouvait suffir... mais c'est folie d'y croire... c'est rêver... et ce rêve d'un jour, vous chercheriez vainement à le rappeler le lendemain, il n'existerait plus, il ne peut durer que quelques instants.

— Mais si l'on était aimé?

— Vous êtes faible... ce soir, monsieur Auguste... Ne vous souvient-il plus des idées de gloire que la mer vous inspire, et qui, lorsque j'ai commencé à vous connaître, exaltaient et remplissaient votre âme? Celles-là seules sont justes et grandes! Ah ! me disiez-vous alors, devenir capitaine... être le chef et le maître d'un bâtiment... commander avec droit de vie et de mort, et, par la seule puissance de sa force morale, dompter une force matérielle cent fois supérieure à la vôtre... Asservir les éléments mutins et orageux qui vous entourent de dangers sans cesse renaissants... s'appuyer

sur un écueil pour s'élancer vers la gloire... se nourrir à la fois d'émotions et d'espérances.... Cela seul est la vie... Vous en souvient-il? Abandonneriez-vous sitôt vos projets, votre noble carrière, et, bien plus encore, votre caractère d'homme?

— Vous voulez donc que je parte, Ange?

— Mais sans doute; qui vous arrêterait? des faiblesses d'un jour... sans avenir, et dont vous vous repentiriez bientôt..... Oh! non! il doit y avoir pour un homme une plus belle et une plus noble carrière à parcourir que celle de l'amour... Ayez la force de la suivre, elle vous donnera tout... La société l'a choisie et vous l'impose... c'est elle qui répond de notre bonheur.

— Oui! je partirai! — dit Auguste brusquement, en fixant sur elle un regard interrogatif dans lequel se mêla un reproche, lorsqu'il reconnut, malgré lui, qu'Ange était de bonne foi... — Oui!... je me trompais!... en effet,—

ajouta-t-il amèrement, — il n'y a pas d'amour dans le cœur des femmes... Et l'ambition mérite seule nos sacrifices...

—La mer, avec tous ses dangers, est moins capricieuse que cette jeune fille, — murmura-t-il inintelligiblement en la quittant.

Le lendemain, Auguste était sur la route de Toulon, trois jours après en pleine mer. .

. . . .

Ange, fière et satisfaitè d'avoir remporté sur son cœur une première victoire, ne tarda pas non plus à quitter les eaux.

Ambitieuse et orgueilleuse jeune fille!... qui se figurait que la vie avait un but, qui, dans l'espoir de l'atteindre un jour, immolait, sans regrets, sans souffrance, sans hésitation tout ce que la nature avait mis de généreux et de charmant en elle. Imprudente, qui confiait à d'autres rêves le soin de la dédommager, et s'imaginait, à l'aide des ardentes illusions de son ame, que, plus le sacrifice était

immense, plus il lui réservait de jouissances à venir... Enfant!... qui bâtissait l'édifice de sa vie sur la justice, et son existence sociale sur le désintéressement et la vérité!... Pauvre victime des traditions sociales dans laquelle on la garrottait sans la comprendre, et qui, ayant pris pour son guide ce que tout le monde autour d'elle appelait la raison, croyait qu'à l'égal de ceux du paganisme, ce Dieu nouveau s'alimentait de sacrifices.

Aussi, lorsque l'heure du paiement arriva, et que la vie, au lieu de s'applanir avec les années, devint et plus lourde et plus triste et plus difficile, ne sachant qui accuser de ses maux, engagée trop loin pour revenir sur ses pas..., trop faible pour renoncer au bonheur que chacun de ses beaux jours immolés sans profit avaient pour ainsi dire acheté d'avance, elle douta : le doute va bien loin, car c'est le vide; et cherchant à connaître, à analyser, à discuter, ce que, jusqu'à ce jour, elle

avait religieusement respecté..., elle acquit la science du monde, science dangereuse, dont les effets furent terribles.

CHAPITRE V.

Un matin que madame de Velfry s'était levée plus tôt que de coutume pour donner quelques ordres dans la jolie maison de campagne de Cligny, qu'elle était venue habiter à son retour des Pyrénées, elle aperçut Ange, mé-

ditative et solitaire, qui, depuis long-temps, se promenait dans une des allées les plus retirées du parc ; tout en elle annonçait une rêverie profonde, qui frappa madame de Velfry.

Jusqu'alors elle s'était peu occupée de sa fille ; elle la jugeait trop jeune pour lui expliquer ses principes, et laissait, sans guide, les sensations d'Ange se développer et produire des idées qui se fécondaient les unes les autres ; elle ne craignait même pas que son cœur fût ému par un attachement qu'il lui semblait toujours facile de rompre quand elle le voudrait ; mais la méditation dans laquelle elle surprit sa fille, réveillant d'autres remarques déjà faites, lui fit juger que le moment était venu de donner à Ange la direction la plus importante dans l'éducation d'une femme.

Elle comprit qu'il fallait diriger l'imagination de cette jeune fille en s'emparant habilement de l'exaltation qui commençait à se développer en elle, pour rattacher cette exalta-

tion à des idées tout autres que celles de l'amour et de la tendresse.

Trop fine pour n'avoir pas deviné naguère l'intérêt passager que sa fille avait éprouvé pour Auguste, madame de Velfry lui avait cependant laissé la plus grande liberté, persuadée qu'on peut toujours diriger une jeune tête dont les passions sont encore à naître, et que l'exaltation qui développe les sentiments tendres est nécessaire pour donner à une femme toute l'expression, tout le charme qu'elle doit avoir.

En effet, pour atteindre certaines portées de l'esprit et de l'imagination, il faut que le cœur ait parlé. Cette voix de la nature, à laquelle madame de Velfry comptait sitôt imposer silence, lui semblait moins dangereuse à entendre à cet âge qu'à tout autre; l'âme seule agit alors, et se développe dégagée de toute espèce de mouvement des sens, qui, plus tard, se mêlent à ses ardeurs. Cette

poésie des sentiments leur donne une élévation qui les garantit souvent des séductions du monde, car ces rêves ainsi isolés s'éloignant chaque jour davantage de la vie réelle, et trouvant rarement l'occasion de se réaliser, constituent la vie idéale, dont tant de femmes cherchent en vain la douceur. Le bonheur perd à ce divorce des sens et du cœur; mais le cœur s'en enorgueillit et la considération s'en augmente. Il était dans les idées de madame de Velfry de substituer les passions factices aux passions réelles, de tromper la nature en substituant à ses lois celles de la société jusqu'à ce que l'âge et le raisonnement fissent à sa fille un intérêt et une nécessité, tout ensemble, de poursuivre, en se l'appropriant, la direction qu'elle avait déjà prise par confiance.

En détournant une allée, Ange aperçut enfin sa mère qui venait à elle; elle courut l'embrasser :

— Vous voilà bien matinale aujourd'hui, lui dit-elle ; seriez-vous inquiète ou souffrante ?

— Non, mon enfant ; mais j'ai réfléchi que ma présence devenait nécessaire à Paris, et je viens d'ordonner notre départ pour demain. Mais, ajouta-t-elle en regardant le costume de sa fille, vous n'êtes point habillée ; le déjeûner va sonner, vous n'avez que le temps nécessaire.

— C'est vrai, et j'y vais, dit gaîment Ange ; puis s'élançant en courant, elle arracha en jouant les tiges des fleurs qui se trouvaient sur son passage, et les sema dans sa course.

Sa mère la regarda quelques temps s'éloigner et disparaître ; un soupir souleva sa poitrine ; puis rejetant des idées importunes, elle résolut d'avoir dès le soir même un entretien avec sa fille, afin de la préparer aux projets qu'elle avait sur elle pour l'hiver qui allait commencer.

CHAPITRE VI.

Le soir venu, madame de Velfry posa le livre qu'elle était occupée à lire, sur un guéridon près d'elle.

— Voyez, je vous prie, — dit-elle à sa fille, — si toutes les portes de l'antichambre sont bien fermées ; le vent arrive ici... Il me semble que j'ai froid.

Pendant qu'Ange obéissait, madame de Velfry jeta un regard interrogateur sur tout l'appartement pour s'assurer qu'elle était seule; puis s'éloignant de la table à ouvrage et rapprochant son fauteuil du feu, elle se recueillit un instant.

— Chère mère, — dit Ange en rentrant et reprenant sa place près du métier à ouvrage qu'elle venait de quitter, — tout est bien fermé. Michel seul veille dans l'antichambre; le poêle est très chaud, mais il fait dehors, un temps effroyable : la neige tombe par torrents, et Michel craint que nous ne puissions partir demain.

— J'en serais fâchée; je veux être à la ville dans les premiers jours de novembre, j'ai de grands préparatifs à faire cette année : il faut qu'ils soient achevés quand les fêtes commenceront. Vous savez, Ange, que c'est cet hiver que je vous présente dans le monde?

— Oui, chère mère, — dit Ange en se rapprochant, — et j'en ai peur d'avance.

— Ce n'est pas ce sentiment que vous devez y apporter, vous ne feriez rien de bien; il faut au contraire y jouir de tous vos avantages. De votre début dans le monde dépend peut-être toute votre existence.

— Comment cela?

— Ma chère enfant, dit gravement madame de Velfry, *ce qu'on appelle le monde* n'est pas aussi difficile à comprendre que peut-être vous l'imaginez. C'est une lutte où la finesse fait plus que la force, où l'adresse vaut mieux que le mérite : vous avez assez de moyens naturels pour faire de lui ce que vous voudrez, mais, pour cela, il faut bien comprendre ses exigences, les satisfaire, ou du moins les flatter en leur donnant des aliments. Je m'explique : à votre âge et dans votre position, le monde n'a ni le droit ni la volonté de s'enquérir de ce que vous valez réellement; il s'en

tiendra aux formes, et c'est d'après cette apparence qu'il vous jugera. Appliquez-vous donc à leur donner la grâce et la séduction qui seules peuvent attirer l'attention ; une fois fixée sur vous, ceux qui vous guident sauront l'exploiter dans vos intérêts. Ne craignez point de profiter de vos avantages : le coup d'œil de la société ne pénètre jamais assez loin pour savoir si le fond répond à la forme. Avec du soin et de l'adresse, une femme peut toujours dérober à la connaissance des autres la limite où s'arrêtent ses connaissances et ses talents. L'esprit du monde consiste à tout indiquer, et à tout laisser achever à l'imagination.

— Qu'il faut savoir réveiller.

— Oui, par un certain prestige; car l'important est de plaire. Il faut donc vous rendre bien compte du caractère du monde en général, l'étudier afin de le dominer.

— Je le connais si peu!

— Sans doute! c'est aussi pour cela que

j'entre avec vous dans tous ces détails. Si vous étiez destinée à vivre dans une autre sphère, peut-être auriez-vous à remplir d'autres devoirs que ceux de la société, mais dans la position où vous vous trouvez placée, elle seule doit vous régir : il vous faut prendre ses goûts, ses mœurs, ses usages, rechercher ses succès et les obtenir.

— Et par quels moyens?

— Tout se borne pour vous à savoir plaire. Vous sentez bien, et je n'ai pas besoin de vous le faire comprendre, que les vertus des positions inférieures, que la vie purement positive, que la morale elle-même, toutes choses bonnes à leur temps et à leur place, ne sont pas ce qu'il faut au monde; qu'en ferait-il? il lui faut du brillant, de l'éclat, quelque chose qui l'attire, un charme particulier que vos dons naturels vous permettent d'atteindre.

— Vous me voyez en beau, chère mère.

— Non, mon enfant; mais je sais tout le parti qu'on peut tirer de l'art pour orner et augmenter les agréments personnels. Pour qui sait l'employer, il a des résultats infaillibles; et comme je compte que vous pourrez en faire usage, il m'est permis de beaucoup espérer. J'ai déjà écrit à Paris pour vos toilettes, et, à notre arrivée, vous aurez les meilleurs maîtres.

— Que vous êtes bonne!

— Je tiens à vous établir convenablement: un brillant mariage est nécessaire à ma position de fortune, il ne l'est pas moins à vos habitudes élevées; il faut qu'il ait lieu cet hiver..... J'ai quelques vues ; il n'est pas temps de vous en parler encore; mais soyez persuadée que je veux votre bonheur et que je m'en occupe.

— Chère mère, dit Ange en baisant la main de madame de Velfry, permettez-moi une seule question. — Qu'est-ce qui constitue le bonheur dans la vie?

— Le bonheur, — répondit madame de Velfry en souriant, — le bonheur est un mot; il n'en est pas sur terre. Notre existence est trop misérable pour le comporter; nos vices, nos passions, et la société sont un obstacle insurmontable. Mais il existe des jouissances raisonnables qui sont le but de tout. Ces jouissances retrempent la vie, l'animent, et l'embellissent; une grande fortune, une haute position leur servent de garantie. C'est pourquoi, ma fille, je désire vous les acquérir en vous établissant.

— Et quelles sont ces jouissances?

— Il en existe de différentes sortes. Les caractères calmes et doux les trouvent dans la maternité, dans les affections de famille, dans des rapports d'habitudes ou de goûts; mais il est des caractères vifs et passionnés auxquels ces jouissances ne peuvent suffire: il faut à leur imagination des émotions plus fortes.

— Je le crois, — dit vivement Ange ; — mais alors comment faire ? et où les chercher ?

— Un esprit juste les demande aux passions que la société tolère et alimente, au luxe, à la distinction, aux satisfactions de l'amour-propre, aux succès, à l'élévation ; parce que ces jouissances avouées et reconnues ne peuvent nuire. Quelques femmes mal dirigées ou inexpérimentées, écoutant de vains besoins de cœur, les demandent aussi aux sentiments de l'amour, aux affections de l'âme, mais elles s'égarent : ces passions ne peuvent avoir de cours, les usages sociaux sont contraires à leurs principes et finissent par les accabler ; cette erreur de l'éducation et de l'imagination a les plus graves et les plus sérieux résultats, car rien ne peut ni ne doit la satisfaire long-temps. Les hommes, dont l'esprit est plus mûr et qui sont plus expérimentés que nous dans la vie, reconnaissent bien vite cette faiblesse chez les femmes qui

en sont atteintes : ils s'en amusent en la flattant jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à en profiter pour leurs plaisirs, et, le succès obtenu, ils se moquent et se jouent de la femme assez simple pour avoir cru à ces rêves du cœur ; l'illusion se dissipe alors, la vérité apparaît, mais il est trop tard, le mal est fait, et la victime souffre long-temps.

— Mais c'est affreux !

— Comme tout ce qui est le résultat d'une erreur grave. On peut s'en préserver toutefois en appréciant, jeune, ce que vaut l'humanité, en se rendant bien compte de tout ce que l'existence a de positif, en songeant que la femme qui veut reporter dans sa vie les illusions qui flattent ses sentiments se perd infailliblement. Le monde est ainsi fait : on y dépense tout en formes extérieures et en grâces acquises ; au fond, il ne reste rien, rien que les nécessités que la société impose.

— Comment tous ces sentiments qu'on y exprime sont faux?

— Faux, ce serait trop et trop peu dire: ils sont une expression peu sincère, mais aimable de la disposition que chacun a de tirer parti de soi-même et des autres ; un échange un peu banal qui dispose agréablement le cœur en le trompant.

— Mais, au lieu de diviser ainsi nos besoins, en séparant la réalité de l'imagination, ne serait-il donc pas possible de les confondre, de les modifier les uns par les autres?

— Il ne s'agit pas, ma chère enfant, de juger ou de critiquer une chose établie que vous ne pouvez ni refaire, ni modifier, il faut l'accepter telle qu'elle est, et profiter de la connaissance qu'on a pour en tirer le meilleur parti possible : ainsi agissent tous ceux que vous rencontrerez dans cette bizarre partie. Vous avez de belles cartes, les chances sont pour vous ; il faut doubler votre en-

jeu, et arriver à un mariage qui vous place convenablement. J'espère que nous réussirons, et que vous serez mariée cet hiver...

....

..... — Tenez, ajouta-t-elle après quelques moments de réflexion, usez de mon expérience : je veux bien vous faire confidence de ce qui m'est arrivé autrefois. Jeune et privée de la direction maternelle, je m'abandonnai à une exaltation que je crus légitime, parce qu'elle était naturelle en moi. Voulant essayer de la tendresse, pour satisfaire au besoin d'émotions que je ressentais, je m'attachai vivement. Les efforts qu'il me fallait faire, les mystères auxquels je dus me résigner pour suivre mon penchant, les inconvénients, les chagrins, les difficultés de toute espèce que je rencontrais, auraient dû suffire à me détourner d'un tel projet..... Mais je n'avais pas de guide ! j'aimais ! j'étais entraînée par mon cœur !... Un hasard survint inopinément, qui

soumit l'homme que j'aimais, à une de ces épreuves décisives qu'on ne peut prévoir. Il n'y résista pas... Je fus sacrifiée!... Eclairée à temps, et complètement désenchantée, reconnaissant que je n'avais aimé qu'un rêve, je bénis le ciel qui m'aidait, par cette épreuve, à connaître le caractère des hommes et les dangers que j'aurais pu courir... Je réfléchis alors mûrement aux exigences de la société, à ses calculs, à ses positions, et, sentant que j'avais été au moment de me perdre, je pris un résolution forte : je quittai la route dangereuse et sans but des sentiments, je domptai celui qui me dominait ; j'acceptai l'existence telle que l'expérience l'a faite, et non telle que des fictions me l'avaient montrée. J'épousai votre père, que ma famille m'offrait depuis long-temps... J'ai bien eu à combattre, — reprit-elle avec un soupir, — mais, à l'aide de ma position, recherchant des distractions moins dangereuses, je suis parvenue à donner le

change aux besoins de mon âme, et aujourd'hui, au retour de la vie, en jugeant le passé, je vois combien de maux je me suis évités! La vie est longue! et les illusions tendres n'ont que quelques années de durée, après lesquelles la route se ferme, et nous laisse sans ressources.

Mais il est tard! — ajouta-t-elle; — sonnez Adrienne, je vous prie; qu'elle vienne me coucher... Adieu, ma chère enfant, nous partirons demain à onze heures..... Soyez prête.

En disant ces mots, madame de Velfry embrassa sa fille au front. Elle l'aimait comme les ambitieux aiment ceux sur lesquels ils reportent leurs idées d'avenir, ceux dont ils attendent une jouissance d'orgueil et d'amour-propre. Cet attachement, qui n'est ni tendre, ni doux, est aussi ardent, aussi vif, que celui qui vient du cœur; il a son genre de dévouement qui, comme celui de l'amour, prend sa source dans un sentiment d'intérêt personnel;

l'un espère, de la part de la personne aimée, un bonheur d'affection nécessaire à sa tendresse ; l'autre un reflet d'amour-propre pour ses besoins d'orgueil, un aide à ses plans ambitieux.

CHAPITRE VII.

Les principes de madame de Velfry étaient conséquents avec le monde dans lequel, selon toute apparence, sa fille était destinée à vivre. Les sentiments tendres et vrais ne lui semblaient plus actuellement, grâce à l'étude qu'elle avait faite du monde, que ce que l'amour avait paru à sa fille : une sorte de poésie,

une illusion convenue, dont on revêt la forme pour mieux charmer, mais dont le foyer ne s'alimente, ne se trouve et n'existe que par l'imagination. Or, d'où vient l'imagination? — Où se cache-t-elle? — Dans quel but le Créateur nous l'a-t-il donnée? — Quelle est sa vraie direction morale? — Toutes ces questions étaient trop profondes pour qu'une vie aussi occupée de riens, aussi agitée d'actives frivolités que celle de madame de Velfry, lui eût permis de s'en rendre compte. Ne pas faire le mal lorsque le mal est dangereux à nos intérêts, telle était sa morale! morale égoïste, à coup sûr, et digne du monde qui l'a créée. Mais cette morale, qui avait suffi à la direction de la vie de madame de Velfry, ne peut convenir qu'à certains caractères; les natures ardentes et vives, les cœurs chauds dépériraient à en suivre les sèches inspirations. Toutes les âmes ne peuvent s'alimenter des mêmes passions, toutes ont des be-

soins particuliers, car toutes ont une nature diverse.

Il en est, comme celle de madame de Velfry, d'assez froides pour calculer, assez calmes pour choisir. Ces âmes, qui semblent avoir oublié leur première demeure, ne se souvenant plus de l'idéale beauté qu'elles ont connue, n'en gardent, dans leurs désirs, ni les reflets ni les besoins : elles acceptent, dès l'abord, la médiocrité des jouissances ordinaires, bâtissent leurs rêves et leurs désirs, avec de l'esprit et des sens, s'accommodent aux institutions reçues, les exploitent, s'en alimentent et s'y plaisent.

Il en existe d'autres, ardentes, vives et passionnées, dont l'amour est le premier aliment. Celles-là mêmes sont quelquefois trop fortement organisées pour que l'amour puisse leur suffire : il leur faut, avec ce sentiment, l'activité des autres passions. Ces âmes d'élite où se forme le génie, ces ca-

pacités supérieures plus rapprochées d'une essence divine que les autres, rêvent la perfection d'un bonheur céleste, resté confusément dans leurs souvenirs. Avides, et sans cesse actives, elles effeuillent, elles épuisent rapidement les jouissances sociales ; et, pleines de vie après, elles s'agitent encore, sous les secrètes émotions de la nature, cherchant des aliments que trop souvent nos lois, nos usages et notre éducation leur refusent : heureuses! si, jeunes encore, éprouvées et agitées par les passions ou les épreuves de la vie, elles ont pu dépenser leurs facultés dans les grands rapports sociaux : plus heureuses! si, pouvant exhaler leurs douleurs dans des ouvrages que l'imagination colore, elles distraient ainsi ou détournent leurs ardents désirs.

Les autres âmes, victimes de leurs besoins insatisfaits, irritées ou éloignées de tout par la vivacité et l'ardeur de leur nature, s'usent dans des convulsions douloureuses ou s'alan-

guissent misérablement, privées d'un développement nécessaire à leur existence, que la société n'a pu leur préparer, ni leur offrir.

Ange appartenait à ces âmes d'élite, et son éducation, en maîtrisant sa nature, lui avait imposé une direction, dont son histoire nous dira les effets.

CHAPITRE VIII.

On donnait un bal à l'hôtel de l'Ambassadeur d'Angleterre. Dans un des coins du salon principal, madame de Velfry venait de se placer auprès d'une femme âgée, chez laquelle tout annonçait de hautes habitudes. Elle cherchait évidemment à lui plaire, elle faisait de grands frais pour elle, elle lui in-

diquait les divers personnages qui passaient devant leurs yeux, elle effleurait tous les sujets avec le tact et l'esprit que son grand usage du monde lui donnait : elle était réellement aimable.

— Votre neveu monsieur de Spola, — dit-elle, — retournera-t-il à Saint-Pétersbourg?

— Cela est encore incertain; il demande à être remplacé.

— Le ministre pourra-t-il accéder à sa demande?

— Nous l'espérons. Il est temps de jouir un peu de ce délicieux Paris, que nous ne connaissons plus. Pour moi, j'en prends définitivement possession : mon âge ne me permet plus d'accompagner M. de Spola.

— Je comprends alors le désir qu'il a d'abandonner la carrière des ambassades : il devait avoir absolument besoin de vous. Une femme est nécessaire à la tête de sa maison en pays étranger.

— Bien plus que nécessaire, elle est indispensable; aussi engageai-je sérieusement mon neveu à se marier.

— Vous avez rendu son choix bien difficile.

— Vous êtes bien indulgente; mais, croyez-moi, la jeunesse a pour le moins autant d'avantages que n'en peut avoir mon insuffisante expérience: elle sait attirer et séduire!

— Mais il faut la guider. Et sa jeune femme, s'il se marie, aura long-temps besoin de comprendre et de suivre vos conseils.

— Ils sont tous à elle, si elle veut bien les écouter en quelque chose, — répondit la vieille marquise de Spola, que madame de Velfry venait de flatter dans son amour-propre. — Mais regardez donc, — continua-t-elle en lui désignant une jeune personne, — cette jolie valseuse que tout le monde admire!... La voilà qui passe devant nous! Quelle taille ravissante!

Madame de Velfry n'avait nul besoin qu'on la lui fît remarquer : c'était Ange, que son œil de mère ne quittait pas. Témoin muet, mais enchanté de l'admiration générale que sa fille inspirait, elle suivait ses succès avec orgueil.

Le bal, devenu moins nombreux à mesure que la nuit avançait, permettait aux danseurs de former des pas, et de substituer quelques figures à la marche difficile et monotone que la foule, dont sont remplis nos salons, a forcément introduite dans notre danse française. Les valseurs se reposaient alternativement, et s'élançaient, par deux ou trois couples, dans le large espace qu'ils arpentaient rapidement, au gré d'une mesure harmonieuse et pressée.

Plusieurs groupes d'hommes s'étaient formés, et quittant le sérieux des tapis verts, ils admiraient le brillant contraste offert à leurs regards. Ce bal, si riche, si animé encore,

dans lequel la danse la plus suave et la plus ravissante, était exécutée par des femmes jeunes, gracieuses, nobles et belles, offrait à l'œil un des plus délicieux résultats du luxe de la civilisation. Au milieu de toutes ces femmes, Ange brillait par son élégance et sa fraîcheur. Quelque chose des beautés espagnoles et françaises se mêlait en elle, et donnait à son ensemble un attrait puissant, qui attirait les regards et l'admiration. Elle promettait toutes les passions de la vive Andalouse, et toute la piquante coquetterie de la Parisienne élégante. Chez elle, l'art était si bien entendu, il réalisait si bien l'idéal, que sa danse, son port, ses grâces, et la noble aisance de ses manières, semblaient un don naturel qui réveillait tout ce qu'il pouvait y avoir de poétique et d'animé dans la pensée de chaque spectateur.

Les salons s'encombraient de curieux, et l'orchestre lui-même, excité par le silence et

par l'admiration, semblait redoubler de mélodie, et imprimer à ses accords un enivrement en rapport avec celui qu'inspirait cette valse voluptueuse.

Derrière l'épaule de M. de Spola, dont le regard suivait Ange, un jeune homme avançait la tête, et son œil avide ne perdait pas un des mouvements de la jolie danseuse.

— La belle femme! — s'écria-t-il. — Que de grâces!... Quelle passion!... quelle volupté!... Que ce serait une délicieuse maîtresse! — dit-il à M. de Spola, au moment où ce dernier baissait enfin son lorgnon avec calme et lenteur, et cessait d'admirer Ange, que son danseur venait de reconduire à sa place.

— Vous vous trompez, — lui répondit celui-ci : — cette femme est trop distinguée pour être ce que vous supposez.

— Qu'entendez-vous par là, — dit Adrien de Salve.

— Ce serait assez long à vous expliquer; mais si vous aviez étudié les femmes, vous sauriez que l'ambition remplace, éteint ou détourne, chez presque toutes, les tendres sentiments qui les rendraient adorables et faibles.

— Mais à quoi croyez-vous reconnaître de l'ambition chez cette jeune personne?

—Écoutez,— dit M. de Spola,— en l'attirant à l'écart et le faisant asseoir près de lui : il est des esprits exceptionnels, et ce sont les plus riches, les plus forts, les plus puissants; ceux-là seuls arrivent aux succès en s'emparant d'une position qui n'est qu'à eux, lorsqu'ils y parviennent dans la jeunesse; c'est en portant vers le but qu'ils se sont choisi toutes leurs facultés réunies. Or, cette jeune fille a trop de talents pour le succès; elle est trop à part et trop au dessus des autres pour n'avoir pas dû y consacrer toutes ses facultés; ses sentiments ont été et sont en-

core à la solde de l'ambition première ; ils ne sont nullement développés, ils ne peuvent l'être encore.

— Tant mieux, vraiment ! Jugez-vous quel bonheur ce serait que de les réveiller et de les animer !

M. de Spola sourit. — Vous ne connaissez rien aux femmes, — lui dit-il. — Pensez-vous que ce que lui promettra votre amour, puisse rivaliser avec les rêves ambitieux de son âme.

— Peut-être bien, si l'on savait mettre l'ambition dans l'amour ?

— L'une ne s'y laisserait pas prendre, et l'autre ne vous croirait pas. Songez que l'éducation, les habitudes, le calcul même, de cette jeune fille, seraient tous contre vous. Depuis l'enfance, on lui représente le succès comme le seul point de la vie lumineusement éclairé par le bonheur : toutes ses facultés s'y sont portées et l'ont parée de leurs richesses. Jusqu'à ce que l'expérience l'ait convaincue

de l'insuffisance des joies de l'ambition pour le bonheur des femmes, elle poursuivra cette chimère.

— Cependant, — dit Adrien, qui ne perdait pas Ange du regard, — il y a de l'amour dans cette femme.

— Assurément, je suis loin de le nier, et un jour, peut-être, il deviendra passion ; il sera terrible, envahisseur, exclusif, comme l'ambition l'est aujourd'hui ; elle y mettra toute sa vie. Mais ce jour est éloigné, et si elle était guidée par un homme adroit, qui ne tienne pas l'amour pour nécessaire, ce jour peut arriver bien tard.

— Quelle belle vie ! quelle riche existence une telle femme est appelée à parcourir !

— Vous vous trompez encore. Les êtres exclusifs sont passionnés, et les femmes passionnées ne sont jamais heureuses : nos usages s'y opposent. La société n'a point encore accepté la force chez les femmes : les

passions accusent la force, car elles admettent la lutte et les sacrifices. Une femme passionnée n'a pas de place faite dans la société.

— Ainsi vous pensez que cette femme restera incomprise ?

— Non... mais au lieu d'être respectée, admirée, au lieu de diriger les autres, elle servira d'instrument à ceux qui voudront exploiter l'élévation de son esprit et la générosité de son cœur. Déjà elle a été traitée ainsi par sa famille qui aspire à une haute alliance : et comme cette jeune personne a tout ce qui satisferait les plus difficiles, dans la position la plus haute, elle y arrivera sûrement par un mariage d'ambition. Alors cette grâce, cette distinction que vous admirez tant, au lieu de servir à l'amour, serviront à la fortune et à la considération des siens.

— Heureux celui qui pourra s'en faire aimer !

— Ce ne sera peut-être pas son mari, — dit en hochant la tête M. de Spola. — L'homme

qu'on lui destine doit avoir une position faite, et ne doit plus être un jeune homme : sa mère ne lui laissera faire qu'un mariage de convenance... Savez-vous que c'est une belle et souvent une heureuse chose qu'un mariage de convenance ?

En disant ces mots, M. de Spola se leva, traversa le salon, vint saluer madame de Velfry, la pria de le présenter à sa fille, sur laquelle il lui fit quelques compliments, et revenant à sa vieille parente, ils quittèrent tous deux le salon.

Ange tint beaucoup de place dans leur conversation du soir et dans les entretiens qui suivirent.

CHAPITRE IX.

Ainsi que M. de Spola l'avait deviné, la direction qu'on avait donnée à Ange devait décider de toute son existence. Examinons les êtres supérieurs, nous verrons que chez eux la première portée donnée à leurs idées, attire à elle toutes les facultés de l'être, et domine l'existence en lui imposant une marche.

La différence des organisations modifie les résultats. Les natures les plus riches saisissent un but unique. Ce but est d'ordinaire ce que nous avons vu encenser dans notre enfance : les sciences, l'ambition, l'amour, la vanité, l'or ou la bonté!

On a souvent fait à Napoléon un crime, ayant choisi l'ambition, d'avoir mis de côté la passion de l'amour; et ramassant tous les héros historiques dans la vie desquels cette passion a joué un grand rôle, on les lui a jetés en exemple, et l'on a cru prouver ce qu'on avançait, comme si quelque chose, quelqu'un, pouvait être comparé à Napoléon; comme si, dans cette vie toute ambitieuse, il y avait eu, comme chez les autres grands hommes, un repos pour les autres passions; comme s'il lui avait été permis de respirer et de reprendre haleine, de manière à jouer avec l'amour entre deux exploits, ainsi qu'Alexandre et César; comme si l'am-

bition, détendue un instant, avait permis à ses facultés d'agir isolément; comme si, repu de gloire, il avait été aussi loin qu'il avait rêvé; et comme si, satisfait et content, son ambition avait pu se reporter sur d'autres passions que celle de la gloire! lui, qui commençait sa course, lorsque le monde s'est levé en masse pour l'arrêter... lui, qui rêvait l'univers et qui se sentait la force de lui donner des lois!... A quelle heure, dans quels instants de sa vie eût-il pu sacrifier à l'amour, ce que l'amour exige qu'on lui donne, quand il est réel : Temps, avenir, présent, rêves, existence?... C'eût été folie d'y penser, car pour lui l'amour, comme l'ambition, eût été une passion forte, vive, irascible et incessante.

Il lui a fallu opter, non par misère du cœur, comme on le prétend, mais par richesse, par force, par pouvoir. Un seul jour il a voulu être conquérant, père et époux. Il a aimé

Marie-Louise et s'est occupé du roi de Rome. Un seul jour, le faisceau de ses facultés, relâché pour en détacher ce qu'il fallait au père et à l'époux, a fléchi... et il ne s'est plus trouvé assez fort pour soutenir le monde. Marie-Louise, régente, a perdu l'empire : Napoléon Ier, voulant sauver la couronne à Napoléon II, en abdiquant, s'est perdu. Sa volonté, détournée un instant de son but ordinaire, lui a montré dans l'horizon deux points, son fils et lui, là où jusqu'alors il n'en avait vu qu'un, lui !... Son jugement, flottant à la fois vers ces deux buts, les a manqués tous deux : car le génie, c'est la volonté assez forte pour réunir sur un seul point donné toutes les facultés de l'être ; c'est l'exclusiveté, l'absolutisme de la volonté supérieure imposée aux volontés secondaires qu'elle fait servir à son œuvre. Si une de ces volontés partielles cesse d'être soumise et ne porte plus à la grande volonté l'appui de sa force, il y a désordre, anarchie, faiblesse dans

l'action ; le but est manqué, il se perd, comme Napoléon le perdit du moment qu'il voulut être père de famille. Étonnez-vous actuellement si le génie est exclusif, solitaire et malheureux !...

Le lecteur, lui ! doit s'étonner de cette fugue sur Napoléon, à propos d'une héroïne toute minime, toute ordinaire, d'une femme qui n'a encore pour elle que sa grâce et sa beauté. Il faut bien qu'il nous pardonne cette divagation s'il ne peut la comprendre, car nous ne lui donnerons pas d'autres explications, sinon qu'elle est venue naturellement sous notre plume à propos de notre héroïne, à laquelle nous avons trouvé, non le génie des grands hommes, non la force, non la puissance qui les distinguent, mais l'exclusiveté qu'on retrouve en eux et qui a fait Napoléon si grand, cette exclusivité, qui est la volonté, et qui, selon la sphère et les moyens individuels, produit l'entêtement, la force ou le génie.

Ange, nourrie dans des principes d'amour et de tendresse, fille d'une mère tendre et bonne, eût peut-être, en aimant, retiré par l'amour quelques douceurs, quelques jouissances, quelque bonheur, à la hauteur de son existence de femme. Mais, élevée par une mère ambitieuse, elle adopta, sans défiance, la direction donnée à ses idées... elle y mit toute sa vie.

Et quelles réflexions attendre d'une enfant, d'une femme même, durant sa jeunesse? Où est son expérience? Où est son jugement naturel? Que sait-elle?... Et toutes les choses de ce monde n'ont-elles pas des formes mensongères derrière lesquelles le temps seul nous permet de lire? Cette science, la jeune fille pure, chaste, à idées nativement élevées, doit l'acquérir plus tard qu'une autre. Son esprit agrandit les usages et les idées reçues, en les annoblissant, et partant de ces idées, elle bâtit des rêves sur leurs formes

trompeuses. La femme ordinaire, au contraire, les accepte comme le dernier résultat du bien et s'en méfie toutefois, car son esprit étroit et ses inclinations grossières, lui ont appris tout ce qui peut se cacher de vices sous des formes élégantes.

CHAPITRE X.

Quelques mois après le bal de l'ambassadeur d'Angleterre, madame de Velfry présenta à sa fille M. de Spola comme l'homme qu'elle devait épouser. Ce brillant mariage, habilement ménagé par madame de Velfry, satisfaisait tous ses calculs ambitieux en assurant à sa fille les avantages de la considé-

ration et ceux de la fortune. M. de Spola avait cinquante ans. Diplomate dans toute l'acception du terme, il se mariait avec réflexion et calcul. Il trouvait Ange fort belle; mais ce n'était pas seulement sa beauté qu'il épousait. Il avait reconnu que la direction d'idées et l'éducation qu'avait reçue Ange, convenait à sa position d'homme d'état. Forcé de se marier pour mettre à la tête de sa maison une femme qui remplaçât la vieille marquise de Spola, il se détermina à demander Ange en mariage. Madame de Velfry, enchantée, la lui accorda. Les paroles furent données, et la jeune fille ignorante se trouva ainsi immolée à l'intérêt personnel de deux ambitieux.

Habituée à recevoir les opinions de sa mère, elle accepta sans difficulté M. de Spola. La cérémonie se fit, les présents vinrent, puis les noces et les fêtes. Puis, après les noces et les fêtes, commença la vie commune, la

vie de tous les jours et de toutes les heures, cette cruelle épreuve qui fait acheter si cher les corbeilles, les fêtes et les compliments de l'église et de la mairie.

M. de Spola, froid et positif, n'ayant rien de sympathique avec le caractère naturel de sa femme, trouva son intérêt à entretenir les illusions qu'elle avait reçues de l'éducation. Il les flatta et les nourrit. Ange continua donc à marcher dans la voie sociale qu'on lui avait tracée, cherchant dans le mariage une position, dans la maternité un but à ses intérêts ambitieux, dans la richesse un élément de rivalité et d'amour-propre, dans la beauté, dans les talents, dans les arts, des moyens de succès et de triomphe... Pauvre femme qui repoussait l'amour de sa destinée, qui froissait sa plus belle parure, dédaignait les plus belles fleurs de sa couronne, et rejetait sa seule richesse pour courir après celle qu'elle ne pouvait ou ne devait pas atteindre... Oiseau qui coupait

ses ailes, espérant mieux voler... Enfant qui oubliait de jouer pour se faire homme!

Ses passions, jeunes et vierges encore, commençaient à s'agiter. Semblables aux brises de l'air qui s'élèvent au matin, et troublent la nature, long-temps avant l'orage qu'amène la fin du jour, elles se faisaient sentir dans l'âme d'Ange, inégalement et par accès. C'était une aspiration sans durée, un désir sans but, une exaltation momentanée, variable, inégale, capricieuse et insaisissable, comme une volonté incertaine, comme l'enfance d'une idée, d'une puissance, de toute chose qui se crée, se forme, qui cherche sa direction, sa route, sa portée, et qui, ne les ayant pas trouvées encore, se divise et se perd en courses vagabondes.

Suivant l'usage commun à toutes les jeunes mariées, on avait amusé Ange, aux derniers jours de son noviciat de femme, par de brillants cadeaux, par d'élégantes et riches pa-

rures. Usage perfide, qui trompe la volonté, le jugement, et qui endort la victime comme les breuvages d'Orient engourdissent l'énergie des peuples qui s'y adonnent! Dorures qu'on jette sur des chaînes! fleurs brillantes, dont l'odeur enivre la confiance naturelle de la jeune fille en lui promettant mille joies, mille moyens de plaire, mille charmes d'affection ou d'espérance!... Séduction magique! mirage qui absorbe la nature et la volonté, et qui livre l'esclave à son maître, sinon avec choix, au moins volontairement et sans contrainte. Ruses du pouvoir et de la force, employées contre la faiblesse et l'ignorance. Préparatifs obligés d'une capture difficile, comparables aux moyens que prennent les naturels de certains pays pour saisir les bêtes féroces ou timides que produisent leurs climats.....

Ange séduite, plus encore par ce qu'elle imaginait, que par les richesses qui se dérou-

laient devant elle, accepta toutes les chaînes d'un hymen désassorti. Une voix intime, une confiance secrète lui avait promis le bonheur. Elle y comptait, mais sans le définir encore. Elle l'attendait!... persuadée que ce qu'elle rêvait, devait lui appartenir; que tout ce qui lui plaisait, faisait partie de ce bonheur qu'elle croyait lui être dû. Elle faisait deux parts de l'hymen : celle de la raison à laquelle elle avait commencé par se soumettre en acceptant pour époux un homme âgé, et une autre inconnue encore, et qui répondait à la poésie, à la rêverie tout idéale, toute pure, toute ravissante de son âme.

Celle-là l'occupait seule. Ces diamants, ces étoffes précieuses, dont sa beauté recevait un nouvel éclat, lui semblaient des moyens mis à sa disposition, pour saisir les circonstances données, qui devaient amener la réalisation de ses espérances. Ce ne fut donc ni par laisser-aller, comme toutes les

femmes, ni par amusement, qu'elle en vint à faire de la toilette une des grandes occupations de sa vie.

Il n'est rien de misérable dans la nature pour l'observateur qui recherche le sentiment qui nous fait agir. L'esprit et le caractère ont plus ou moins de portée et déguisent plus ou moins habilement l'expression de nos désirs. Chez les uns, le désir est ardent, positif et franc : il tend directement à un but avoué, il brise les difficultés ou s'y brise lui-même. Chez d'autres, il est instinctif, il agit incertain, ne se connaît pas, se détourne souvent. Tantôt il produit la faiblesse et la ruse, tantôt la confiance et l'erreur. Tel était celui d'Ange : un besoin de bonheur l'égarait.

CHAPITRE XI.

On était à la fin du printemps, la chaleur poussiéreuse de Paris commençait à chasser tout le monde élégant dans les campagnes avoisinantes, et la vie de château remplaçait la vie brillante du grand monde que l'hiver venait d'offrir. Ange partit aussi, pour aller faire ses visites de jeune femme, et passer

quelques jours dans chacune des habitations des gens de sa société habituelle.

Seule, avec son mari, dans un brillant équipage, parcourant une campagne délicieuse, presque maîtresse de suivre son caprice, ayant l'avenir ouvert et brillant devant elle, elle se sentait heureuse!.... L'air pur et frais de la matinée arrivait par les glaces ouvertes. Le paysage coquettement et fraîchement nuancé d'un vert tendre, était éblouissant. Les oiseaux saluaient l'été de leurs chants bruyants et de leur gaîté amoureuse. La route, magnifiquement belle, permettait à la berline de la parcourir avec la rapidité qui donne au paysage et à l'horizon qui fuient, quelque chose de fantastique et d'idéal. Le postillon chantait monotonnement une chanson du pays. Quelques coups de fouet, inégalement donnés, servaient, avec le bruit des roues et le galop des chevaux, d'accompagnement obligé. Il y avait, dans cette course rapide, un sentiment de

puissance presque aérienne. Si la progression du bien-être avait eu lieu, le plaisir qu'on allait chercher devait être parfait.

Tout, pour Ange, était frais et nouveau. Le début de la vie a de si riches couleurs et des illusions si vives pour dorer l'existence ! Tout est rêves alors, tout est espoir, avenir ; tout semble fécond, puissant et riche. C'est la poésie du point le plus poétique de la vie, c'est la jeunesse servant de piédestal à quelque chose de plus riche et de plus poétique encore qu'elle, à l'espérance !.... C'est la voie lumineuse tracée dans l'immensité des cieux, que l'imagination entrevoit sans cesse et que la réalité lui recule toujours ; c'est l'éternelle rêverie des êtres sensibles, passionnés et forts; c'est l'insaisissable côté du bonheur : celui que l'âme conçoit, et auquel la raison et l'expérience renoncent.

Madame de Spola, animée et joyeuse, courait de château en château, portant partout

le plaisir qu'elle croyait y prendre, et repartait assez tôt pour ne pas reconnaître son heureuse erreur... heureuse! sans doute, car les sensations de notre vie tiennent bien plus aux dispositions intérieures de notre esprit, qu'aux événements extérieurs qui semblent les causer, et ne font en réalité que les développer.

Ange, dont les passions bercées par l'espérance n'avaient point encore de but réel, s'amusa de ses toilettes, de l'effet qu'elles produisaient, du monde et des hommages dont elle y était entourée, et l'été se passa à commander, recevoir, et montrer de jolis atours que sa grâce naturelle faisait encore valoir. Elle obtint de grands succès. Cette petite gloire à conquérir dans chacune des sociétés où elle séjourna, l'anima et l'occupa en excitant ses facultés : c'était un champ de bataille où se déployait l'ambition que dès sa jeunesse on avait cherché à développer en elle. Elle y triom-

phait, et comme tous les ambitieux, elle eut d'autant plus d'ambition qu'elle avait eu plus de succès.

L'hiver qui suivit offrit à son amour-propre, dans les salons de Paris, une carrière plus large. Le succès y était plus difficile à obtenir : aussi, y déploya-t-elle un véritable talent, et la fin de l'hiver établit-il sans conteste la supériorité de son bon goût et de sa mise.

Reine de la toilette, elle donna les modes, s'enorgueillit du but qu'elle avait atteint, accepta ce triomphe acquis, voulut en jouir; mais bientôt, en se reposant de sa gloire, et cherchant, comme il arrive quelquefois, ce qu'elle y avait trouvé au fond, elle reconnut qu'elle n'avait fait autre chose que donner le change à ses espoirs, à ses désirs; cette souveraineté conquise n'allait point à ses besoins, ne suffisait pas à ses facultés : le but en était trop incomplet. A défaut d'une réalité bien comprise, l'imagination avait

anobli ce but, la volonté l'avait atteint, la vanité seule s'y trouvait satisfaite. Madame de Spola sentit que ce n'était point assez pour son âme, dont cependant elle n'analysait point encore les exigences. Elle comprit à l'ennui qui bientôt naquit du succès, qu'il ne lui donnait même pas le plaisir. Que d'espérances elle avait encore à effeuiller ainsi avant de connaître la vie!

Dans cette phase de découragement solitaire que madame de Spola s'avouait à elle-même, que, pour rien au monde, elle n'eût voulu avouer aux autres, madame de Velfry reparut. Soit habileté, soit tendresse, soit désir de venir au secours de sa fille, soit volonté de lui donner une direction nouvelle, elle lui fit entendre qu'elle était appelée à une ambition tout autre que celle des succès de toilette ou des gloires de la mode. Elle ressuscita, pour ainsi dire, ces dons de l'intelligence dont Ange ne faisait plus usage, cette imagination

mobile et féconde, endormie dans des caprices de marchande de mode. Elle lui fit envisager les succès de l'esprit comme un des plus véritables emplois des facultés mises en nous; elle lui en développa les avantages. Elle lui montra la vie sortant des étroites limites de ses sensations positives, pour entrer dans le domaine infini des idées, la supériorité de l'esprit venant au secours de celle de la beauté, et les hommages qu'on avait prodigués à sa jeune coquetterie prenant un caractère plus durable, le pouvoir même que cette supériorité reconnue lui donnerait sur M. de Spola, dont elle serait désormais, non l'enfant gâtée, mais le conseiller, le guide. Tant d'espérances, et présentées par une mère! qui s'en fût défendu? Ange ne résista pas. Elle accepta ce but nouveau de ses actions, ce nouveau mobile de son ardeur, cet autre emploi de sa force et de sa supériorité. Elle se l'appropria, comme ceux qui ne veu-

lent rien faire à demi, avec la puissance et la résolution qui étaient en elle.

La lutte était difficile : il fallut comparer, étudier, apprendre le monde. Cette étude, plus longue que la première, prit plusieurs années, de belles années, riches de jeunesse et d'illusions ! Pendant ce temps, madame de Velfry, en femme adroite, évita à sa fille les dangers de la route dans laquelle elle l'avait lancée ; M. de Spola, fin, habile, l'aida merveilleusement dans ce travail, mais moins positivement et comme sans s'en apercevoir. Ange, entre ces deux pilotes, navigua heureusement entre les écueils nombreux de la voie qu'elle parcourait.

CHAPITRE XII.

Plaire est un des instincts de la femme, et par cela même un de ses bonheurs; c'est le commencement de l'amour, la moitié de sa vie idéale. Mais plaire sans autre but, plaire pour satisfaire l'orgueil, pour nourrir l'ambition, n'est qu'une distraction. Un vide réel ne tarde pas à se faire sentir à l'âme, irritée

en quelque sorte par l'excitation même que le succès lui donne. Elle se fatigue à ce jeu, et se révolte enfin des efforts auxquels elle a participé, et que rien ne lui paie. Madame de Spola, élevée dans les principes d'une vertu sévère, avait aussi reçu ceux de la morale du monde. Par de savants calculs, par de mathématiques déductions, l'on avait intéressé son orgueil en lui prouvant le danger de se laisser aller aux impressions du cœur. On lui avait appris à ne voir dans l'amour qu'un jeu où la femme était dupe. Jamais sa pensée jeune et chaste n'avait été plus loin que le succès du salon.

Rentrée chez elle, si un souvenir revenait à son esprit, si un de ces mots qui restent dans l'âme, qui résonnent la nuit en de douces paroles d'amour, lui arrivait, elle s'en amusait comme d'un rêve que l'imagination aurait créé au hasard, et n'attachait à tout cela aucune importance réelle. Elle

se rappelait des exemples comme ceux de la pauvre folle des Pyrénées; et, rejetant alors bien loin les instincts du cœur ou les émotions naturelles, dont on ne lui avait appris, ni le nom ni l'existence, elle acceptait sérieusement la vie sociale, comme elle la voyait, et comme on la lui avait faite.

Plaire n'eut donc pour elle aucun danger, surveillée qu'elle était par sa mère et son mari, et noblement appuyée sur les principes de convenance et de retenue que l'amour du bien, qui lui était naturel, affermissait chaque jour. Mais en évitant le danger qui paraît ordinairement le plus grand pour les femmes, elle ne pouvait manquer d'en rencontrer un autre. Son esprit, sa volonté, son imagination, étaient continuellement mis en jeu; on les excitait, on les lassait. On admirait Ange, mais en dehors d'elle, on semblait craindre de la comprendre, et le vide, un vide chaque jour plus grand, se faisait sentir à son cœur.

Elle commençait à pressentir la fausse route qu'elle avait prise lorsque sa mère mourut.

Cette perte l'affligea profondément.

L'héritage de madame de Velfry l'obligea d'entrer dans des affaires d'intérêts ; c'était encore là une série d'idées nouvelles, de combinaisons, d'occupations. M. de Spola profita de cette occasion pour diriger les passions de sa femme vers le luxe, le calcul, les richesses. Ange ne comprenait pas bien ce besoin d'argent ; mais son esprit, qui embrassait tout, son esprit trop ardent pour dédaigner une activité quelconque, se jeta vers cet autre emploi de sa force ; il l'atteignit, le dépensa, l'épuisa promptement ; le même vide s'y retrouvait !... toujours des efforts pareils pour arriver à un but différent ; toujours la vanité, l'orgueil, s'agitaient dans une sphère restreinte, toujours l'insuffisance à la suite du succès : c'était la rosée au désert ! quelques instants de jouissance donnaient plus de force aux désirs.

— Pourquoi ne chercheriez-vous pas dans l'étude un moyen de distraction, — lui disait M. de Spola;— vous y trouveriez la supériorité réelle que votre distinction native réclame; elle vous assurerait dans le monde la place et le rang qui sont nécessaires à vos goûts.

Mais l'étude, elle aussi, n'est qu'une occupation; elle peut amuser l'esprit, elle ne saurait tout remplacer; son but est limité, comme tout ce que la société permet aux femmes; pour elles, une seule chose peut animer et agrandir les arts : c'est l'amour!... Privées de son appui, le talent ne donne aux femmes que du succès; plaisir stérile s'il n'est partagé, s'il n'est embelli par celui qu'on aime!.... excitation, qui fatigue et attriste, si le bonheur du cœur ne peut en être le résultat et la récompense.

Ange ne tarda pas à le reconnaître; cette exaltation sans portée, retombait sur son existence et là lui rendait pénible. Dans l'impuis-

sance de donner à ses passions une expansion plus large, plus vaste que celle qu'elle leur avait accordée jusqu'à ce jour, elle croyait s'être trompée, et confiait sans cesse à de nouveaux essais, ses espérances et ses désirs.

Ses facultés grandirent dans cette lutte, elles devinrent impérieuses et s'abattirent enfin sur l'ambition ; elles firent naître chez madame de Spola l'envie des honneurs, le désir de la puissance. Elle crut, qu'en se mêlant à la politique, qu'en se faisant intermédiaire entre le pouvoir et le talent, elle prendrait une position nouvelle et une véritable action dans la société ; elle crut que ce serait là un emploi utile, élevé, glorieux même, de l'activité qui était en elle, elle se trompait encore ! Mais plus il y a de force et de vie dans un être, plus sa nature est complète, et plus ardent est, en lui, le désir d'arriver à ce qu'on croit être les réalités de la vie. Il espère satisfaire ainsi l'instinct caché qui rassure toutes nos pas-

sions, et les colore de l'espoir du bonheur. Inspiration providentielle, que les moralistes expliquent par le pressentiment d'une autre vie! Poésie de toutes choses, que la réalité ne peut atteindre! Confins de la pensée où le désir vient se heurter, comme l'oiseau prisonnier aux barreaux de sa cage!

Cet instinct, dont le but reste incompris, qui fait la grandeur, la puissance, qui crée, alimente et réchauffe les passions humaines, ce mouvement, à la fois terrestre et divin, au lieu de s'éteindre avec l'âge, dans l'âme de madame de Spola, devenait chaque jour plus profond et plus intime; naguère il lui avait donné le succès de la mode, la gloire de la toilette, le bonheur de plaire, les jouissances du luxe ou de l'étude, actuellement il il la livrait à l'ambition! — Saurait-elle s'en servir et s'en contenter?

Exaltée par ce nouvel espoir. Ange saisit avec ardeur, dans son ensemble et dans ses

détails, cette autre passion, qui réunissait, en les utilisant, toutes celles que déjà elle avait explorées. Elle s'occupa de politique, elle essaya de se rendre influente, protégea celui-ci, sollicita pour celui-là, parcourut en peu de temps, avec succès, ce peu de chemin que la société permet aux femmes du monde dans les affaires, chemin embarrassé, difficile, qui mène souvent à la puissance, quelquefois à la honte! où l'on ne marche qu'à force de ruse, d'intrigue et d'adresse.

Pour que l'ambition eût pu suffire à l'âme neuve et forte de madame de Spola, il eût fallu qu'elle réunît nécessairement en elle l'élévation et le succès, la dignité et la gloire. — Sa condition de femme excluait l'une et l'autre.

Elle se lassa bien vite de faire tant de frais, de dépenser tant de vie et de facultés pour suivre de mesquins intérêts. L'intrigue qu'il lui fallait employer pour parvenir à enlever quelques places pour ses protégés, les efforts

qu'il lui fallait faire pour triompher de quelques prétentions rivales, n'allaient point à son caractère élevé. L'intrigue sert de rame à l'être faible ; elle le pousse timidement dans la vie, et l'y maintient!... Mais l'être fort, comme la voile du navire, qui fend hardiment l'air, sans s'occuper des vagues, veut marcher directement à son but.

Ces jeux sans pouvoir, sans dignité, semblèrent misérables à madame de Spola. Elle y avait réussi, elle dédaigna son succès même. Mais qui prendrait la place que l'ambition ne pouvait plus occuper; comment alimenter ou détruire l'exaltation qu'Ange ressentait en elle?..... Elle le cherchait vainement....

M. de Spola était le seul être qui lui fût permis d'aimer.

—La société avait-elle oublié de pourvoir au besoin de l'âme chez les femmes?

La confiance que cette société lui avait in-

spirée à son début dans la vie, commençait à s'ébranler; elle se demandait si la morale du monde était réellement en rapport avec le bonheur et l'existence.

Elle n'en était encore qu'aux questions, c'est le commencement de la défiance.

CHAPITRE XIII.

Une autre circonstance vint cependant éclairer Ange et servir en quelque sorte d'éveil à sa nature. M. de Spola, était tuteur d'un de ses neveux, Charles d'Alfeld. Depuis quelques années, et suivant la coutume assez sage de notre temps, il le faisait voyager, mais les voyages finissent.

Charles d'Alfeld était parti enfant, il revenait jeune homme; il vit sa tante, il la trouva charmante; il crut l'aimer en tutrice et se trouva l'aimer éperdument.

Le respect qu'il lui portait et la froideur de madame de Spola lui ôtèrent tout espoir; cependant, avec la finesse que donnent les sentiments vrais, il parvint à les faire comprendre et s'acquit le droit d'en parler. Une légèreté quelque peu douteuse, une plaisanterie bienveillante, l'accueillirent. Ange le traitait comme un enfant du haut de sa bienveillante protection; elle riait de ses protestations, de ses tendresses, et profitait de l'ascendant qu'elle avait sur lui pour lui inspirer de nobles sentiments, pour lui faire parcourir, à lui homme, cette voie sociale qu'Ange commençait à croire fermée pour elle, mais qui lui semblait si vaste pour l'homme qu'aucun obstacle n'enchaîne et qui peut, selon la nature de ses moyens,

élargir le cercle de ses ambitions et de sa volonté.

Un jour qu'elle avait usé près de Charles de son éloquence ordinaire, elle s'aperçut qu'il ne l'écoutait plus. Appuyés tous deux sur le balcon d'une fenêtre, Charles semblait absorbé par une puissante préoccupation. Ange eût voulu deviner sa pensée!... elle se tourna vers lui, admira quelque temps la jeunesse et la pureté de ses traits, mais elle chercha vainement dans l'expression de son visage le sujet de sa préoccupation. En effet, la pensée d'une âme jeune et neuve, est plus insaisissable qu'une autre; rien dans les traits ne la révèle d'une manière convenue, car cette pensée est presque toujours nouvelle pour celui qui l'éprouve : sa vie est imprévue, ses sensations presque ignorées de lui-même; il va devant lui, sans savoir où il va.

La physionomie de Charles d'Alfeld n'exprimait que la confiance et la tranquillité. Les

passions passaient dans son esprit comme les images fantastiques de nos rêves : ni souvenir, ni crainte, ni regret, ne les avaient encore fixées. Fugitives et légères, elles ne rappelaient aucune sensation. La vie de l'adolescent est en avant, il ne la connaît pas encore.

Cédant à un mouvement de curiosité... — Charles, — lui dit Ange, — à quoi pensez-vous donc ?

Tiré de sa préoccupation par ces paroles, Charles tourna la tête vers elle ; sa figure s'anima rapidement d'une expression de bonheur ; rejetant par un geste les boucles de ses cheveux en arrière, il saisit la main d'Ange, et la serrant avec amour.... — Au bonheur qu'il y aurait à vous rendre heureuse, Madame, lui dit-il.

Ange sourit tristement : — Le croyez-vous possible ?

— Oui, si j'en juge par moi, car être aimé doit suffire au bonheur, et je vous aime tant !

Je vous donnerais tant d'amour, de soins, de chaleur d'âme, d'affection, que ce serait là le bonheur, si vous le sentiez comme moi.

— Enfant! dit-elle.

— Oui! je suis jeune, trop jeune! — reprit-il en frappant du pied, — car j'ignore si nous aurions au cœur le même mouvement. ... Oh! vous si grâcieuse! si noble! si belle! si bonne! aimer, être aimée, doit être votre vie.... ressentir ce que vous faites éprouver, devrait naturellement être votre bonheur... S'il en était ainsi, nul être et rien au monde ne sauraient rivaliser avec l'amour que je veux vous donner.... que je puis vous offrir, car nul autre n'aime comme je vous aime.... comme je veux vous aimer.

— Mais songez donc, — dit Ange qui commençait à s'embarrasser de l'élan passionné du jeune homme, — que c'est le monde et non l'amour, qui vous réclame actuellement.

— Je le sais! — s'écria-t-il tristement, — le monde a d'autres exigences, d'autres bonheurs, et ceux-là, je n'ai rien de ce qu'il faut pour vous les offrir.... je ne sais qu'aimer!.. Cela m'afflige, reprit-il... J'ai bien en moi les moyens de tout acquérir, mais il me faut du temps, de l'espace, de la vie.... Par vous seule je deviendrais distingué, puissant, élevé, supérieur,... et d'un instant à l'autre on peut vous enlever à mon amour!.... Ah! cela est horrible!

— Réellement horrible, — dit Ange, en essayant de donner un tour plaisant à la conversation; mais Charles n'écoutait pas, et tout à ses idées, il poursuivit : — Oh! si mon amour pouvait vous suffire!... aidé de lui je parviendrais à tout; si votre âme rêve toutes les jouissances, toutes les gloires de ce monde, eh bien! j'arriverais à vous les donner toutes, car vous ne savez pas où un homme qui vous aime, comme moi, pourrait s'arrêter, s'il avait

seulement l'espoir de vous plaire;... le monde n'aurait plus de difficultés... La pensée ne peut imaginer d'obstacles contre la force de volonté que me donnerait l'amour... contre la résolution que je sens en moi, lorsque je songe que votre bonheur dépendrait de mes succès, que vous pourriez être heureuse, l'être par moi... pour moi, peut-être... mais il me faut du temps!..... et si un amour tel que je le ressens aujourd'hui, passionné, brûlant, dévoué, ardent, ne peut animer assez votre vie actuelle, il me faut reporter mes espérances si loin, que je n'ose... Dites-moi, Ange, dites-moi que l'amour et ses généreuses espérances, peuvent suffire au cœur d'une noble femme. Dites-moi que votre âme peut y trouver quelques jouissances..... Alors je me chargerai, moi, de votre existence; je l'embellirai de tout ce que le cœur a de plus tendre, de plus passionné, de plus aimant;... plus tard, mes succès déposés à vos pieds seront votre ouvrage... Vous serez heu-

reuse... vous m'aimerez?... n'est-ce pas, vous m'aimerez ?

Ange n'écoutait plus, elle avait dégagé ses mains de celle du jeune homme, et jetant son front dans ses jolis doigts, la tête renversée sur le balcon, elle s'abandonnait à une série d'idées nouvelles.

L'amour se révélait à elle!... elle n'y croyait point encore, mais déjà elle en pressentait la puissante magie; elle regrettait que cette ardeur de jeunesse, cette flamme si brûlante et si belle, fût vaine..... Elle venait de comprendre tout d'un coup l'animation que l'amour donne à l'existence, et se demandait si le bonheur qu'elle attendait et cherchait depuis si long-temps n'était pas là, bien plutôt que dans les passions qu'elle avait flattées jusqu'alors..... Un baiser brûlant, que Charles déposa sur son col baissé, l'arracha subitement à ces pensées..... Elle releva fièrement la tête, mais Charles, entraîné par un de ces mouve-

ments irrésistibles qui égarent, effrayé de ce qu'il venait de faire, s'était enfui déjà.

En s'éloignant, il rencontra M. de Spola qui l'arrêta dans l'antichambre.

—Je vous cherchais,—lui dit-il,—je viens d'arranger votre départ, dont vous savez que je m'occupais. Le fils de mon banquier s'embarque pour Copenhague, vous partirez demain avec lui ; passez dans mon cabinet, je vous donnerai les lettres et les renseignements nécessaires.... Vous prendrez congé de votre tante, ce soir à son cercle.

Mais le soir, lorsque Charles se présenta à l'hôtel, il trouva tout changé. M. de Spola, à la suite du dîner, avait éprouvé une espèce d'attaque qui donnait les craintes les plus sérieuses. Charles partit sans avoir vu sa tante, que le devoir attachait au lit du malade; le vaisseau allait vite, Copenhague était loin, l'absence et la distraction aidant, il oublia bien vite l'impression que, momentanément,

sa tante lui avait inspirée. Ange était pourtant bien belle! mais elle était si loin! l'on avait si rarement de ses nouvelles.

Les nouvelles eussent été tristes! l'état de santé de M. de Spola, se prolongea, la médecine lutta, de toute son inutilité, contre l'arrêt de la nature : les attaques se renouvelèrent, devinrent plus graves et finirent par enlever le malade après d'horribles souffrances. Cette perte rappela Ange aux réalités de l'existence. Elle avait rempli, sans tendresse, tous ses devoirs de femme; elle assistait aux derniers moments de son époux, et se trouvait seule à côté du corps de celui à qui l'on avait attaché sa vie; seule! et jeune, et pleine de force, et plus incertaine encore que jamais de l'avenir, plus que jamais resserrée dans les conventions étroites, dans les règles tracées dont la société l'entourait.

Elle réfléchit profondément!

SECONDE PARTIE.

Jeune, hélas!... j'abordai, comme on arrive au port,
Plein de joie... à la vie... et croyant en mon sort.
Qui ne croit au bonheur?... Puis, tout à l'espérance
J'allais à mes désirs, en pleine confiance,
Comme l'onde à la rive, et la fleur au soleil,
Me brûler, me briser... Ce fut là, mon réveil.
Réveil que dans toute âme opère la souffrance
Et que nous déguisons du nom d'expérience.

Claire Brune (Poésies inédites.)

C'est assez de ce monde embelli par mes rêves!
Il n'a rien pour mon cœur, rien pour mes passions.
Le malheur y poursuit sans relâche et sans trèves,
Mon âme qu'il flétrit par des déceptions.

Sans foi, sans avenir, n'ayant plus d'espérance,
Le dégoût me surprend bien avant de jouir;
Ce monde à mes désirs n'offre plus qu'une chance,
Mes vœux n'ont plus qu'un but : c'est celui de mourir!

Claire Brune (Poésies inédites.)

CHAPITRE I.

Deux longues années de deuil, en laissant Ange à elle-même, lui permirent de mûrir ses idées, jusqu'alors entraînées par l'influence de son éducation ou par celles de son entourage.

Elle reconnut que, jusqu'à ce jour, elle avait fait, presque à son insu, deux parts de la vie : l'une, qui appartenait aux mouve-

ments secrets de sa nature; l'autre, qu'elle abandonnait aux lois de la société. Qu'au lieu de les mettre en rapport ensemble, pour les neutraliser ou les satisfaire, elle les avait appauvries toutes deux en les partageant. Sa vie passée avait été une tâche honorable, qu'elle s'était imposée en envisageant le bonheur comme un horizon qu'elle devait atteindre, mais vainement : cet horizon fuyait en se rembrunissant. — Fallait-il donc recommencer à marcher vers lui? fallait-il en chercher un autre? — était-ce encore possible?

Hélas! non... Toute charmante qu'Ange était encore, elle ne possédait plus cet indicible attrait de la première jeunesse, cet attrait qui inspire aux hommes tant de désirs, de passion, de dévouement, peut-être à cause de ce qu'il laisse entrevoir tant d'inexpérience! Elle se défiait des autres, parce qu'elle commençait à se défier d'elle-même... L'amour du jeune homme lui causait une sorte

de crainte ; et par un autre sentiment, plus réel qu'il n'est explicable, elle eût repoussé les hommages d'un homme dont l'âge se fût rapproché du sien, parce qu'elle comprenait bien qu'elle ne trouverait plus en lui l'exaltation des sentiments que son cœur appelait en secret.

Madame de Spola avait besoin d'une tendresse sérieuse, sage et durable, qui se rattachât pour ainsi dire à toutes les exigences de sa position, de son âge et de la société. Ange voulait le dévouement, l'abnégation, l'entraînement, l'amour enfin. Ce désaccord des besoins du cœur avec les facultés de l'esprit, laissait à l'amour toutes ses forces, et le privait en même temps des illusions qui soutiennent et font vivre les passions tendres. Elle craignait ce qu'elle désirait, le reste ne pouvait lui suffire!... Que de femmes se sont trouvées à ce même combat! Combien en est-il qui en soient sorties victorieuses?

Toutefois, notre désir influe toujours plus ou moins sur notre jugement. Madame de Spola, trop jeune pour renoncer au bonheur, espéra, comme on espère toujours, une exception en sa faveur, exception qui conciliât les besoins opposés de son esprit et de son cœur. Elle se promit de le rechercher, de l'étudier, si elle l'apercevait. Elle croyait encore à la possibilité d'un nouveau lien en rapport avec ses goûts, et dans lequel elle trouverait enfin le bonheur.

Ce bonheur si long-temps poursuivi, madame de Spola le concevait dans ses conditions les plus nobles et les plus élevées. Il lui semblait devoir être la satisfaction de toutes les passions généreuses qui sont en nous. Elle ignorait que c'est seulement au début de la vie que ce bonheur, si difficile à rencontrer, a quelques chances de succès.

L'homme, dont l'amour remplit le cœur, peut encore demander à la société un aliment

pour les autres passions : elle le lui permet; la femme doit les trouver dans celui qu'elle aime. Seul, il peut résumer toutes les exaltations de son être. Par lui, et par lui seul, ses élans de vanité, d'amour, d'orgueil, de gloire, doivent être satisfaits. En lui seul est toute sa vie... De là vient que l'amour suffit à l'existence des femmes, et qu'il ne peut remplir celle de l'homme, encore que leurs passions soient les mêmes. C'est que l'homme marche soutenu par la société, et que la femme, à cause de sa faiblesse, fait de l'homme son soutien.

Ange se vit donc encore une fois à la merci de ses espérances. Elle voulait, elle aimait, elle cherchait le bien!... encore une fois, elle essaya de le demander au monde.

Son deuil venait de finir; elle reparut plus aimable, plus brillante, plus séduisante que jamais.

Elle commençait alors la période trente-

naire, si fort encensée par un de nos plus ingénieux romanciers : elle était riche et libre, elle avait un nom et un rang. La foule des hommes à la mode l'entoura. Les hommages lui arrivèrent de toutes part.

Elle s'en remit à sa grande connaissance du monde pour distinguer les faux attachements et les véritables; pour éloigner les uns, pour accepter les autres.

Mais la sphère dans laquelle elle se trouvait placée, était moins propre qu'aucune autre à lui offrir ce qu'elle cherchait. La société s'est arrangée de manière à ce qu'il faille toujours opter entre elle et la nature; les usages du grand monde sont faits de sorte qu'ils ne peuvent exister qu'aux dépens des sentiments de l'âme.

Tous les hommes qui entouraient madame de Spola avaient plus ou moins sacrifié à cette société élégante quelques unes de leurs nobles qualités naturelles, en échange des

qualités contraires qu'on exigeait d'eux pour réussir. Celui qu'elle eût choisi sur des apparences charmantes, déguisait assez mal un cœur égoïste et sec. Cet autre, joueur ou ambitieux, lui jetait son amour comme un enjeu. L'un cédait à l'amour-propre, l'autre à des goûts passagers; tous, ou presque tous, lui offraient l'enivrement de quelques jours, ou l'illusion volontaire de quelques années, après lesquelles viendraient un désenchantement sans terme, un isolement sans ressource, et le désespoir de sa propre existence. Si le cœur se faisait encore sentir chez quelques uns, il était si misérablement accompagné des autres facultés de l'âme, si isolé, que madame de Spola ne pouvait se décider à faire un choix.

C'est qu'hélas! la science est un don funeste pour le bonheur. Dans une position comme celle où se trouvait Ange, la science éteint l'espérance, seul appui d'une vie difficile

ou manquée. L'étude qu'elle avait fait de la société lui servit à mesurer la sécheresse du cœur des hommes du monde. Elle comprit que l'emploi inconsidéré de toutes les facultés que la jeunesse prodigue au hasard, use l'âme, et laisse l'homme de trente ans rassasié de plaisirs, et propre seulement aux passions sociales, que madame de Spola avait, elle, parcourue.

Elle acquit ainsi le secret des sentiments affectés qui sont d'ordinaire l'émanation des passions vaniteuses. En présence de tous ces semblants d'amour, elle demeura froide, comme elle l'avait été jadis en face d'émotions bien plus vierges ; mais, alors, contenue par les lois du devoir que son union avec M. de Spola mettait entre elle et l'amour, ces liens lui étaient une défense naturelle. Ange, plus libre, s'était crue plus menacée, et s'étonnait de se trouver indifférente à tant de séduction.

C'est un état assez bizarre et qui n'est

pas rare chez certaines femmes, que d'avoir le besoin d'aimer, sans pouvoir le satisfaire, entourées qu'elles sont, néanmoins, d'hommages. C'est qu'il y a des natures de femmes, délicates et nobles, qui prennent l'amour de haut, qui, l'ayant caché long-temps dans leur âme, comme un feu sacré et céleste, ne veulent le risquer, et le donner, qu'à l'être digne de le comprendre et de le partager. Ces femmes, qui le parent chaque jour d'une grâce, d'une richesse et d'un dévouement nouveau, le rendent alors si puissant et si doux, qu'il suffirait à l'existence si l'on pouvait le partager; mais ces âmes isolées gardent en elles, comme des dépôts divins, ces sublimes secrets, trésors d'un monde plus avancé que le nôtre.

Un cœur chaud, élevé, ne se rencontrait plus guère dans la sphère de madame de Spola. L'habitude de la société, l'abus des plaisirs, avaient gâté les plus belles natures. Ange

était entourée d'êtres incomplets : si les sentiments nobles parlaient encore, ou se faisaient encore jour dans l'âme de quelques uns, elle pressentait qu'étiolés ou capricieux, ces sentiments ne pourraient suffire à l'active virginité de son âme, et qu'ils n'auraient, pour elle, que l'effet momentané d'un goût.

CHAPITRE II.

Cependant M. de Marcelly, fils unique, héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, se fit présenter chez madame de Spola. Des circonstances particulières, qui l'avaient tenu éloigné du monde la plus grande partie de sa jeunesse, lui avaient du moins permis de conserver, avec les manières élégantes des sa-

lons, un peu plus de sensations, un peu plus de fraîcheur de cœur, que l'on n'en rencontre d'ordinaire. Ce charme des sentiments vrais ajoutait en lui une sorte de grâce à la noblesse qu'il possédait. Madame de Spola ne tarda pas à le reconnaître. Il y a dans la distinction des manières qui viennent du cœur et de l'éducation, quelque chose qui ressemble à une langue secrète que l'on est heureux d'entendre. On se rapproche involontairement de ceux qui la parlent ; on croit sentir qu'ils sont de la même nature que nous, et bientôt une confiance douce et délicate résulte de ce premier attrait. Ange l'éprouva pour M. de Marcelly. Elle lui trouvait de nobles manières ; elle crut pouvoir lui découvrir de nobles sentiments!... un espoir se glissa dans son âme.

La distinction qu'elle témoigna bientôt à M. de Marcelly, frappa tous les yeux ; on crut le choix d'Ange fait, on l'en félicita ; mais elle avait une trop haute idée de sa destinée pour

l'abandonner à de premières impressions ; elle n'accepta ni les félicitations, ni les railleries, ni l'illusion d'une espérance qui avait besoin d'être réalisée, et continua l'étude commencée de Henri de Marcelly.

On était au printemps : Ange profita des promenades des premiers beaux jours de l'année pour chercher à deviner le cœur de Henri, pour étudier sa pensée et se rendre compte de son caractère.

En parcourant ensemble, dans une élégante calèche, les environs de Paris, elle l'amenait avec art à des conversations intimes, dans lesquelles le plus fin des deux, lorsqu'il y a un intérêt, finit toujours par s'emparer de l'autre, en sondant ses sentiments et ses idées.

Henri parlait d'amour à merveille ; son cœur aimant, lorsqu'il était excité, donnait de la chaleur et de l'élévation à son esprit : il eût été dangereux pour une femme moins distinguée que n'était Ange. Elle l'écoutait

avec bonheur, et cédait à ce charme des sentiments tendres, à la séduction de ces paroles d'amour qui se glissaient dans son cœur par des chemins inconnus, et qui s'y retrouvaient comme dans une patrie.

Puis, cédant au charme si nouveau pour elle de développer son âme, madame de Spola mêlait aux tendresses exaltées de Henri, la poésie de ses pensées ; mais cette douceur, mais ce charme tout réel, mais ces paroles d'amour, qui sont les premières que la jeune fille rêve, presque les dernières que la femme entende, ne pouvaient plus lui suffire. Les idées tenaient une trop grande place chez elle ; elle s'était fait à l'avance un plan, un système auquel elle ne devait pas renoncer. Toutes les affections lui semblaient unies dans le cœur par le lien puissant et secret de l'amour. A ce principe invisible se rattachaient les devoirs dans les différentes positions de la vie, et le bonheur dans ses divers degrés ; l'hu-

manité s'en alimentait, la société y trouvait à la fois sa force et ses lois, et tous les mouvements de l'âme devaient en ressentir l'influence et en porter l'empreinte.

—Voyez,—disait-elle,—ce peuple si misérable : donnez-lui de l'amour!... il sera heureux... L'amour vrai est un pacte fait avec la vertu.... il faut la suivre quand on aime réellement. Elle naît de l'élévation des pensées qui épure les sentiments et les nourrit. Pour rester à sa hauteur, il faut être constamment élevé... accepter avec orgueil tous les sacrifices et les devoirs de la vie!... et l'amour, seul, peut les payer tous, et les payer largement, par ses joies.

Plus l'exaltation d'Ange grandissait dans ses causeries intimes, plus elle s'éloignait de celle que ressentait M. de Marcelly. Son exaltation, à lui, était entièrement opposée. La beauté d'Ange n'y était pas étrangère, et le ramenait à des idées d'adoration unique qu'il

comprenait fort bien, et qu'il était presque étonné qu'Ange ne voulût pas comprendre. Vivre à deux était bien leur même but d'espérances, mais avec les sens ou avec l'âme : telle était la différence où ils s'égaraient.

La distinction naturelle de M. de Marcelly, ses habitudes élevées, la délicatesse de son éducation, jetaient dans ses discours, dans ses goûts, sur ses actions, une grâce poétique qui prolongea l'étude que faisait Ange, et lui déguisa long-temps le point réel, où, après s'être réunis et avoir marché ensemble, ils se divisaient et se séparaient.

Qui n'a pas senti le choc d'une idée incomprise, l'étonnement, l'ébranlement même que cause à l'esprit et au cœur une pensée généreuse qui n'est point entendue, qui n'a pas éprouvé l'amère et pudique douleur d'une exaltation méprisée ou repoussée, d'un élan de l'âme arrêté dans son impulsion par un mot qui afflige plus qu'il ne blesse, ne pourra

mesurer la chute que fit Ange, lorsqu'à la suite d'une de leurs promenades accoutumées, elle reconnut que Henri ne pouvait la suivre, qu'ils ne s'entendaient pas tous deux, que leurs âmes, différant essentiellement l'une de l'autre, ne pouvaient s'unir, et qu'enfin le meilleur de ses choix était encore incomplet.

La voiture s'arrêtait au même instant à son hôtel. Elle descendit, salua Henri, qui s'éloigna presque content de lui-même, et, s'enfermant chez elle, elle recueillit ses idées et ses réflexions, espérant encore trouver un remède à ce qu'elle craignait, ou une autre explication à ce qu'elle venait de découvrir.

Sa recherche fut vaine!... Ils avaient l'un et l'autre une portée d'idées différente; elle se trouvait instinctivement supérieure à Henri, et elle ne pouvait s'empêcher de trouver que cette supériorité était en sens contraire de ce qu'elle eût dû être.

Dans la condition respective, que Dieu et la société ont donnée à l'homme et à la femme, la supériorité doit appartenir à l'homme, car c'est en elle seule que la femme peut trouver une protection nécessaire à sa faiblesse, à son inexpérience; elle est aussi la seule source à laquelle peut s'alimenter l'ambition de ses autres passions, qui n'ont que cette voie avouée pour se satisfaire.

Cette supériorité nécessaire, à laquelle se rattachent toutes les exigences du mariage, et qui comporte l'obéissance pour première loi, est la seule condition honorable du mariage, la seule que l'être raisonnable puisse loyalement accepter; et si, à la naissance de la société, le législateur crut devoir placer cette supériorité de l'homme sur la femme, uniquement dans la force, c'est qu'alors la force était nécessaire pour protéger la femme contre de grossiers dangers. Aujourd'hui que ces dangers n'existent plus, c'est dans l'intelli-

gence que cette supériorité doit se retrouver pour parer les défauts et les vices de la civilisation, et nourrir en le guidant, le développement intellectuel de la femme, maintenant en progrès.

Ce n'était pas là ce que M. de Marcelly pouvait offrir à madame de Spola. Ange le sentit au dépit qu'elle en eut ; et cependant, comme Henri avait pris place dans ses illusions, comme elle avait besoin de bonheur, d'espérance et de foi, elle ne voulut pas encore arrêter un jugement sur lui, et, désirant l'avoir mal compris, elle se promit de l'étudier mieux.

Mais le premier point à saisir, dans toutes les choses de la vie, est le plus difficile. Une découverte faite dans la véritable direction du caractère et des facultés d'un individu, donne facilement à l'observateur les moyens de le connaître en entier. Ange allait essayer encore. — Serait-elle plus heureuse ?...

CHAPITRE III.

Le lendemain de ce jour, Ange accepta la proposition que Henri vint lui faire, d'aller visiter ensemble une délicieuse propriété, dont tout le monde s'occupait alors; car par suite d'un de ces malheurs que la société ne peut connaître, et les lois saisir, cachés qu'ils sont sous des apparences légales et d'impénétra-

bles précautions, cette propriété, presque royale, venait d'échoir à des mains subalternes : tout le monde parlait de cette éclatante affaire; le public, curieux de connaître cette belle propriété, s'y portait avec engouement; c'était donc une espèce de mode de l'aller voir.

Le temps était doux et couvert, la calèche permettait d'admirer çà et là les riches alentours de Paris : l'animation, la coquetterie du paysage parlaient à l'imagination; la jolie position de Marly, qu'ils traversèrent, les disposa aux émotions que la promenade qu'ils allaient faire dans le beau parc de Saint-Leu devait compléter.

Madame de Spola devina tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette promenade pour les nouvelles épreuves qu'elle comptait faire, et se promit bien de la mettre à profit dans l'intérêt de ses recherches.

La vue de la nature dans sa splendeur a

sur les âmes élevées une puissance presque magnétique, surtout lorsqu'en contemplant ses grands effets, ses riants spectacles, on se sent à côté d'un être qui émeut notre imagination, près de ceux qu'on aime... ou que l'on va aimer; il est presque impossible alors de résister à l'influence sérieuse qu'elle exerce sur nos pensées, au mouvement qu'elle donne à nos idées, à nos réflexions. Ange éprouva cette influence, mais ce fut en vain qu'elle essaya de la faire partager à M. de Marcelly; en vain elle amoindrit l'expression des sentiments ou des idées qui avaient chez elle tant d'élévation et de puissance; en vain elle s'efforça de se mettre au niveau d'une nature inférieure à la sienne pour la réveiller ou la développer: tout fut inutile!... Elle employa tour à tour ce qu'elle avait de force et ce qu'elle avait de faiblesse; elle se fit coquette et tendre, tendre avec crainte, coquette avec mesure. Mêlant l'expression la plus caressante aux sen-

timents les plus doux, calculant ses paroles, et modelant ses idées sur les idées et les paroles de M. de Marcelly, elle aborda tour à tour et l'un après l'autre tous les sentiments intimes de l'âme, les présenta sous toutes les formes unies, et partiellement, les mit à toutes les hauteurs, déploya une finesse, un charme, un esprit et une grâce infinis, pour pénétrer dans cette âme d'homme qu'elle voulait grandir et élever jusqu'à la sienne, pour les confondre ensuite. Tantôt grande, exaltée, sublime; tantôt émue, timide, presque humble, et toujours demandant, avec une profonde anxiété de cœur, à cet homme qui ne la trouvait que spirituelle et jolie, s'il ne répondrait à rien, si rien de noble, de généreux, d'élevé n'arrivait jusqu'à lui.

M. de Marcelly la suivait avec esprit, soutenait la conversation, détournait habilement ce qu'il ne sentait pas. Croyant donner le change au cœur, à la passion, par des mots

d'une galanterie recherchée ou gracieuse, il blessait à chaque instant l'âme sensible et fière de madame de Spola, par des éloges ou des flatteries dont elle sentait douloureusement le néant. L'esprit ne saurait cacher complétement le vide de l'âme : Ange le trouvait partout.

Émotion et vérité, chaleur du cœur et coquetteries d'esprit, élévation de l'âme et profondeur de sentiments, furent employés par madame de Spola pour connaître à fond les facultés de Henri. Elle les toucha toutes, les développa, les mesura, les agita vingt fois pour bien s'assurer qu'elle ne se trompait pas dans leur estimation. Ce fut un inventaire moral fait par un grand connaisseur que cette appréciation féminine ; l'habitude du monde et un puissant intérêt personnel lui servirent de guide et de moyen.

Après cette épreuve prolongée long-temps dans un ferme désir de se tromper, Ange

comprit enfin la vérité : Henri l'ennuyait!... Elle sentit qu'elle avait inutilement tenté de descendre jusqu'à lui et de se mettre à son niveau; que les facultés de M de Marcelly étaient sans rapport avec les siennes. Il l'aimait maintenant parce que son cœur jeune et chaud avait besoin de s'attacher, parce qu'il espérait du bonheur d'elle; — mais pourrait-elle toujours lui donner ce bonheur? — hélas! non! — Henri, frustré dans ses espérances, arrêté dans ses plaisirs, cesserait bientôt de l'aimer, après quoi devenus étrangers l'un à l'autre, leur course dans la vie serait donc entièrement différente..... Après avoir accepté les douceurs d'une union qu'elle eût supposé digne d'elle, Ange n'en aurait donc recueilli que les charges!... Accablée par de nombreux devoirs, par la sévérité des lois qu'elle ne pouvait alléger, ne pouvant avoir recours ni à la ruse, ni à l'intrigue que repoussait son caractère, elle devait donc être malheureuse.

CHAPITRE IV.

L'amour de Henri, celui qu'il était capable de ressentir, et qui lui était commun avec la plupart des hommes, était un amour égoïste et froid, qui se pare de beaux dehors et prodigue savamment les phrases; qui parle de dévouement, et ne se meut que dans un cercle restreint; dont tous les points aboutissent et

reviennent à celui de l'intérêt personnel; amour individuel, s'échauffant au sentiment du moi et à celui du désir du bien-être; amour qui n'a d'autre but que le plaisir, d'autres bornes qu'un avenir positif; sentiment orgueilleux, inquiet et absolu, qui ne s'ennoblit ni par ses contacts, ni par ses rapports; qui vit seul dans l'âme, assisté des passions matérielles, ayant un but marqué et circonscrit, et qui, lorsqu'il ne peut plus, avec l'âge, se satisfaire sur terre, retourne à Dieu, et fait les faux dévôts.

Ainsi transformé, cet amour devient un amour d'industrie, de calcul, de commerce, échange qu'on cote à la sacristie et derrière les planches d'un confessional, — tant pour tel sacrifice, tant pour tel autre, payable à la mort. — Sentiment admissible, sans doute, si on le compare à celui qui vit isolé dans un cœur sec, et qui n'a pas même, pour dompter ses désirs et soumettre ses vices, une portée

aussi étendue ; mais sentiment mesquin et misérable, que dédaigne l'âme assez énergique pour comprendre dans l'amour quelque chose qui soit au dessus du moi individuel, notre perpétuel mobile, notre éternelle erreur !...

Pour ces âmes privilégiées, il existe un besoin plus noble et plus profond, celui de l'amour, du *bien*, de la *charité* immense qui se nourrit de tous les autres amours, et vit d'eux tous ; émanation providentielle et divine, qui veut le bien pour le bien, et dans le seul but d'y travailler et d'y aider. Parcourir cette voie de *charité* sans autre appui que sa conscience, sans autre intérêt que celui de satisfaire une noble direction ; se confier à un Dieu qu'on grandit en raison de la mission qu'on se croit imposée, faire le plus de bien possible à l'humanité, concourir à son bonheur, et trouver le sien dans l'échange de celui de tous, tels sont les besoins de l'âme riche d'amour et de facultés.

Mais, en général, ni cet amour philosophique et religieux, ni l'amour égoïste et calculé des demi-dévots, ne se font sentir à la jeunesse. Ils naissent avec l'âge mûr, ils se modifient selon chaque caractère et selon les diverses organisations. On dirait que par l'amour terrestre le créateur ait voulu nous y préparer, afin qu'à toutes les époques ce soit l'amour qui aide et ombrage notre vie.

Dans la première jeunesse, l'attachement humain offre un but terrestre ; là, où la lutte terrestre est encore nécessaire pour se frayer une route au milieu des difficultés de la vie, il charme, console, encourage, jusqu'à ce que l'amour religieux, substitué au premier amour, s'étende sur l'existence (dont l'aspect a changé avec l'âge), l'utilise, l'ennoblisse, l'aide et la dirige vers le but qu'elle va rejoindre : Dieu !

Lorsque les âmes prédestinées à cette religion sublime rencontrent, jeune encore,

une âme en rapport avec la leur, et qu'il naît de ce contact un attrait, une liaison qui les attache l'un à l'autre, leur amour devient une de ces passions profondes, envahissantes et terribles qui font et complètent une existence. — C'est l'amour, grandissant et s'alimentant de tous les nobles sentiments de l'âme, de toute la chaleur des autres foyers d'amour qui vivent en nous. Il élève l'homme et la femme qui le ressentent, à une grande supériorité du vulgaire; il double leurs facultés, éclaire la voie humaine de lumières inconnues, mais si vives et si profondes qu'on se demande quelquefois si ce n'est pas lui qui fait le génie!

La religion qui succède à cet amour est la religion sincère et pure, que nous mentionnions tout à l'heure. Cette religion intéressée au bonheur du monde, toute de tendresse et de dévouement, comme l'ancien amour du cœur; cette religion de saint Vincent de Paule

et de Fénelon, qui veut le ciel pour tous et avec tous ; cette religion éclairée et puissante, seul appui réel de la vertu, qui repousse l'égoïsme et la crainte, et leur oppose la générosité et l'amour !

Ange de Spola comprenait cette religion pure et sainte ; son âme en possédait toutes les exigences : elle pressentait aussi l'amour qui doit la précéder. Aussi, lorsqu'elle arriva à comprendre celui qui lui était offert, celui que Henri pouvait lui donner, en échange du sien, elle s'arrêta ; et, mesurant le chemin qu'elle avait fait dans la voie des sentiments, elle recula comme le voyageur qui s'aperçoit qu'il s'est trompé de route. Revenant au point de départ, elle examina de nouveau, avec la sévérité d'une conscience alarmée, sa position, ses besoins, et les moyens qu'elle avait encore pour les satisfaire.

Il lui en restait peu !

Dans le cours naturel des choses, la jeu-

nesse de madame de Spola, s'écoulant au milieu des affections tendres, lui eût permis de faire marcher de front ses années et son bonheur; les passions n'eussent eu pour elle qu'une chaleur calme et douce, mesurée aux désirs de son cœur : son esprit s'en fût accru, ses facultés développées ; une sorte d'harmonie se fût établie entre tous les éléments de son existence. Son jugement, consolidé chaque jour par la lente et tranquille expérience de la vie, l'eût préparée doucement pour un autre âge, et si alors les exigences de famille eussent donné un autre cours à ses pensées, s'il lui eût fallu mettre du prix à une haute existence, à la considération, à l'amour-propre, elle eût trouvé en elle les éléments d'un succès qui pouvait plaire à son âge avancé ; mais, si jeune, et lorsque tant d'autres bonheurs lui étaient possibles, avoir sacrifié de riches facultés, sans que rien en eût été consacré aux véritables jouissances de l'âme, était

une faute grave qui allait influer sur toute son existence.

Ange avait pris la vie au rebours, ou plutôt la société, dans un intérêt d'égoïsme, l'avait cruellement sacrifiée en substituant, par l'éducation, aux joies naturelles à la jeunesse, les luttes de l'âme aux prises avec les passions.

Chez une femme ordinaire, une telle situation eût seulement produit du malaise et une tristesse momentanée; mais, pour madame de Spola, le malheur de la vie devait en être la conséquence.

Une seule chance lui restait encore : c'était celle de découvrir enfin une âme neuve, élevée, généreuse surtout, en rapport avec la sienne.

Pouvait-elle... devait-elle l'espérer?

CHAPITRE V.

Rompre brusquement avec M. de Marcelly eût été maladroit. Malgré le peu d'espoir qu'Ange lui avait donné, il fallait, pour satisfaire aux exigences du monde dans lequel elle vivait, recevoir, au moins de loin en loin, les visites qu'il avait pris l'habitude de lui faire, en diminuer successivement le nombre afin

d'arriver à les interrompre tout-à-fait; mais là où le cœur est engagé, tout devient difficile!

Dans l'état d'isolement où se trouvait l'âme de la jeune femme, les visites de Henri, quoique rares, l'expression réitérée de son amour, ses rapports obligés du monde, pouvaient-ils donc être sans danger pour madame de Spola? — Non sans doute! — Car il existait entr'eux un charme d'affection difficile à rompre.... Les visites de M. de Marcelly, par suite de la privation imposée, étaient déjà attendues avec une demi-impatience. Ange ne pouvait réussir à en éloigner sa pensée, et cette préoccupation la liait malgré elle à cet homme.

Une circonstance imprévue lui fit, tout à coup, connaître l'état de son âme et les progrès que faisait dans son cœur ce même homme, qu'elle ne jugeait plus digne de recevoir le dépôt de son affection et de sa vie.

Un soir que Henri avait su que madame de

Spola devait rester chez elle le lendemain, il lui demanda, en la reconduisant à sa voiture, — à quelle heure elle voudrait bien le recevoir?

— Je serai chez moi toute la journée, — répondit-elle, sans trouver d'excuse, ou, s'il faut tout dire, sans songer à en donner.

Ce soir là, Henri, animé par la présence d'Ange, par un instinct de l'amour qui parlait à ses espérances, avait déployé toutes les séductions de son esprit, de sa grâce et de ses manières.

L'amour-propre de madame de Spola se réveillant peut-être à son insu, elle se trouva presque fière de l'animation qu'elle inspirait à un homme parfaitement à la mode alors dans le monde où ils vivaient tous deux. Elle oublia la réserve qu'elle s'était ordonnée à elle-même, et de retour chez elle, étonnée, honteuse peut-être de se trouver si peu obéissante à ses résolutions, elle s'interrogea, et ne consentit à s'ex-

pliquer que par un mouvement d'amour-propre flatté, l'espèce d'agitation morale qu'elle éprouvait encore.

Mais le lendemain sa toilette instinctivement plus recherchée, sa voix plus douce, le soin de tout ce qui l'entourait, plus vif et peut-être plus tendre, ce charme qui naît du désir de plaire, et qu'elle possédait à un si haut degré, aurait facilement appris à l'observateur que quelque chose de plus qu'ordinaire se passait dans son âme.

— A trois heures, — avait dit Henri, en lui baisant la main, lorsque la voiture se referma.

Trois heures étaient sonnées!... et Ange, seule chez elle, un livre à la main, préoccupée, mais non distraite, éprouvait une anxiété pénible.

Le temps s'écoulait sans amener Henri!... Tout à coup le bruit des portes ouvertes annonça une visite. L'émotion qu'éprouva ma-

dame de Spola fut rapide et vive ; mais elle cessa tout à coup à la vue de madame Seguein, sa vieille gouvernante, qui venait lui rendre compte d'un détail qu'elle lui avait demandé le matin, et qui s'était perdu dans la préoccupation qu'éprouvait alors Ange.

— Voulez-vous dire à Suzette de m'apporter ma corbeille à ouvrage, — dit-elle lorsque madame Seguein sortit.

Elle espérait trouver une occupation qui pût la distraire, mais en vain ; une inquiétude vague s'empara de son esprit, et augmenta à mesure que s'éloignait l'heure à laquelle il avait dû venir. Attentive aux bruits qu'apportaient les antichambres, elle les suivait et les écoutait, et si Suzette ou tout autre indifférent se trouvait en être la cause, Ange se remettait tout à coup, déguisait son trouble sous une question ou sous un geste, et retombait aussitôt dans la même anxiété.

Ne pouvant se déguiser le sujet de son émo-

tion, elle l'expliqua par la crainte que ce retard ne fût l'indice d'un accident arrivé à M. de Marcelly ; elle crut la légitimer ainsi!..... Vains substerfuges d'un cœur en contradiction avec la volonté.

CHAPITRE VI.

Son imagination travaillant en raison de ses craintes, Ange arriva bientôt à un état pénible et difficile à dépeindre. Ses suppositions prenant le caractère de la réalité, se grossirent peu à peu; elles allaient peut-être l'entraîner à quelque inconséquence, lorsque la porte s'ouvrit, et M. de Marcelly, introduit,

arriva jusqu'à elle, aussi calme, aussi tranquille que dans les habitudes les plus ordinaires de la vie.

Il ne lui était rien arrivé!... son premier regard l'avait appris à Ange. Mais le grand usage du monde qu'avait madame de Spola fut à peine suffisant pour arrêter le cri qu'elle fut sur le point de jeter à sa vue, et pour comprimer l'agitation dont elle rougissait, maintenant qu'elle était rassurée. Se renfermant dans une réserve, d'autant plus grande, qu'elle craignait plus de laisser pénétrer ce qui se passait en elle, cérémonieuse et froide, elle ne le laissa pas même asseoir.

— Voulez-vous m'accompagner chez madame de Felgel? — lui dit-elle; — elle vient de me faire dire qu'elle était souffrante; nous irons la voir et y passer un moment.

Elle évita ainsi la difficulté d'une conversation intime, qui, dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, eût pu devenir dange-

reuse. Mais pour un danger évité il en renaît vingt; à une position fausse il n'y a qu'un remède, c'est d'en changer; autrement c'est accepter la lutte continuelle des difficultés sans cesse renaissantes; vaincues sur un point, elles reparaissent sous un autre : l'être loyal et franc doit la fuir ou s'y perdre.

En arrivant chez madame de Felgel, Ange la trouva remise; son indisposition n'avait été que momentanée. Quelques personnes de leur connaissance s'y trouvaient réunies.

Pour la première fois de sa vie, Ange venait d'éprouver cette exaltation du cœur qui élève, qui agite nos facultés, de manière à donner à l'esprit une activité dévorante. Le besoin qu'elle avait de s'étourdir pour ne pas analyser ce qu'elle éprouvait, lui fit prendre une part active à la conversation. Bientôt son esprit et ses grâces, excités par cette disposition nouvelle, charmèrent et subjuguèrent ceux qui l'entouraient. Le mouve-

ment de la conversation, la certitude de plaire, peut-être aussi la présence de Henri, témoin de ses succès, l'animant de plus en plus, elle charma tout le monde par ses saillies, par sa vivacité, et imprima à la causerie cette vivification et cette gaîté qui la rendent toujours délicieuse, mais qu'on y trouve si rarement.

Au moment de se quitter, on regretta de se séparer, et l'on convint presque unanimement de se retrouver le soir à l'Opéra.

Fière d'avoir su déguiser à Henri la faiblesse dont elle se blâmait en secret, et qu'elle se promettait bien de réprimer à l'avenir, Ange porta le soir au théâtre l'exaltation qui l'animait. Se laissant aller sans prévision aux impressions de la scène, elle oublia ses projets de réserve, ses résolutions si bien prises; et, toute au présent, elle puisa dans la musique, dans les éloges qui lui étaient prodigués, dans les hommages de ceux qui

l'entouraient, un enivrement qu'augmentait encore la disposition de son esprit.

Henri sut habilement tirer parti de cette exaltation qui ramenait forcément vers lui celle qu'il aimait; il osa parler de son bonheur, faire entendre ses espérances! — Ange n'eut ni la force, ni le désir de les lui ôter... Elle l'écoutait!... et, avant de le quitter, simultanément entraînée par les sentiments qui l'agitaient, elle lui abandonna volontairement sa main. — Cette main donnée et couverte de baisers, n'était-ce pas un engagement qu'elle venait de prendre?

Les grands caractères, les caractères énergiques, sont peu propres, en général, lorsqu'ils sont émus, à la continuelle observation des petites choses de la vie : le sentiment de leur force leur donne une confiance qui exclut de l'esprit cette disposition qu'on appelle *finesse*, et qui consiste à utiliser les petits moyens, à les saisir, à les diriger, à les com-

biner pour amener des résultats voulus. Cette disposition demande une étude continuelle des choses qui nous entourent, que ne permettent pas les sensations de l'être fortement excité; le calme des passions dispose seul l'esprit à ce travail médiocre et méticuleux pour l'âme élevée, mais nécessaire à la faiblesse de certaines organisations.—Aussi, M. de Latouche a-t-il dit :

« Souvent la femme résiste dans sa faiblesse, et succombe dans sa force! »

CHAPITRE VII.

Il était trois heures du matin, le bruit de Paris se calmait peu à peu ; les hôtels fermés, les laquais couchés, les différentes lumières des croisées éteintes, annonçaient partout le repos. La rue de Varennes était déserte ; un seul appartement du grand hôtel de Spola restait éclairé : une lampe à vive lumière l'illu-

minait intérieurement, et accusait à l'extérieur, malgré les doubles rideaux plissés sur les croisées, que quelqu'un y veillait encore.

Une femme, d'une trentaine d'années, debout, un coude appuyé sur le marbre de la cheminée, reposait sa tête dans sa main, et paraissait en proie à une rêverie profonde. Au bruit que fit la pendule en sonnant la troisième heure de la nuit, elle releva sa jolie tête, sortit de sa réflexion, et exprima par un geste son étonnement qu'il fût déjà si tard. Portant alors les yeux alternativement sur elle et sur la glace, elle occupa ses doigts à défaire les fichus, la gaze, la broderie et les dentelles qui la couvraient. Son bras se déploya, d'abord vivement, pour tirer le lacet qui retenait sa taille, mais à peine ce travail était-il commencé que son œil, reprenant sa fixité, elle retomba dans sa préoccupation première. Peu à peu le lacet courut plus lentement, et finit par rester arrêté dans sa main qui s'abattit

nonchalamment le long de sa taille ; rendues au laisser-aller que ce travail leur permettait, ses blanches épaules s'arrondirent, quelques uns des ornements qui les couvraient s'échappèrent en glissant et laissèrent apercevoir des formes ravissantes.

L'immobilité de sa pose annonçait une préoccupation d'esprit peu commune. Grande, mince et noble, cette femme, élégamment vêtue de blanc, mêlant avec distraction ses doigts effilés aux touffes bouclées de ses cheveux noirs et brillants, illuminés par les reflets de la lampe qui éclairait son visage et une partie de son corsage, semblait une œuvre poétique! L'indifférent l'eût crue occupée d'amour et de l'attente du plaisir, imaginant que cet être si frêle, si beau, si délicat et si séduisant tout à la fois, ne pouvait avoir en ce monde d'autre but. Mais l'observateur, à l'immobilité du corps, à l'expression animée des traits, à la fixité du regard, que le jeu de longues paupiè-

res voilait de temps à autre, eût reconnu qu'un travail intellectuel agissait intérieurement, et que des pensées puissantes germaient dans cette tête immobile !... C'était Ange ! que la solitude avait rendue à elle-même. Elle s'était oubliée ainsi en rentrant chez elle dans l'analyse de l'état de son âme : les émotions de la matinée, et quelques détails de la soirée qui venait de se passer, lui avaient tout révélé.

En reconnaissant l'empire que Henri avait pris sur elle à son insu, elle frémit des dangers que le monde allait lui offrir, et qui se déroulaient et se présentaient à son esprit. Lui serait-il toujours possible d'éviter ces dangers ? d'arrêter l'exaltation de ses sentiments sans cesse excités et réveillés par ce monde qui ne pouvait les satisfaire ?... Obéirait-elle à l'erreur d'une passion dont elle reconnaissait par avance le vide et le danger ? Non, sans doute ! Trop loin du vice pour le

craindre, elle sacrifierait donc sa vie à un caprice, en épousant un homme incapable de la rendre heureuse, et qui aurait, en troublant ses sens, en excitant ses passions, en parlant à ses sentiments, égaré son jugement assez pour lui faire une nécessité de son hymen.

Jusqu'alors elle avait résisté aux séductions les plus puissantes : l'orgueil, l'amour-propre, un intérêt personnel, bien entendu, avaient été autant d'armes qui lui servaient de défense; mais aujourd'hui ses espérances avaient échoué !... Revenue seule du naufrage, elle ne savait plus vers quel point diriger sa nouvelle route; égarée dans la vie, le moindre vent ne la ferait-il pas dévier et se perdre?

Un homme qu'elle avait jugé ne devoir pas lui convenir allait prendre sur elle de l'empire? le monde, avec le prisme de ses illusions, avec la puissance dorée de son attrait menteur et le laisser-aller de ses usages décevants, se mettrait de moitié dans

cette séduction pour exalter, animer ce qu'Ange avait en elle de facultés généreuses, de sensations aimantes. Ne pouvant noblement les satisfaire, quel frein alors pourra-t-elle leur opposer?... La religion du devoir serait-elle toujours assez puissante?... Hélas! non!... Exaltée par l'amour d'un être incapable de la comprendre, abandonnée au hasard de ses passions déchaînées, toute sa vie ne paiera-t-elle pas un moment d'erreur?... —Peut-elle donc livrer sa vie à un moment?

Plus madame de Spola sentait d'agitation et d'incertitude, plus elle se craignait elle-même. — L'espèce d'épreuve qu'elle avait faite le matin l'effrayait. — Si elle eût eu à faire à un homme plus fin, plus habile, ou plus perfide que n'était Henri, elle eût été dominée... Ces craintes devinrent de l'effroi... Dépendre de tout homme que toucherait sa beauté, dépendre du désir, de l'habileté, de l'intrigue même de quiconque se ferait un jeu

de son bonheur, ou qui devinerait les besoins de son âme, en dépendre parce que l'on est jeune, belle et sincère, trouver le péril le plus proche dans ses plus nobles qualités, cela était horrible!... Et pourtant où rencontrer un refuge?... ou chercher un ami qui ne devînt pas dangereux?... Elle était jeune, isolée, sans famille, objet des hommages et des vœux du monde, et chacun de ses avantages multipliait les dangers autour d'elle.

Un esprit élevé et éclairé n'accepte un sacrifice qu'en vue d'un devoir utile ou nécessaire; madame de Spola n'en voyait pas dans un mariage mal assorti; le monde, dont elle connaissait maintenant les rouages, ne lui offrait plus de charmes, les passions qui le soutiennent n'avaient plus pour elle un but de bonheur, ses illusions étaient éteintes, et la vigueur de son âme la livrait actuellement à tous les dangers des passions.

Restant dans le monde, il fallait se résigner

à une lutte vigoureuse dont les chances étaient incertaines : avec la chute, l'avilissement, le mépris et la honte!... Et la victoire n'assurait même pas la tranquillité pour la vieillesse.

Des positions comme celle où madame de Spola se trouvait alors, déterminant de profondes réflexions, ont amené plus d'une femme dans le cloître. Modifiez les circonstances, vous aurez l'explication de bien des retraites, de bien des vœux.

Plus les facultés sont vives, plus les résolutions deviennent extrêmes; les excès conviennent seuls aux organisations fortement trempées. Le jugement formé de madame de Spola, lui permettait d'embrasser d'un seul coup d'œil toutes ses chances; il ne lui en restait aucune!... sa vie était manquée.

Le malheur était partout. — Elle n'avait plus qu'à l'ennoblir!

Toute la nuit se passa dans cette agitation violente, qui précède les grandes décisions.

Au matin, elle sonna sa femme de chambre; sa détermination était prise : elle ordonna les apprêts de son départ pour la campagne, et, se mettant à son bureau, elle écrivit ces mots à Henri :

« Je crois, Henri, devoir à la franchise de « mon caractère et au genre de vie que je « viens d'adopter pour l'avenir, de m'expli- « quer complétement avec vous.

« Mon intention est de me retirer du monde « qui ne peut plus convenir au développe- « ment de mes goûts et de mes idées.

« J'ai, sur l'être qui me convient, des exi- « gences si *particulières*, que je risquerais « de ne pas remplir les conditions du bon- « heur de l'homme que je choisirais, ou de « ne pas trouver le mien. — Je vous sem- « ble bizarre! n'est-il pas vrai, Henri? — « N'allez pas plus loin, contentez-vous de « cette explication! je vous ai quelquefois « fait part de mon découragement, de mon

« dégoût d'un monde si vide de sentiments
« lorsqu'on le connaît bien ; ma retraite vous
« en semblera la conséquence.

« Ne cherchez pas à me rejoindre, ma dé-
« cision est irrévocable, elle ne porte sur
« rien d'offensant pour vous. Nous ne som-
« mes pas faits l'un pour l'autre. Contempo-
» rains, nous avons deux avenirs différents...
« faites le vôtre aimable et doux. Puissent mes
« vœux vous y aider... vous les avez tous. »

CHAPITRE VIII.

La retraite que madame de Spola venait de choisir était une très belle terre, située en Bretagne, et sur laquelle se trouvait placée une partie de sa fortune. La position de cette habitation était isolée, mais belle, et pouvait suffire à toutes les exigences. Ange, qui voulait faire avec le monde une séparation com-

plète, et qui n'avait encore entrevu que la nécessité de fuir les dangers qui la menaçaient, n'avait rien prévu ni arrangé pour le genre d'occupation qu'elle pourrait imposer à sa vie; elle n'emmenait avec elle que sa vieille gouvernante et ses gens.

En arrivant dans cette ancienne demeure, inhabitée depuis long-temps, et à laquelle aucun intérêt, antérieur ni présent, ne se rattachait, elle éprouva, après les premiers jours que soutinrent l'exaltation d'une grande résolution et l'énergie d'une épreuve qu'on s'impose, un isolement et un vide horrible.

Elle n'avait pas compté sur du bonheur; mais elle croyait, dans ce sacrifice, dans cet éloignement du monde, trouver peu à peu le calme et la tranquillité. Tout au contraire, l'inaction et l'isolement exaltèrent ses souffrances.

Elle douta de pouvoir passer ainsi les longs jours de sa vie : le sacrifice lui sembla trop fort; et, prête à reculer, elle eut besoin de toutes

les forces de son âme pour persister dans la voie qu'elle s'était tracée, comme la seule digne de ses principes.

Seule, dans les allées de son parc, elle mesurait les heures de sa vie entière par celles des jours qui venaient de s'écouler. L'inutilité de son existence passée lui faisait encore mieux sentir le besoin qu'elle aurait d'un emploi de sa vie, et l'avenir ne lui offrait même pas un dévouement pour but. — S'était-elle trompée dans sa jeunesse en repoussant l'amour d'Auguste ? — Hélas ! non. Cet amour impétueux et léger, comme celui qui avait perdu la pauvre folle des Pyrénées, n'eût pu lui offrir que la distraction de quelques jours. Auguste, ainsi qu'elle, avait reçu, par l'éducation, d'autres idées, d'autres désirs que ceux du cœur : elle eût été sacrifiée tôt ou tard. — A qui donc servirait-elle dans la vie ainsi isolée et triste ?...

— L'égoïsme du bien-être et la conscience

d'avoir évité le mal ne pouvaient suffire à son âme élevée et généreuse ; — les forces lui manqueraient pour achever sa route !... Les réflexions les plus tristes, les idées les plus désespérantes atteignaient son âme en la bouleversant.

Également incapable d'accepter la solitude, de résister aux dangers qui la menaçaient dans le monde, de supporter les malheurs d'une union mal assortie, la société ne pouvait donc lui suffire ?...

Elle accusait cette société qui, n'ayant pu anéantir ses facultés, n'avait pas su, non plus, leur donner un cours. Cette société lui parut injuste et cruelle, car c'est avec l'arrogante confiance de la force contre la faiblesse, qu'oublieuse de ses victimes, elle poursuivait sa route, narguant ainsi leur impuissant malheur.

Alors elle désira être homme pour avoir droit de rechercher la gloire, l'ambition, l'amour, et de leur jeter ses facultés inépuisées et actives,

pour se mêler à leurs luttes, à leurs brigues, à leurs misères, à leurs succès. Elle voulait tout, et ne pouvant rien atteindre, elle rugissait de sa dépendance de femme, se frappait à ses chaînes; et parcourant vainement le cercle imposé par la société à son sexe, n'y découvrant ni moyens, ni pouvoirs pour se satisfaire ou s'user, elle finit par accuser les hommes, dont elle ne pouvait même pas se venger.

Le découragement amassé par l'injustice menaçait d'envahir cette âme si belle et si refoulée. L'inoccupation de ses longs jours, en laissant ses idées trop libres, la livrait à la vie contemplative, si dangereuse pour les âmes passionnées. Mesurant sans cesse l'égoïsme, la sécheresse du monde à la chaleur de ses sentiments, la forme aux faits, la société aux besoins et aux nécessités humaines, elle arriva peu à peu à un septicisme rongeur et terrible, monstre odieux et envahisseur, qui, maître de l'espérance qu'il écrase, éteint bientôt

tout ce qu'il y a de céleste et de divin en nous.

C'est particulièrement sur les êtres faibles de caractère, puissants d'esprit et de passions, en butte aux grandes épreuves de la vie, qu'il établit son empire; l'être énergique lui fait subir bien des luttes avant de s'en laisser dominer : s'il l'accueille parfois dans ses tristesses, il finit par le rejeter au loin, fort du sentiment de sa puissance, qui survit toujours à celui d'un découragement momentané.

A quelques mois d'une exaltation désespérée qui jeta tour à tour madame de Spola dans tous les égarements de l'esprit, succédèrent un abattement et une prostration morale moins pénibles, peut-être, pour elle, mais effrayants pour ceux qui pouvaient la juger.

En vain sa vieille gouvernante, madame Réguein, essaya de l'en tirer, en rappelant son intérêt sur tout ce qui l'entourait : ses prières, ses raisonnements, ses suggestions ne purent agir sur un esprit flétri et malade ; de longs

jours se passaient dans une accablante inertie qui devait ramener tôt ou tard le désespoir et le malheur.

Combien de jeunes femmes, même de femmes mariées, comprimées par telles ou telles exigences de leur position, passent, ainsi accablées, une longue existence! Résignées en apparence, elles traînent péniblement leurs jours. Inutiles au bonheur de ceux qui les entourent!..... veuves des plaisirs qu'elles pourraient donner aux autres, leur vie est annulée!... et la société insouciante s'endort sur un tel désordre du classement des facultés.

CHAPITRE IX.

On remit un jour à madame de Spola un paquet cacheté dont l'écriture lui était inconnue. Elle l'ouvrit, et parmi différents papiers se trouvaient deux lettres : l'une de son frère qui, à la suite de la paix maritime, était parti depuis bien des années, comme marin, pour un long voyage; l'autre d'une main

étrangère. Elle ouvrit cette dernière, y cherha la signature, et fut long-temps à se rappeler, en y lisant *Auguste de Portel,* le jeune marin ambitieux, qui, à son début dans la vie, lors de son voyage aux Pyrénées avec sa mère, lui avait offert le premier son amour :

« Chargé d'un triste message, lui disait-il, je cède, Madame, à la promesse faite, à mon ami mourant, de vous adresser ses dernières volontés et ses adieux : vous les trouverez. »

Ange ne put continuer. Elle rejeta cette lettre, qu'elle voulait ne pas comprendre, et saisissant celle de son frère, qui renfermait quelques adieux inachevés, elle acquit la triste certitude de la perte qu'elle venait de faire. Edmond, blessé dans une escarmouche, n'avait survécu que quelques heures à ses blessures; il chargeait Auguste, son compagnon d'armes, d'annoncer cette nouvelle à sa sœur, et d'en adoucir la douleur.

Mais Ange l'éprouva tout entière; ce coup

inattendu, en lui enlevant le seul être auquel elle fût encore unie dans la vie, réveilla tous ses maux et leur donna une nouvelle intensité; elle apprit que même dans les voies de la vie la plus triste, il reste encore des souffrances imprévues : le bonheur a ses limites tracées et reconnues, mais la souffrance, comme les lanières de Carthage, s'agrandit et se multiplie en raison de nos moyens et de nos facultés.

Elle resta douloureusement affligée et uniquement occupée de ce nouveau malheur; ce ne fut que quelque temps après que, plus calme, et voulant revoir les papiers contenus dans le paquet adressé par Auguste, qu'elle acheva sa lettre et y trouva ce qui suit :

« Ne pleurez pas Edmond, Madame! la mort fut un bonheur pour lui, comme elle en serait un pour moi, car nos deux directions dans la vie avaient décidé de nos existences en les condamnant.

« Élevés à l'ambition et pour l'ambition, marins tous les deux par calcul, la marche générale des choses, en imposant la paix maritime à l'Europe, a forcément arrêté notre carrière.

« L'impossibilité d'arriver à la *gloire militaire* pour laquelle nous avions tout sacrifié, avait gâté notre vie, désenchanté notre avenir.

« Cette gloire ambitieuse et avide, qui nous avait sans cesse montré le pouvoir comme appas, nous abandonnant à moitié de la route dans laquelle nous étions lancés, nous a laissés sans force et sans espoir. Votre frère désenchanté voulait mourir... Unis par le même désir, nous poursuivions une même chance, elle s'est présentée : moins heureux qu'Édouard, je suis resté blessé et mutilé, et j'attends l'instant de rejoindre le seul ami qui, quoique bien tard, a jeté une lueur de tendresse sur ma vie sacrifiée en pure perte.

« Nos pères furent plus heureux que nous, Madame, la gloire leur fut permise : Bona-

parte en avait élargi les abords; leur volonté n'eut à redouter que la mort... Encore, cette mort était-elle l'enjeu accepté par tous. Noble enjeu! qui terminait la lutte, en laissant l'honneur aux deux partis... Alors la mère de famille pouvait sans crime imposer à ses fils la carrière de l'ambition; elle pouvait, volant toute leur gracieuse jeunesse, donner toutes les joies de l'enfant comme prix de son brillant avenir, comprimer sa vie naturelle pour lui en faire une supérieure, arrêter à l'avance sa direction, y sacrifier tout, liberté de l'enfance, bonheur de la famille, tendresses du cœur, faiblesses et confiances de l'ignorance, voluptés de l'insouciance, vous tous, biens inappréciables: la gloire pouvait tout acquitter!... Mais aujourd'hui, honte et malheur à l'enfant ambitieux! l'horizon s'est refermé avec la tombe du héros qui avait su donner à tous l'impulsion du grand! Cette impulsion reçue par nos pères a décidé de la direction

des fils, elle nous a tous perdus!.. Nourris de gloire, la gloire nous a manqué tout à coup.

« Une seule bataille se livre de nos jours, celle de l'or! lutte longue, clandestine et sournoise, dont la victoire tardive ne s'obtient qu'à un âge avancé. — Qu'est l'or sans la force? — Les facultés qu'il a fallu ployer ou laisser aux différentes étapes de la route obligée, manquent pour la jouissance des biens acquis; la vie se rétrécit en devenant positive, et l'homme se demande avec dégoût, si c'est là le paiement arriéré de ses vingt années de collége et d'étude, de ses vingt autres données à la société, en travaux, en soumissions, en fatigues? Le courage qui anima son enfance, l'ardeur de sa jeunesse, détournés ou usés, ne peuvent plus alimenter ses passions; elles sont éteintes sans lui avoir donné le bonheur... et pourtant sa vie est faite...

« Ces réflexions, Madame, ont souvent

occupé votre pauvre frère et moi... moi, que vous avez repoussé le jour où je vous offris ma destinée. Ce jour je m'en plaignis, j'ignorais alors que l'activité ambitieuse de mes rêves était un obstacle à notre bonheur mutuel.

« De tous les sacrifices faits à ma carrière, celui d'un attachement vrai fut le plus grand et le plus funeste. L'amour eût adouci mes regrets actuels, il les eût peut-être effacés. Une famille, des affections m'eussent fait un avenir que l'âge ne me permet plus de former. L'homme apprend trop tard qu'il ne doit à la société que la moitié de ses facultés, que l'autre part doit organiser le bonheur...

« Croyez-moi, Madame, harmonisez l'éducation de vos fils avec leur époque, non celle qui commence leur vie, comme il en fut fait pour nous, mais celle à laquelle ils doivent exister et devenir hommes.

« J'ignore quel fut votre destin ; j'observais, avec Edmond, un religieux silence à votre égard... Sans doute vous avez trouvé le bonheur : conduite ainsi que nous dans la voie ambitieuse, un homme supérieur a pu réaliser vos rêves en y joignant l'amour... une belle famille complète votre existence, et vous donnez peut-être un démenti aux dangers des directions ambitieuses...

« Continuez, Madame, à rechercher dans l'affection de l'homme de votre choix, dans la famille, dans la maternité, le seul bonheur réel de ce monde!... Il vous épargnera les tristes découragements qui ont flétri les dernières années de notre existence, celle de votre frère et la mienne. Je n'espère pas un de vos regrets... je n'oserais, Madame ; mais la bonté de votre cœur m'est garant d'une plainte que je vous demande d'emporter à ma dernière heure.

« Recevez..... »

Hélas!... s'écria douloureusement Ange, après la lecture de cette lettre, heureuse!... moi, heureuse!... il envie mon sort... Auguste, ce n'est pas une plainte que je vous envoie, mais toutes les miennes qui furent les vôtres... Ah!... que je suis loin du bonheur qu'il me prête... Oui, il a raison, harmoniser, jeune, la nature avec la société; mettre dans la vie, l'ordre des affections vraies et d'une position reconnue honorable; sanctifier les besoins naturels par les institutions légales; être épouse, mère, chef de famille; abriter ses plaisirs de jeunesse au toit qui protége l'âge avancé; marcher du même pas; aimer, vivre, mourir ensemble; donner au monde ce qu'il réclame de forme, à la nature ce qu'elle exige... telle est la vie! là seulement est le bonheur!.. Je l'ai mal compris. Victime d'une erreur qui a détourné mes facultés en leur donnant le change, comme Edmond, il me faudrait mourir! mais comme lui les

chances honorables me manqueront toujours... Oh! ma mère! ma mère!...

Un torrent de larmes se fit jour à ces mots et la soulagea. C'était la première fois qu'elle en versait depuis son arrivée; elles diminuèrent l'irritation de sa douleur.

CHAPITRE X.

Un événement ordinaire en soi arrêta le cours de cette triste disposition, et rendit à madame de Spola la vigueur d'âme qui lui était naturelle.

L'importance de la gestion de la terre qu'elle habitait, avait précédemment engagé M. de Spola à nommer pour régisseur un de ses fer-

miers, en la loyauté duquel il avait foi : cet homme, intelligent et honnête, avait répondu à sa confiance; mais sa gestion ne l'avait pas enrichi. Chargé d'une nombreuse famille, c'est avec peine qu'il était parvenu jusqu'alors à la maintenir et à l'élever.

Madame de Spola, devenue veuve, l'avait conservé dans sa charge; et, satisfaite de la manière dont il s'en acquittait, se débarrassait sur lui de tous les soins d'affaires, toujours nombreux dans une grande propriété.

Ce régisseur, par suite d'un accident, mourut subitement. Sa perte imprévue, en détruisant l'avenir de sa malheureuse famille, la jeta dans une suite de difficultés de toutes sortes.

Témoin du chagrin et des désastres de cette famille désolée, le sentiment de la pitié réveilla l'âme engourdie de madame de Spola, et la força de sortir de l'état d'absorption dans lequel elle était plongée.

Obligée, sous quelques rapports du moins,

de suppléer elle-même le régisseur qui venait de lui manquer, elle s'y prêta d'abord par générosité pour cette pauvre famille; puis, ce sentiment de générosité, ranimant son courage, lui fit retrouver la force de lutter contre sa destinée. Elle se mit résolument à la tête de la gestion de son bien, intéressa, pour ainsi dire, sa conscience aux intérêts de tous ceux qu'elle gouvernait, et se créa ainsi, dans la vie, un but vers lequel elle pût marcher désormais.

Grâces aux impérieuses nécessités d'une vie active, elle engourdit ses facultés par des occupations matérielles, imposa un devoir à chacune de ses heures, régla ses instants, se garrotta elle-même le plus qu'elle put dans les liens de la règle, déploya une activité, un ordre, un arrangement, qui devinrent à leur tour des exigences auxquelles il fallut se soumettre, et qui forcément entraînèrent et remplirent ses journées.

Vains efforts! l'âme s'étourdit et se détourne, le corps se fatigue, s'use et s'agite, l'esprit se détache du service des facultés intimes; mais elles restent toujours au fond de nous-mêmes, froissées, douloureuses, vivaces, envahissantes, et prêtes à reparaître au premier repos, à la première occasion.

Madame de Spola était le vivant exemple de ce combat qu'il lui fallait sans cesse recommencer. Durant le jour, au milieu de ses fermiers, de ses pauvres, de ses ouvriers, de sa vie active, elle n'entendait plus la voix intérieure qui lui parlait si tristement de sa destinée; mais quand la nuit arrivait, quand, seule dans ses appartements, elle reprenait le cours de ses idées naturelles, l'ennui, le dégoût, la lassitude de cette vie toute d'affaires l'accablaient!... elle se demandait si telle était réellement sa destinée, et si elle devait l'accepter ainsi?... Mais il fallait opter entre ce laborieux devoir, le vice ou le désespoir!...

Alors d'abondantes larmes se faisaient un passage, et le sommeil si chèrement acheté suspendait, par un accablement physique, ces tristes réflexions.

Ainsi s'écoulait cette vie qui eût pu être si belle!.... et, lorsqu'une bonne action disposait mieux son âme, ranimée par cet aliment, et rappelée de son inaction, elle s'agitait en elle, exaltait son esprit, ses idées; et le soir, seul moment ravi aux affaires, le sentiment de l'isolement lui devenait plus amer et plus cuisant; elle souffrait par le seul point qui lui était offert comme consolation : la pitié et la charité!

En proie à ces découragements, si un regard, un geste répété par les glaces lui rapportaient son image, s'attristant sur sa beauté solitaire, sur ses dons de la nature dont elle comprenait vaguement l'avantage pour le complément du bonheur, elle enviait le sort de la dernière des femmes aimées,... ou bien,

se complaisant à entrer dans toutes ses douleurs, elle les analysait, les mesurait, luttait, pour ainsi dire, avec elles, par la pensée, et finissait sa journée dans un impuissant désespoir.....

CHAPITRE XI.

Semblable à ces filles cloîtrées qu'aucun contact ne réveille, séparées qu'elles sont de tout, il eût fallu qu'Ange acceptât leur vie égoïste et matérielle, pour se sauver des souffrances qu'un seul de ses besoins satisfait devait donner aux autres. Mais cette existence, madame de Spola était trop éclairée pour

l'adopter dans toute sa rigueur, et son âme était trop riche et trop vierge pour la suivre dans la position où elle se trouvait.

Cependant son esprit ne pouvait se passer d'un but pour ses actions, et à aucun prix elle n'eût accepté cette vie d'affaires que sa fortune n'exigeait pas, si l'occasion qu'elle lui offrait de répandre le bien autour d'elle, n'en eût adouci l'excessive amertume. Dans les contacts avec ses comptables, elle jugeait ceux qu'il fallait aider, soutenir, encourager : à celui-ci elle donnait, à celui-là elle faisait des avances, veillait et se chargeait des enfants pauvres, pour lesquels elle établit une école, se rappelant avec tristesse toute l'influence de l'éducation sur le bonheur... et tout ce qui avait manqué à la sienne.

Quelquefois la vue d'un bon ménage villageois, en renouvelant ses regrets, ajoutait à ses peines!... Souvent, en voyant la force brutale employée contre la faiblesse dans une

union mal assortie, témoin du despotisme cruel de l'homme sur la femme, lorsque l'un ou l'autre, ou tous les deux, ne se comprennent pas ou ne sont pas en rapport, elle se félicitait de la résolution qu'elle avait prise d'éviter ce lien dangereux; et mesurant la différence des maux qui en dérivent dans chaque classe, elle retrouvait partout la même dose de souffrance.

La philosophie s'empara peu à peu de son âme, mais cette philosophie, dont nous avons déjà parlé, qui porte au *bien* pour l'amour du *bien*, et non par le sentiment égoïste d'une récompense future; elle trouva en elle, non la tranquillité et le bonheur qu'exigeaient les dons naturels qu'elle avait reçus de Dieu, mais la force de vivre au jour la journée pour supporter cette triste existence, pour persister dans ce dévouement rétréci et borné à l'aumône, si peu en rapport avec ses moyens, avec ses facultés, et qui n'eût pu avoir de dé-

veloppement complet chez cet être supérieur, qu'après avoir été préalablement illuminé par l'amour.

Car chaque être, selon ses facultés intellectuelles, a sa part faite dans la masse immense des bonnes œuvres. Il ne faut pas croire que Dieu ait mis en nous l'intelligence sans discernement. La parole n'a pas seulement été donnée pour la tribune, la poésie pour l'accord du rhythme, le génie pour le progrès des arts et de la politique, la beauté pour plaire et charmer, l'or pour briller. — Non. — Un autre but tout divin se rattache encore à ces avantages. — L'appui du fort au faible, l'abnégation en vue de l'humanité, les sacrifices chrétiens, la charité de l'apôtre, le dévouement du Christ!... à l'être intelligent et fort.

A l'homme éloquent, la parole qui éclaire, qui charme, entraîne et console!

A l'être beau et pur, l'amour qui réveille et

retrempe l'âme, l'attire vers la foi, vers la religion et qui élève en appuyant...

Mais l'aumône, l'aumône du riche au pauvre, à celui qui n'a que des richesses financières, à celui que Dieu n'ayant pas appelé à de grandes jouissances, n'a pas, non plus, réservé à de grands sacrifices!

CHAPITRE XII.

Des jours, des mois se passèrent ainsi pour madame de Spola ; puis l'année s'écoula, et ses facultés, domptées par l'habitude, s'engourdirent peu à peu.

Ce n'était pas du bonheur qu'elle éprouvait, mais sa vie était calme ; le sentiment de charité qu'elle nourrissait lui faisait un but qui,

tout médiocre, tout incomplet, tout imparfait qu'il était pour sa vie, l'aidait néanmoins à la supporter.

Pourtant encore, si, comme la pierre qui tombe dans l'étang et le trouble momentanément, une belle action, un malheur dont elle était le témoin, une émotion quelconque atteignait la tranquillité stagnante de sa vie intime, tous ses sentiments réveillés s'animaient à la fois, bourdonnaient dans son sein, et lui apprenaient par leur déchaînement que, n'ayant point réussi à les éteindre, ils étaient encore à redouter ; elle reprenait alors avec plus d'ardeur ses occupations ordinaires et s'étourdissait par les exigences continuelles des intérêts des autres.

Un jour, obligée de se rendre, à heure dite, à la ville voisine pour une affaire de l'un de ses fermiers, un détail d'intérieur retenant momentanément ses chevaux et son cocher, elle fut forcée de prendre la voiture publique,

qui passait sur la grande route à laquelle aboutissait l'avenue de son château. La matinée était belle, madame de Spola, accompagnée de son domestique, prit place, elle quatrième, dans l'intérieur, bien décidée à n'avoir avec ses compagnons de route, qui lui parurent trois hommes assez ordinaires, d'autre rapport que celui d'une politesse relative à sa position actuelle. Elle s'établit dans un coin, et se recueillant, elle s'organisa pour suivre en idées les détails de l'affaire qui l'amenaient à L.....

La voiture cheminait ainsi depuis plusieurs heures, lorsque le cheval porteur, s'abattant dans une descente, mit le postillon en danger. A l'instant tous les passagers descendirent et s'empressèrent, plus ou moins, pour lui porter secours; mais l'attelage, effrayé, à la fois arrêté par les guides et poussé par la voiture, s'agite, rue et menace quiconque ose s'en approcher; un cheval mutin, se mêlant

dans les rênes, ajoute à ce désordre. En vain les passagers, aidés du conducteur, s'approchèrent et tentèrent de délivrer le postillon qui étouffait sous son cheval abattu ; leurs efforts furent sans effet ! Repoussés par la crainte d'un danger réel, ils reculèrent aussitôt.

Cette position se compliquait par chaque minute d'attente et devenait effrayante, lorsqu'un des voyageurs, celui que le hasard avait placé vis-à-vis de madame de Spola dans la voiture, se dévouant tout à coup par un élan incalculé du cœur, se jeta sous le brancard au risque d'être écrasé si la voiture eût remué, et avec une adresse, une agilité que l'oubli entier de lui-même et la puissance d'un noble sentiment pouvaient seuls donner, coupe l'arrêt principal, aide le postillon, le relève, s'esquive en passant sous le ventre d'un des chevaux rétifs, et reparaît sain et sauf aux yeux des spectateurs effrayés.

Pour lui, tout aux dangers qu'avait courus

le malheureux postillon, il ignorait ceux qu'il venait d'affronter ; encore plein du sentiment qui le domine, il se fait aider, et en moins de quelques minutes, l'équipage sauvé et remis en état, permet aux voyageurs de reprendre leur place et de continuer leur route.

Ange avait passé de la crainte à l'anxiété la plus vive, à la vue de cette chute dont les résultats facilement saisis par l'imagination, pouvaient être si horribles ; le dévouement de l'étranger lui parut sublime : il allait à son âme, elle le comprit! et cet homme, sur lequel elle n'avait pas daigné jeter un regard en entrant dans la voiture, prit à l'instant même, dans son esprit, une immense supériorité. Elle le regarda alors ; il lui sembla beau, animé qu'il était par les expressions de l'âme et des nobles passions. Sa taille, moyenne et bien prise, accusait un homme de trente à trente-cinq ans ; sa mise était simple, mais noble, et tout en lui, ordinaire au

premier aspect, dénotait cependant à l'examen une grande distinction.

Le calme de tout son être, après une telle action, en prouvant combien elle lui était naturelle, l'agrandissait encore. La simplicité qu'il y mit, et qu'il conserva, accusait que l'amour-propre n'y avait pris aucune part; ce dévoûment était instinctif et l'élan d'une belle nature.

Après s'être assuré que le postillon n'avait aucun mal, il reprit tranquillement, avec la place qu'il avait dans la voiture, le fil de ses idées et de ses réflexions rompu par cet événement. Madame de Spola, entraînée par l'émotion qu'elle éprouvait, et désireuse de connaître cet homme étonnant, lui adressa la parole et lia conversation avec lui.

— Votre action a sauvé ce pauvre postillon, Monsieur, lui dit-elle, mais vous avez bien généreusement couru de grands risques.

— Il n'y avait pas à balancer, Madame : une minute de plus, sa perte était certaine.

— Mais la vôtre pouvait s'en suivre.

— J'avais une chance de plus que lui, j'ai dû risquer... Tout le monde l'eût fait... Je n'ai même pas l'honneur d'une égratignure pour mentionner ma victoire et la rappeler, — ajouta-t-il en jetant sur lui un regard légèrement curieux.

— C'est nous qui la garderons en souvenir, Monsieur, comme une des plus belles actions dont nous ayons été les témoins.

— Et dont il ne faut plus parler au risque de l'user, Madame, — ajouta-t-il avec une intention marquée de détourner la conversation; puis lui donnant un autre cours, il entraîna madame de Spola dans des remarques, des réflexions assez intéressantes pour captiver complètement Ange jusqu'au moment de leur arrivée.

En reconnaissant qu'elle avait rarement

rencontré un homme aussi distingué, elle désira le revoir, et lui demanda son nom.

Apprenant qu'il habitait momentanément les environs de son château, elle l'invita à venir l'y voir.

CHAPITRE XIII.

Le retard qu'avait causé l'événement survenu en route, obligea madame de Spola de presser ses affaires afin de pouvoir les achever avant la nuit. Son cocher étant venu la chercher, elle repartit assez tard.

En rentrant chez elle, fatiguée de la journée qui venait de se passer, elle monta dans

son appartement, se dégagea de sa toilette de voyageuse, s'établit devant le feu, que la fraîcheur de la soirée, à ce moment de l'année, rendait nécessaire.

Elle parcourut des lettres qu'on venait de lui remettre, et n'y trouvant rien d'intéressant, s'occupa, pour passer la soirée, à feuilleter les ouvrages périodiques qu'on venait de placer sur sa table.

Pendant assez long-temps elle lut sans comprendre : son esprit était en proie à une distraction involontaire; elle retournait des feuilles, elle lisait des mots, ou répétait des phrases sans s'y intéresser, peut-être sans les comprendre.

Enfin et comme par hasard cette distraction cessa; les yeux de madame de Spola étaient tombés sur un article véritablement remarquable. L'élévation des pensées, et la manière dont elles étaient traitées annonçaient une supériorité réelle. Cet article répondait aux idées

philosophiques de madame de Spola sur la société, sur le but élevé et divin qu'on devait assigner à sa marche, sur les réformes à faire, sur la destination et les faiblesses de l'humanité.

Qui n'a pas éprouvé l'espèce d'étonnement instinctif, de satisfaction consciencieuse que l'on éprouve lorsqu'en parcourant un ouvrage on retrouve l'auteur parfaitement d'accord avec ce que l'on sait et ce que l'on pense soi-même : des idées pareilles, un développement identique, une marche, des conclusions toutes semblables à celles que l'on aurait suivies ou tirées des mêmes sujets. C'est une reproduction de soi-même à laquelle on assiste ; on voit, pour ainsi dire, agir et formuler son esprit comme on le verrait passer dans une glace fidèle, et l'on se sent une affectueuse sympathie pour l'auteur et l'ouvrage qui vous ont ainsi reproduit. Par malheur ce plaisir est rare, malgré le grand nombre d'écrivains de tous

genres, que produit notre époque. Madame de Spola l'éprouva, et s'y livra long-temps avec une sorte d'entraînement rêveur; puis se laissant aller au travail que cette lecture imposait à son intelligence, elle suivit le cours de ses propres idées réveillées par le contact de cette image d'elle-même; et laissant tomber la brochure sur ses genoux, elle s'enfonça dans son fauteuil pour mieux jouir de la rêverie qui naissait en elle...

Douce rêverie! besoin de tout être qui pense! vous ranimiez les forces de son esprit et rendiez la souplesse et la vie à son intelligence. Combien d'êtres ont passé dans la vie qui n'ont connu que vos joies, qui n'ont été bercés et soulagés que par vos songes, que par vos indépendantes illusions. Vous prolongez la patience du prisonnier en trompant ses ennuis; la femme délaissée vous doit quelques heures de repos et d'oubli; l'enfant vous aime, l'homme mur vous cherche en-

core, il a besoin de vous, et la vieillesse n'est si triste que parce qu'elle ne peut plus connaître vos bienfaisantes douceurs.

CHAPITRE XIV

Éclairée par une seule lampe qui, placée sur une petite table près d'elle, lui renvoyait une abondante lumière et laissait le reste de l'appartement dans l'ombre, madame de Spola, en proie à de nouvelles idées, à moitié déshabillée, couchée dans un large fauteuil, ses jolis pieds étendus, l'œil fixe, une main ma-

chinalement occupée à retenir la brochure sur ses genoux, l'autre négligemment jetée sur le bras de son fauteuil, avait dans toute sa personne une attitude rêveuse qu'elle garda bien long-temps, et que semblait prolonger le silence dont elle était entourée.

Tout à coup elle s'aperçut qu'elle n'avait pas même cherché quel était l'auteur dont les idées sympathisaient si bien avec les siennes : elle feuilleta rapidement la brochure, et tout au bas d'une page de la fin du dernier chapitre, elle lut un nom qui ne lui était pas inconnu, parce qu'il était entouré de quelques réputations littéraires, mais qui lui rappelait confusément quelques autres idées, ou quelques autres rapports d'une autre nature ; et presque aussitôt, en pensant à ce qui s'était passé dans la matinée, elle se souvint que le nom était précisément celui de son compagnon de route, celui qu'il lui avait dit le matin en la quittant :

— Serait-ce donc lui, — se dit-elle? — Et ses idées, abandonnant la sphère philosophique, formèrent mille suppositions diverses. — Comment ne l'avait-elle pas distingué?... Comment n'avoir pas mieux profité de cette rencontre. — L'esprit se trouve toujours tant d'habileté, d'à-propos, de soudaineté, dès que l'occasion où il est de les employer est passé. Madame de Spola finit par croire qu'une ressemblance de nom l'abusait. Seulement elle se promit, si le voyageur remplissait la promesse qu'il lui avait faite de venir chez elle, d'éclaircir ce doute et de savoir si c'était en effet de lui qu'il s'agissait.

Cette soirée fut une des plus douces que madame de Spola eût passées depuis long-temps. Son esprit avait repris une sorte d'essor sans que cette excitation nouvelle réveillât douloureusement son cœur, sans toucher à ses plaies habituelles. Il lui sembla même que la tranquillité tant désirée lui apparaissait. Elle se

sentait ou se croyait plus calme, et dans cette confiance elle s'endormit ; ses rêves redevinrent ce qu'ils étaient jadis dans sa jeunesse lorsqu'elle était émue par de riants espoirs. — En étaient-ils donc d'inconnus et d'éveillés en elle? — Ils la ramenèrent à ses premières années de jeunesse et de monde. Elle revit sa mère, ses brillantes fêtes d'autrefois. Elle y porta l'exaltation du plaisir qu'elle y avait éprouvé jadis... Madame de Spola s'y trouvait aussi.... Il l'encourageait... la flattait... Elle était heureuse, et, au milieu de tous, un autre homme, sur le bras duquel elle s'appuyait, partageait cet entraînement d'esprit et de succès.

Cet homme, elle le connaissait depuis longtemps, ils étaient unis tous deux... Le vague du rêve l'empêchait d'approfondir par quels liens; mais quoiqu'il lui semblât qu'elle quittait souvent cet homme, lorsqu'elle le retrouvait, une sorte d'intimité semblait toujours établie entre eux. Elle crut le retrouver au milieu

des champs, dans le parc d'une terre de sa mère qu'elle avait habitée autrefois... Là le même homme l'attendait encore... Des allées les séparaient; mais ils se rejoignaient, se parlaient, se retrouvaient encore... Puis le rêve se dissipait, devenait confus ou s'éteignait dans un profond sommeil; et, lorsqu'au matin, le jour vint surprendre madame de Spola, il l'éveilla pleine d'une ravissante disposition d'esprit.

En cherchant à réunir ce qui lui restait des souvenirs fugitifs de ses rêves, elle reconnut que l'homme qui y avait eu tant de part, n'était autre que le voyageur de la veille; elle sourit en elle-même de la bizarrerie d'idées que produit le sommeil, et se leva plus vive, plus agissante, et moins triste qu'elle ne l'avait été depuis Paris.

— Suzette, — dit-elle, — il faut arranger ma chambre, je la trouve vilaine ainsi : ne serait-il pas possible de changer ces meubles

de place et de lui donner plus de grâce, plus d'élégance.

— Si, vraiment, — dit Suzette; — mais comme madame n'y a jamais fait attention qu'aujourd'hui, et ne voulait pas me répondre lorsque je lui en faisais faire la remarque, je n'avais pas osé le prendre sur moi.

— Eh bien, ma chère Suzette, je te donne plein pouvoir, — dit Ange gaîment; — change tout cela, garnis ces jardinières de fleurs... Fais-moi de la coquetterie... autrefois je l'aimais... tu sais bien.

— Oh! oui! — dit Suzette, — et alors, madame était bien plus gaie que maintenant; elle me permettait de la parer, de la coiffer... Ses beaux cheveux arrangés lui allaient si bien!... Que je regrette chaque jour que madame ne veuille plus m'en laisser le soin, et qu'elle préfère rester ainsi négligée... Non pas que madame soit mal ainsi... — reprit-elle, — mais... l'autre coiffure allait si bien!

— Vraiment, Suzette, tu trouves?

— Si madame voulait seulement me laisser la coiffer aujourd'hui, elle verrait elle-même la différence... Ce serait bientôt fait... Et d'ailleurs les cheveux de madame en ont besoin; madame est toujours si pressée pour sa toilette actuellement, que je la néglige beaucoup.

En disant cela, Suzette, qui avait commencé à dénouer les cheveux de sa maîtresse, fit si bien qu'elle obtint la permission désirée; en quelques minutes, madame de Spola reprit cette grâce d'atours qu'elle avait perdue complètement, et à la grande joie de Suzette, elle fut obligée de reconnaître que le talent de sa femme de chambre l'avait réellement embellie.

Mais à quoi bon? — Ne lui fallait-il pas reprendre le fil de ses affaires ordinaires, s'en occuper tout le jour: seulement elle y porta plus de liberté d'esprit, plus de courage qu'elle ne s'en était trouvé encore.

Elle s'occupa de quelques détails intérieurs, donna des ordres pour l'arrangement du service et des appartements, choses complètement négligées jusqu'alors. Il semblait qu'un intérêt inconnu renouât sa vie à un espoir, qui, tout vague et tout incomplet qu'il était encore, agissait cependant instinctivement en elle.

Quelques jours se passèrent ainsi. Ange se félicitait, croyant avoir reconquis la tranquillité, à force de courage et de persévérance.

L'avenir devait lui apprendre que ce changement avait un principe caché, et qu'elle n'en n'avait pas fini avec le malheur.

CHAPITRE XV.

Un matin que madame de Spola se trouvait plus libre d'affaires que de coutume, elle descendit dans le parc, simplement mais élégamment vêtue en négligé de campagne, toujours gracieuse et toujours jolie, même ainsi.

Elle se promenait depuis environ une

heure, attendant la cloche du déjeûner, pensant à la singularité de la rencontre qu'elle avait faite dans la voiture de L..., et au désir qu'elle avait de s'assurer si réellement M. Georges Savenay était le même que l'écrivain savant et connu dont elle avait tout récemment retrouvé le nom, lorsque l'un de ses gens vint lui annoncer l'arrivée d'un étranger qui demandait à avoir l'honneur de la voir.

L'étranger marchait sur les pas du domestique; Ange le reconnut d'abord.

— Bonjour donc, — dit-elle vivement et en allant à sa rencontre, — soyez le bienvenu. Je commençais à craindre que vous ne m'eussiez tout-à-fait oubliée. Je n'eusse pas eu droit de m'en plaindre, mais je l'eusse regretté.

— L'oubli ne peut vous atteindre, Madame, — répondit M. Georges Savenay (car c'était lui-même): — celui qui vous a entendue ne sau-

rait vous oublier jamais, et si quelqu'un en ce monde en était capable, ce ne serait assurément pas moi... je ne suis pas encore ennemi de moi-même à ce point... Les femmes sérieusement aimables, c'est-à-dire aimables dans les choses sérieuses, sont si rares que c'est plus qu'une bonne fortune d'en rencontrer, surtout pour les hommes qui, comme moi, vivent dans le mouvement de l'esprit et du cœur.

— Vous êtes donc réellement l'auteur de ces articles si remarquables qui nous aident, nous aussi, à passer nos longues soirées? — dit madame de Spola, — je suis heureuse de le savoir.

Et de sa voix la plus douce, de son accent le plus flatteur, avec une simplicité si charmante que la coquetterie y perçait à tout moment, elle lui conta comment elle avait lu son dernier article, le plaisir qu'elle y avait trouvé, la curiosité qu'avaient fait naître en elle

et la nature de l'ouvrage et la ressemblance de nom; elle lui dit même le désir qu'elle avait eu de le revoir. Tout cela était naturel, facile, sans apprêts, une vraie causerie de promenade, une causerie qui rapprochait les esprits, qui mettait les cœurs en confidence.

Georges n'aurait pu dire ni comment, ni pourquoi; mais lorsque cette promenade s'acheva, il se trouva non seulement en relation avec madame de Spola, mais presque en intimité avec elle.

La supériorité de Georges n'intimida point Ange; là où il y a une supériorité reconnue, là où personne ne peut nier la hauteur des vues, la puissance de moyens et d'intelligence, la lutte cesse et fait place à la confiance. Il n'est plus question d'amour-propre, parce qu'il n'y a plus de chance pour lui; la rivalité s'éloigne, on sent sa place, ou, ce qui est plus rare, on la prend. L'esprit, même le plus ambitieux, soumet ses pensées les plus har-

dies sans prétention ni défiance. Les définitions si difficiles, et toujours si insignifiantes lorsque l'habitude d'un grand travail n'a pas rendu nos idées bien nettes, cessent de devenir nécessaires; près de l'homme supérieur, une indication suffit. Il saisit tout, développe tout. La confiance naît, l'esprit devient un lien commun, un langage particulier, les intelligences s'entendent, s'excitent : on a réellement plus de moyens.

Semblables aux métaux divers, jetés séparément dans les fourneaux où ils bouillonnent, et qui, modifiés par l'ardeur du feu, se confondent et reviennent réunis, nos pensées prennent une nouvelle force en passant par l'imagination d'un homme supérieur. Alors nous croyons être pour quelque chose dans ses idées, nous nous plaisons à en entendre l'expression; et il est rare qu'on s'éloigne, mécontent de soi, des personnes dont l'esprit est fécond et l'intelligence élevée.

Il est encore une autre raison par laquelle l'homme supérieur séduit et plaît généralement quand il veut être aimable, c'est qu'il est en général simple, naturel et bon, et que distinguant habilement le côté vers lequel l'esprit a le plus marché, il y dirige la conversation et vous place ainsi de suite dans la disposition la plus favorable pour la causerie. Il vous donne tous vos moyens, et finit toujours par vous en trouver, car il n'est pas d'intelligence tout-à-fait inculte, d'esprit qui n'ait été jamais réveillé par une passion quelconque. Que ce soit l'amour-propre, l'intérêt, l'ambition ou la tendresse, l'effort a été plus ou moins tardif, le réveil de l'âme plus ou moins fructueux; mais chez chacun de nous il y a un caractère particulier que l'on peut découvrir, une originalité qui plaît à l'observateur et qui explique comment l'homme supérieur ne dédaigne pas les rapports avec des inférieurs. Ce sont pour lui des mines

qu'il fouille, pour apprendre l'humanité, et auxquelles se rattache un des moyens du grand mobile de sa vie : la science!

CHAPITRE XVI.

Ange, avec autant d'élévation dans les idées que M. Savenay, avait moins que lui l'étude et l'acquis qui les développent; il restait donc près d'elle, dans son rôle d'homme instruit, sérieux, profond, la dirigeant et la protégeant encore. C'était pour lui un attrait qui flattait son amour-propre et l'intéressait

puissamment. Il reconnaissait que cette jeune femme était une de ces rares créatures jetées dans la vie, par Dieu, et marchant, par une voie ignorée, vers un but qui nous est inconnu. L'originalité de ses aperçus, comme femme, aperçus si différents de ceux des hommes, éclairait d'un nouveau jour les questions que Georges croyait avoir approfondies. Elle leur donnait un charme piquant qui rendit aussi attachante que vraie cette première conversation prolongée pendant le déjeuner, et renouvelée ensuite durant une longue promenade.

La beauté des sites qu'ils rencontraient en parcourant le parc frappait les yeux de Georges. Il ne pouvait s'empêcher de témoigner son admiration, et ses exclamations interrompaient parfois madame de Spola; mais habituée à ces aspects, et beaucoup moins préoccupée du paysage que de ses idées, elle souriait en continuant :

Cependant, au retour, elle fit remarquer

la première à Georges, avec un sentiment presque orgueilleux, un point de vue dans lequel son château se trouvait placé de la manière la plus pittoresque.

La mer apparaissait à l'horizon avec son étendue immense; de l'autre côté, un rideau de forêts bornaient la vue et faisait, en quelque sorte, pendant au château; il présentait à l'œil un aspect grandiose que l'on trouve rarement aussi complet dans son ensemble.

Georges en fut saisi d'admiration! et prétendit qu'aucun lieu du monde ne serait plus propre à l'inspiration.

Ce fut un prétexte qu'Ange prit pour essayer de le retenir; elle l'engagea à passer quelques jours chez elle, lui offrit d'envoyer chercher ses papiers, lui promettant la plus entière liberté.

Ne me refusez pas, — ajouta-t-elle : — je veux immortaliser mon habitation en y rattachant le souvenir de la date d'une de vos pro-

ductions; tout le jour vous serez libre, le dîner seul nous réunira, et, quant à la soirée, je n'exige rien que ce que vous voudrez bien me laisser de temps, soit en lectures, soit en causeries.

— Mais tout, Madame, à la condition que vous voudrez bien me donner votre avis, répondit M. Savenay.

Il accepta... et, dès l'instant, établi sur un tertre abrité par un arbre aussi ancien que ceux qu'on ne retrouve plus guère qu'en Bretagne, il commença, sous les yeux, sous l'inspiration de la jeune femme, son premier travail, esquissant rapidement au crayon et sur un carnet de voyage, quelques-unes des idées que venait de réveiller sa conversation avec madame de Spola, et que la vue de ce beau site développait encore.

CHAPITRE XVII.

Ange retourna à ses habitudes ordinaires, donna des ordres pour le séjour de M. Savenay, heureuse d'avoir pu le retenir chez elle.

La conversation qu'elle venait d'avoir, en lui donnant la mesure des moyens de Georges, lui avait permis d'entrer dans une sphère de

sentiments trop élevée et trop large pour naître chez un homme ordinaire.

Il existe dans le rapprochement des âmes, dans l'intelligence des esprits, de certains points de contacts qui, durant de longues années, demeurent inconnus parce qu'on ne les a jamais approchés, devinés peut-être. Mais un jour arrive où quelques paroles échangées, des impressions pareilles, une émotion commencée, les éveillent tout d'un coup. C'est ce qui venait d'arriver pour Ange. La solitude des champs, le hasard, un destin caché peut-être, lui avaient permis de sentir l'existence de ces contacts; un ensemble de circonstances particulières les lui avait révélés; ces circonstances, le monde ne les lui eût jamais offertes. Le monde a d'autres lois, la nature y est trop sur ses gardes et les convenances trop étudiées. Elle avait peut-être déjà passé près de cet homme sans le deviner, sans le voir même, et quelques heures écoulées sous l'impression

de cette belle nature les avaient plus mêlés à la connaissance véritable l'un de l'autre, que ne l'eussent fait les rapports insignifiants d'une longue vie du monde.

Il est vrai que la solitude où ils se trouvaient, le pays qui les entourait était la Bretagne, et la Bretagne en un de ses points les plus isolés; là, il était permis d'oublier et le monde, et la société, et les usages, et de redevenir soi.

En face de cette nature vive, ardue, le luxe, les nécessités, les vices des grandes villes disparaissaient. Devant la misère de ce peuple grossier, malheureux et courageux, pour lequel la société a encore fait si peu, la philosophie débordait l'âme de tous côtés, et lui arrivait également par les souvenirs de cette terre souillée de sang guerrier, par celui du despotisme seigneurial au moyen-âge, par la difficulté de la vie actuelle, par les restes druidiques, féodaux, étrangers, par la bizar-

rerie de mœurs, la richesse et la diversité du paysage.

Ces aspects, ces souvenirs, frappaient l'imagination, émouvaient l'âme, la ramenaient à ses instincts primitifs et la forçaient, en quelque sorte, à déployer toute sa puissance. C'est à ces impressions qu'Ange devait d'avoir reconnu ou deviné les rapports qui existaient réellement entre elle et Georges.

Ce premier pas fait, elle se promit les jours suivants d'étudier son caractère, et, si cette étude était satisfaisante, si les défauts n'étaient pas de nature à balancer les avantages qu'elle venait de lui reconnaître... Ange n'acheva pas... mais on eût pu poursuivre dans ses idées une longue suite d'espérances et de projets.

— Qui connaît, — se disait-elle, — et qui peut juger les desseins et les ressources de la Providence? Ce n'est qu'au milieu des grandes scènes de la nature, que la nature

pouvait se reproduire pour moi; ma retraite était le chemin qui devait me conduire au bonheur!... Ce que j'ai pris pour de la raison, en me décidant à quitter le monde, n'était peut-être qu'un instinct... Savons-nous jamais quelle main tient les rênes qui dirigent nos volontés?... Le malheur, un malheur de tous les jours, de toutes les années, n'est pas la condition humaine... non, il y a des revers, il y a des douleurs; mais il y a de certains intervalles, des phases limitées, pour servir d'épreuves à la vie et à la raison.

C'est ainsi que son âme desséchée renaissait à l'espoir... L'être heureux voit tout s'éclaircir : tout semble se faciliter et s'épanouir autour de lui... La foi!... c'est déjà le bonheur! L'âme élevée a besoin de reconnaissance.

CHAPITRE XVIII.

Rien ne vint contrarier l'opinion première qu'Ange avait conçue sur Georges Savenay. Ses espérances, de vagues et d'insaisissables qu'elles avaient été d'abord, commencèrent à devenir plus positives. Les désirs que formaient son cœur influencèrent sa raison. Seule, et vivant depuis long-temps de regrets

et de contrainte, elle se laissa aller bien vite à changer ses regrets en espérances. Elle crut qu'il lui serait encore possible d'animer sa vie par des affections; son âme, qui n'osait pas encore s'ouvrir à l'amour, s'ouvrit insensiblement à l'émotion qui le précède, à la confiance qui l'accompagne.

Ange fut étonnée de trouver tout à coup la vie plus facile.

Les rigoureux devoirs auxquels elle se livrait lui semblèrent plus légers. Elle portait à toutes ses occupations un intérêt, une activité, une intelligence qu'elle ne s'était jamais connus.

Tout avait pris pour elle un but, tout semblait s'expliquer et se classer dans sa vie. Son cœur et son esprit se trouvaient dans une sorte d'harmonie et d'accord, qui lui étaient doux. Elle rentrait par le bonheur dans une des voies de la société, et sa raison consentait à payer ce bonheur par des devoirs

qui devenaient le gage de ses félicités nouvelles.

L'homme n'est injuste envers la société qu'alors que cette société est injuste à son égard, que lorsqu'elle ne lui donne rien en échange de ce qu'il lui apporte, que lorsqu'en le soumettant aux règles convenues dont elle a environné sa vie, elle ne lui procure ni satisfaction ni même le développement complet des facultés qu'elle fait agir en lui.

L'ennui, cet horrible compagnon des jours de madame de Spola, disparaissait; l'ennui, qui se fait sentir en nous dans l'insuffisance ou le vide de la vie intellectuelle, est à l'esprit ce que la paresse est au corps : un engourdissement qui énerve et rend impropre à tout.

A mesure que les jours se passaient, Ange était étonnée de juger, de voir, de sentir avec calme et modération : c'est que l'harmonie se rétablissait peu à peu entre elle et les choses

extérieures, entre les besoins de son cœur et ses espérances, et que déjà s'affaiblissait, toute prête à disparaître, l'exaltation passionnée que le malheur avait créée en elle.

L'exaltation est à l'esprit ce que la fièvre est à la santé, un état maladif, une surexcitation de force ou de faiblesse, déplacées l'une et l'autre et agissant hors des conditions naturelles. Or, l'âme est, tout autant que le corps, exposée à ces situations anormales : seulement, comme les lois de l'équilibre de l'âme sont plus délicates que celles du corps, elle souffre davantage quand cet équilibre se dérange. La douleur devient plus vive, l'excitation plus forte et plus lente à guérir.

Tout ce qui dérive de l'âme a des résultats extrêmes. Plus les jouissances nobles et pures donnent de joies à l'être capable de les ressentir, plus est vive la souffrance qui résulte de la privation de ces jouissances, et

plus est dangereuse cette exaltation passionnée qui naguère encore aigrissait et dévorait la vie de madame de Spola. Dans une nature moins généreuse, elle eût produit des passions désordonnées.

Cette exaltation, trop commune de nos jours, menace à chaque instant la tranquillité de la société.

Peut-être au lieu de la poursuivre, de blâmer, d'en enchaîner tous les effets, la société devrait-elle faire quelques efforts pour diminuer les difficultés de la vie individuelle, en mettant plus d'accord entre certains usages, et les exigences de certaines positions; en donnant aux facultés qui forment et nourrissent cette exaltation dangereuse un cours, un aliment, un but avoué. Ce serait là un noble but! mais ceux qui nous gouvernent semblent ne pas vouloir comprendre les nécessités de l'époque; ils croient, en continuant à marcher dans la

route déjà vainement battue, étouffer en les cachant des souffrances que la société désavoue, parce qu'elle les repousse. Comme si ce qui dérive de l'âme était soumis à la puissance humaine, comme si ces mouvements, ces besoins, ces désirs, qui nous viennent d'en haut, pouvaient s'arrêter devant les institutions immuables, alors que tout se modifie!

Madame de Spola s'occupait peu de ces questions théoriques : toute au bonheur de sa nouvelle position, elle laissait les systèmes à ceux qui, n'ayant pas de présent, vivent dans l'avenir. Elle n'était plus seule, isolée; les lois, les mœurs, l'ordre établi, elle acceptait tout; tout s'expliquait, tout pouvait favoriser et protéger la situation nouvelle qu'elle entrevoyait.

Ange ne concevait de l'amour que l'amour pieux et tendre d'un époux; elle y rattachait son bonheur de femme, ses désirs de mère;

elle rentrait, par l'espoir de ce bonheur, dans les douceurs de l'affection, et revenait ainsi aux devoirs légitimes, aux lois qui les protègent, à la société qui les estime et les honore. Ce qu'il y a d'admirable quand le cœur est véritablement ému, c'est qu'il agrandit et ennoblit toutes nos passions. L'exaltation d'Ange n'était plus pour elle un tourment, mais un mouvement de l'âme auquel elle se livrait sans contrainte; l'exaltation que donne le bonheur rend propre à tout, double nos forces, et prépare aux grandes choses!...

Heureux serait le siècle qui saurait diriger cette exaltation, vapeur nouvelle qui pourrait conduire si rapidement et si droit dans le chemin de la vie, force inconnue encore, mais toute puissante!

CHAPITRE XIX.

Le commencement des passions tendres a le caractère du bonheur. Madame de Spola sentait ce bien-être, ce calme qui naît avec la sécurité de l'avenir et la satisfaction du présent; tout renaissait autour d'elle, ou plutôt elle renaissait elle-même.

La femme aimée, unie à l'homme qu'elle

aime, éprouve, après quelques années, cette même quiétude; dégagée de désirs, de passions, d'ardeurs, elle s'assure sur ce qu'elle inspire et sur ce qu'elle éprouve; l'avenir lui semble paisible, et sa vie est légère et tranquille.

Indifférente, jusqu'alors, à toutes les occupations de femme, aux détails d'intérieur de ménage, d'ouvrages à l'aiguille, Ange s'était étonnée de ne pouvoir s'y astreindre; elle n'y trouvait aucune distraction. Dans ses jours de découragement, elle s'en accusait comme d'une imperfection. Lorsque ces petits détails se rattachèrent à un but, ils prirent tout à coup un intérêt pour elle; la table, le service, l'art du luxe (car le luxe est aussi un art), celui de la toilette, de la parure, lui devinrent importants : elle comprit l'influence des plus petits objets sur les sentiments dans la vie intérieure.

C'eût été curieux de voir cette femme na-

guère si sérieuse, si indifférente, devenue recherchée, active, portant à tout et sur tout le charme de son esprit et la grâce de sa séduction, ordonnant un service, combinant des ameublements, dressant des fleurs, voyant à tout.

Elle était rentrée dans le vrai rôle de la femme, celui de la grâce, de la délicatesse, du désir de plaire : l'amour venait de la rendre à sa nature primitive.

Ce rôle de femme qu'elle avait dédaigné, enviant la carrière des hommes, lui semblait actuellement et riche et noble et beau.

A la femme appartiendrait, non seulement le bonheur de l'homme aimé, mais la distribution de ses joies, de ses plaisirs. Son influence irait même jusqu'aux détails les plus intimes; par les objets extérieurs, elle pouvait influer sur ses dispositions intérieures, elle serait la providence et l'avenir d'un autre; ses qualités, ses attraits, ses grâces

étaient une source de bonheur, un moyen de puissance. Plaire devenait comme une mission divine, un apostolat confié à la femme; c'était le gage de sa puissance, et cette puissance conduisait au bonheur.

Combien sa vie s'embellissait... quels doux rêves son imagination, revenue vers les brillants côtés de la vie, lui créait!... Tout ce dont elle n'avait pas joui, tout ce dont avait été privée sa jeunesse, semblait se retrouver en ce moment : ses sensations si fraîches, ses illusions si pures, la verve et la chaleur de ses sentiments, tout venait se fondre avec la raison d'un âge un peu plus mûr : la raison s'en embellissait, l'espérance en devenait plus riche. Cette vie nouvelle, ce bonheur inespéré, allaient lui payer tout ce qui lui avait été dû si long-temps : elle allait être aimée!...

CHAPITRE XX.

Les jours passaient rapides et courts : elle ne les comptait plus.

Quand les heures du soir la réunissaient à Georges, quand ils parcouraient ensemble les allées du parc, ces promenades si différentes de celles qu'Ange faisait jadis inquiète et solitaire, devenaient aussi délicieuses

qu'elles avaient été jadis tristes et pénibles.

On était en septembre ; la lune, alors dans son plein, allongeait les jours et donnait à la promenade un charme poétique.

Ses ombres jetées çà et là parlaient à l'imagination. Sa demi-clarté inspirait le calme, la confiance et le laisser-aller, que donne la pénombre du jour qui fuit devant la nuit aux soirées d'hiver, quand le foyer nous rassemble, et qui fait, dans les familles heureuses, de ce moment du jour, appelé *entre chien et loup*, le moment de l'intimité, de la causerie, du bonheur !

La conversation de Georges et d'Ange, souvent sérieuse, comme le comportait leur esprit et leur caractère à tous deux, roulait presque toujours sur les occupations de Georges, sur ses projets littéraires, sur son travail de la journée, sur les idées qui s'y rattachaient, sur les arts ; puis elle arrivait aux sentiments, et, sans exprimer encore rien de

personnel, elle prenait, tout d'abord, un intérêt auquel ni l'un ni l'autre ne cherchaient à se soustraire.

Un soir que la crainte d'un orage les avait fait rentrer au salon plus tôt qu'il ne leur était encore arrivé.

— Vous êtes musicienne, Madame, — lui dit Georges en feuilletant la musique et attirant ainsi Ange vers le piano.

— Je l'ai été, — répondit-elle, — mais je l'oublie dans une vie uniforme et solitaire... J'ai connu autrefois dans le monde les plaisirs d'amour-propre que la musique peut donner... mais ceux qu'elle offre à l'âme ont besoin d'être partagés et compris.

Je n'ai jamais été musicien, — ajouta Georges, — mais j'ai souvent demandé à la musique des inspirations... J'aime à oublier le monde auprès du piano d'une femme qui s'abandonne à son talent et se livre à l'exaltation des sentiments que cet art excite en nous.

Perdre de vue les tristes réalités qui nous entourent, les désenchantements qui nous assiègent pour suivre dans les vagues régions de l'infini, les rêves qui nous dégagent de la terre, est une douce jouissance, un besoin bien vif pour le poète.

CHAPITRE XXI.

Ange s'était assise; sa main parcourait légèrement les touches du piano docile, et semblait appeler une inspiration à laquelle préludaient des accords harmonieux.

Tout à coup, ses accords prirent un rhythme précis, elle commença le bel air de Tancredi.

Georges attentif rejeta les feuilles de musique

qu'il parcourait, écouta ses chants, les suivit, les admira dans un transport silencieux.

Puis, s'abandonnant à l'impression puissante qu'il ressentait aux accents pathétiques de Rossini, plus ému peut-être encore de la voix touchante de madame de Spola, il donna un libre cours aux mouvements de ses pensées, à l'élan de son âme.

L'amour, le regret de la patrie, les chevaleresques sentiments dont est rempli ce beau rôle de Tancredi, se communiquaient au cœur de Georges; il les éprouvait, il s'élevait avec eux; sa parole était vive et sa voix pleine d'émotions.

Il parlait et Ange l'écoutait avec ravissement, la main suspendue sur son piano, où le son expirait, il la regardait, et Ange frémissait sous son regard.

Puis par moments la main de la jeune femme retombait sur le clavier : une corde vibrait, un accord naissait harmonieux ou

tendre, et avec cet accord d'autres peines, d'autres émotions, secrètes intelligences du cœur, langage plus puissant que les plus brillantes causeries.

Ces émotions se traduisaient en deux entretiens, en confidences pleines de charme, en un échange délicieux de ce qu'il y a de plus intime dans l'âme. Le piano n'avait plus qu'une voix ; il soupirait d'amour, et le cœur lui répondait.

Les heures passent! car toutes les heures passent, et la nuit était avancée déjà qu'ils n'avaient songé ni à la nuit ni aux heures. Il fallut se séparer cependant. La soirée était écoulée, une soirée rapide et délicieuse comme il y en a peu dans la vie.

Une émotion commune demeurait entre eux, et le même souvenir devait les suivre et les préoccuper.

FIN DU TOME PREMIER.